

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES  
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

# REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome XXIV—1986 N° 4 (Octobre—Décembre)

*Mircea le Grand dans le contexte politique  
de son époque*

*2500 années depuis les luttes des Géto-Daces*

*Relations linguistiques : lexique et mentalités*

EDITURA ACADEMIEI  
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

## Comité de rédaction

ALEXANDRU DUȚU — *rédacteur responsable*;  
*Membres du comité*: EMIL CONDURACHI,  
AL. ELIAN, VALENTIN AL. GEORGESCU,  
GHEORGHE I. IONIȚĂ, COSTIN MURGESCU,  
D. M. PIPPIDI, MIHAI POP, AL. ROSETTI,  
ELENA SCĂRLĂTOIU, EUGEN STĂNESCU  
*Secrétaire du comité*: LIDIA SIMION

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à « Rompresfilatelia », Departamentul Export-Import Presă, P. O. Box 12—201, télex 10376, București, prstî r Calca Griviței nr. 64 66 ou à ses représentants à l'étranger. Le prix d'un abonnement est de 62 \$ par an.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à la

REVUE DES ÉTUDES SUD EST EUROPEENNES  
Căsuța poștală 22.159, 71100 București

Les articles seront remis dactylographiés en deux exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 15—20 pages dactylographiées pour les articles et 5 6 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA  
Calea Victoriei n° 125, téléphone 50 76 80, 79717 București—România

# REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XXIV

1986 Octobre—Décembre N° 4

## SOMMAIRE

### *Mircea le Grand dans le contexte politique de son époque*

- DANIEL BARBU, Faits historiques et fictions historiographiques : la δεσποτία de Mircea le Grand et le « despotat » de Sîlistra . . . . . 313  
ANDREI PIPPIDI, Sur une inscription grecque de Sîlistra . . . . . 323

### *2500 années depuis les luttes des Géo-Daces*

- ALEXANDRU VULPE, Les plus anciens témoignages sur les Thraces du Nord (Point de vue historique et archéologique) . . . . . 333

### *Relations linguistiques : lexique et mentalités*

- ELENA SCĂRLĂTOIU, La linguistique sud-est européenne : concept, problèmes . . . 343  
CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU, Les emprunts lexicaux roumains en albanais . . . . . 351  
LIA BRAD-CHISACOF, Éléments néo-grecs dans le lexique usuel du roumain contemporain . . . . . 361  
EMIL SUȚIU, Le vocabulaire roumain actuel d'origine turque-osmanlie . . . . . 373  
ZAMFIRA MIHAIL, Beiträge zur Geschichte der Kenntnis des Rumänischen in West-europa . . . . . 383

- Chronique . . . . . 387**

- Table des matières tome XXIV (1986) . . . . . 393**

FAITS HISTORIQUES ET FICTIONS  
HISTORIOGRAPHIQUES : LA ΔΕΣΠΟΤΕΙΑ DE MIRCEA  
LE GRAND ET LE « DESPOTAT » DE SILISTRA

DANIEL BARBU

Il n'y a pas de doute qu'au début de son règne le voïvode de Valachie Mircea le Grand, s'empara de certains territoires paristriens qui avaient appartenu auparavant au δεσποτης Dobrotitza. La preuve en est faite par le traité d'alliance, conclu à Lublin le 20 janvier 1390, avec le roi de Pologne Wladislaw Jagello, qui confère au prince roumain les titres suivants : *dei gratia woyuoda Transalpinus, Ffogaras et Omlas dux, Seurini comes, terrarum Dobrodioii despotus et Tristri dominus*<sup>1</sup>, réitérés à Lwow, le 6 juillet de l'année suivante<sup>2</sup>. Les deux chartes font mention de Dristra comme d'une possession distincte des terres de Dobrotitza. L'histoire de la région de Silistra, durant la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, est connue surtout grâce aux témoignages fournis par trois types monétaires<sup>3</sup>, qui comportent, bien sûr, séries et variantes :

1<sup>er</sup> type. Argent ; *Avers* : aigle à deux têtes employée, entourée de la légende + ΔΦΝΤΟΥ ΤΟΥ ΤΕΡΤΕΡΙ ; *Revers* : le Christ trônant<sup>4</sup>.

2<sup>e</sup> type. Cuivre ; *Avers* : le monogramme T et double P (TPTP ?) ; *Revers* : aigle bicéphale employée<sup>5</sup>.

3<sup>e</sup> type. Cuivre ; *Avers* : ΔΕΣΠΟΤΟΥ (en deux lignes) ; *Revers* : lettres Ιω surmontant un T<sup>6</sup>.

D'autre part, il est vraisemblable que, le 18 mai 1388, le même voïvode fit poser solennellement la pierre de fondation du couvent de Cozia<sup>7</sup>.

<sup>1</sup> *Documenta Romaniae Historica* (= DRH), D, I, n° 75, p. 122.

<sup>2</sup> *Ibidem*, n° 78, p. 125.

<sup>3</sup> Ces monnaies ont été trouvées dans des couches archéologiques spécifiques de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> s., Petre Diaconu, O formațiune statală la Dunărea de Jos la sfârșitul secolului al XIV-lea necunoscută pînă în prezent, *Studii și Cercetări de Istorie Veche și Arheologie* (= SCIVA), 29/2, 1978, pp. 187–188 ; on ne saurait passer sous silence les doutes, quant à l'attribution et la datation de ces monnaies, exprimés par Octavian Iliescu, *Monede medievale și moderne descoperite la Păculul lui Soare în anii 1956–1974, Păculul lui Soare*, II, București 1977, p. 151.

<sup>4</sup> P. Diaconu, Din nou despre moneda de argint a lui Gh. Terter I, *Studii și Cercetări de Numismatică* VI, 1975, p. 247 lit ΑΦ [H]NTOY ΤΟΥ ΤΕΡΤΕΡΙ, cf. I. Dujcev, *BZ* 56/2, 1963, p. 473, propose ΑΥΘΗΝΤΟΥ ΤΟΥ ΤΕΡΤΕΡΙ.

<sup>5</sup> Nikola Mušimov, *Монетите и печатите на Българските царе*, Sofia, 1924, pp. 86–88, fig. 34–39, attribuées à Georges Terter I.

<sup>6</sup> Todor Gherasimov, *Монети на деспот Иванко, Известия на Българския Археологически Институт* (= ИАИ) XIII, 1939, pp. 294–295, fig. 322–323, attribuées à Ivanko, fils de Dobrotitch.

<sup>7</sup> Le jour de la Trinité, vocable du monastère, v. le document de 20 mai 1388, DRH, B, I, n° 9, pp. 25–26 ; Nicolae Constantinescu, Cercetările arheologice de la Cozia, *Mitropolia Olteniei XVII/7–8*, 1965, p. 596 et mon ouvrage, *Pictura murală din Țara Românească în secolul al XIV-lea*, București, 1986, p. 58.

En tout cas, le 6 janvier 1392<sup>8</sup>, fête de l'Épiphanie, le catholicon du monastère est achevé, consacré et paré (de fresques)<sup>9</sup>. Il s'ensuit que l'église fut décorée en 1390/91; mais au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle la nef a été repeinte, y compris le tableau votif, où l'on voit le portrait de Mircea — à côté de son fils Michel — dont les chausses sont ornés d'aigles bicéphales.

Tels sont les faits. Mais ont-ils, les uns pour les autres, une signification qui pourrait être légitimement décrite? Est-ce qu'ils forment une série homogène? Y a-t-il une cohérence qui les sous-tend? Les chartes et les aigles de Cozia sont-elles l'affirmation du droit de Mircea au titre de δεσπότης? Le monnayage de Silistra est-il la preuve de l'existence d'un Etat autonome, bien plus, d'un « despotat », acquis lui aussi par le prince valaque? Des tentatives furent faites, à plus d'une reprise, pour donner des réponses affirmatives à toutes ces questions. Selon Nicolae Iorga<sup>10</sup>, Mircea aurait reçu le titre despotal en raison de l'origine byzantine de sa mère, Kalinikia; pour P. P. Panaitescu<sup>11</sup> le voïvode a porté le titre en tant que maître de fait de la Dobroudja, tandis que pour Valentin Al. Georgescu<sup>12</sup>, Mircea l'a assumé temporairement, *iure terrae captae*, pour les terres de Dobrotitza; Ilie Minea<sup>13</sup>, et après lui Sergiu Iosipescu<sup>14</sup>, sont d'avis que le prince a hérité la *despoteia* directement de Dobrotitza qui aurait été son grand-père maternel; P. S. Năsturel après avoir pensé que Mircea fit usage du titre par imitation et sans aucun droit<sup>15</sup>, est devenu ensuite l'adversaire irréductible de toute idée de « despotat »<sup>16</sup>; Răzvan Theodorescu<sup>17</sup> a brossé, à partir des aigles de Cozia, l'image d'un « moment despotal » du dynaste roumain; enfin, Petre Diaconu<sup>18</sup> a surpris, sur l'axe Silistra — Păcuil lui Soare, les traces d'une principauté, gouvernée, après 1370, par le « despote » Terter, fils de Dobrotitza. Les brèves notes qui vont suivre, en examinant de nouveau les faits, espèrent pouvoir

<sup>8</sup> Le document du 8 janvier 1392, DRH, B, I, n° 17, pp. 42—43; les éditeurs (P. P. Panaitescu et D. Mico) ont seulement conjecturé l'année, qui s'avère exacte car, le 15 avril 1635, le voïvode Mathieu Bassarab a vu la charte de Mircea et l'an 6900 (= 1392), *Catalogul documentelor Țării Românești din Arhivele Statului IV*, București, 1981, n° 501, p. 239.

<sup>9</sup> Dans le document cité *supra*, p. 43, on dit сьвръшыл и ороизсат и направил; роуг направити = parer, sens qui a échappé aux éditeurs et aux critiques, v. Ioan Bogdan, *Cronica lui Constantin Manasses*, Glossar, București, 1922, p. 325 s.v.

<sup>10</sup> *Histoire des Roumains*, III, București, 1937, pp. 347—348.

<sup>11</sup> *Mircea cel Bătrîn*, București, 1944, pp. 187—190.

<sup>12</sup> Byzance et les institutions roumaines jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, *Actes du XIV<sup>e</sup> Congrès international des études byzantines, Bucarest, 6—12 Septembre 1971*, I, București, 1974, p. 451.

<sup>13</sup> Urmașii lui Vladislav I și politica orientală a Ungariei, *Convorbiri Literare*, L, 1916, p. 857.

<sup>14</sup> *Balica, Dobrotiță, Ioancu*, București, 1985, pp. 125, 164.

<sup>15</sup> Une victoire du voïvode Mircea l'Ancien sur les Turcs devant Silistra (c. 1407—1408), *Studia et Acta Orientalia I*, 1957, p. 248.

<sup>16</sup> Le Grand Voévođe de Valachie Mircea l'Ancien (1386—1418) a-t-il vraiment porté le titre de despote? *XVI. Internationaler Byzantinistenkongress Wien, 4.—9.10.1981, Résumés der Kurzbeiträge*, 4.3.; les arguments en sont: *Ekthesis Néa*, la tension des relations avec Byzance, l'absence du titre dans les documents valaques et la présence d'un titre supérieur, *autokrator*, enfin, le *despotus* des actes polonais pourrait être une traduction du slave *vladitel* ou une transposition du vieux roumain *despuitor*.

<sup>17</sup> Autour de la « Despoteia » de Mircea l'Ancien, *Actes du XIV<sup>e</sup> Congrès International des études byzantines*, II, București, 1975, pp. 625—635.

<sup>18</sup> *Op. cit.*, *supra* n. 3, p.p. 185—200.



établir si ceux-ci organisent vraiment un processus historique, ou si leur agencement n'est, tout simplement, que le résultat du travail historiographique qui cherche parfois à cacher sous une cohésion fictive des témoignages qui, par leur nature même, se refusent aux classifications et à toute formule d'unité.

Il convient de commencer par le tableau votif. La comparaison des vêtements de Mircea avec les habits portés, selon Pseudo-Kodinos, par les δεσπότες n'a fait ressortir aucune ressemblance<sup>19</sup>. C'est qu'à Byzance, la hiérarchie des dignités était exprimée en premier lieu par la coiffure et la chaussure ; les δεσπότες avaient droit à des effets bicolores, blanc et pourpre, et à une coiffure particulière, entièrement couverte de perles<sup>20</sup> ; or, rien de cet appareil, τὰ ἐκ πορφύρας δίχραα<sup>21</sup> — où l'aigle bicéphale n'y est d'ailleurs pour rien — ne se retrouve à Cozia, dont le fondateur est revêtu d'un habit occidental et marque son rang par une couronne ouverte à fleurons. Il est vrai qu'à partir de 1325 les Paléologues ont adopté de gueules à l'aigle à deux têtes éployée d'or sur leurs σουπτέδια<sup>22</sup>. Néanmoins, cet oiseau n'a jamais été l'emblème héraldique caractéristique et particulière ni de la maison impériale, ni même de l'institution despotale. Et un seul exemple suffira : le grand primicier Jean, sur une icône de 1363, porte un divitision bleu, entièrement couvert d'aigles bicéphales<sup>23</sup>. En outre, ce motif a connu, dans le monde byzantin et balkanique, à côté de l'usage héraldique, une utilisation purement décorative, extrêmement répandue dans toute l'épaisseur du tissu social<sup>24</sup> et en maintes régions en contact avec l'Empire<sup>25</sup>. C'est exactement de cette manière que l'aigle à deux têtes apparaît sculptée sur la façade du narthex de Chilandar<sup>26</sup> — dont le fondateur, Lazar Hrebeljanović, n'a jamais été δεσπότης — ou sur l'archivolte de l'encadrement de la fenêtre sud de la nef de Cozia.

Pour comprendre le tableau votif de l'église valaque il faudrait envisager d'une part le manque d'« actualité » de son programme iconographique<sup>27</sup> (autrement dit, les peintres n'étaient pas intéressés à évoquer par leur travail des situations contemporaines, dont l'une serait le « moment despotal » de Mircea), et d'autre part, l'étroite parenté stylistique entre Cozia et Ravanica<sup>28</sup>, fondation du prince Lazar. De même, on ne

<sup>19</sup> Andrei Pippidi, *Tradiția politică bizantină în țările române în secolle XV—XVIII*, București, 1983, p. 49.

<sup>20</sup> Albert Failler, Les insignes et la signature du despote, *REB* 40, 1982, pp. 177—179.

<sup>21</sup> *Ibidem*, p. 179.

<sup>22</sup> B. Hemmerdinger, Deux notes d'héraldique, *BZ* 61/2, 1968, pp. 306—309.

<sup>23</sup> *Pantocrator*, Musée de l'Hermitage, Alice Bank, *Byzantine Art in the Collections of Soviet Museum*, Leningrad 1977, p. 325, fig. 284.

<sup>24</sup> G. K. Spiridakis, 'Ο δικέφαλος ἀετός ἰδίᾳ ὡς σύμβολον ἢ ὡς θέμα κοσμήσεως κατά τὴν βυζαντινὴν καὶ μεταβυζαντινὴν μέχρι τῶν νεωτέρων χρόνων περιόδον *ΕΕΒΣ* 39—40, 1972—1973, p. 167, *passim*.

<sup>25</sup> L'aigle bicéphale figure sur des pièces en cuivre, de la fin du XIII<sup>e</sup> s., trouvées aux bouches du Danube, Ernest Oberländer-Târnoveanu, Irina Oberländer-Târnoveanu, *Contribuții la studiul emisiunilor monetare și al formațiunilor politice din zona Gurilor Dunării în secolele XIII—XIV*, *SCIVA*, 32/1, 1981, pp. 96—99 ; il n'y a pas besoin d'aller plus loin pour expliquer la présence des aigles sur les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> types monétaires.

<sup>26</sup> Iovanka Maksimović, *Моравска скулптура* dans *Моравска иконала и кјено доба*, Belgrad 1968, fig. 11.

<sup>27</sup> Gordana Babić, L'iconographie constantinopolitaine de l'Acatiste de la Vierge à Cozia (Valachie), *ZRVI*, XIV—XV, 1973, pp. 188—189.

<sup>28</sup> V. mon livre cité *supra* n. 7, p. 66.

doit pas perdre de vue qu'en 1390/91 — lorsque l'on exécutait les fresques de Cozia — le vaincu de Kossovo était canonisé et ses reliques transportées justement à Ravanica<sup>29</sup>, ce qui a fait accroître, pour tous ceux qui étaient engagés dans la guerre *contra Turcos*, le prestige du couvent morave. Qui plus est, dans la représentation votive de Ravanica, le vêtement du knèse Lazar est décoré d'aigles bicéphales enfermées dans des cercles<sup>30</sup>. Les aigles de Cozia ne sont donc qu'une manifestation de l'autorité du modèle serbe, et on n'a plus besoin de recourir au « despotat » de Mircea pour y expliquer leur présence.

L'invocation des aigles de Cozia en faveur de la *δεσποτεία* de Mircea est un argument encore plus mal venu, car il s'appuie sur une rédaction datant du XVIII<sup>e</sup> siècle. Or, il n'a jamais été démontré que celle-ci puisse copier fidèlement — ou du tout — la rédaction originale. La preuve en serait le tableau votif, exécuté en 1542/43, de l'église de l'hospice de Cozia (bolnizza)<sup>31</sup>. Mais là, l'aigle bicéphale pourrait être une allusion érudite à la *Podounavia*, élément d'origine serbe de la titulature de Mircea, repris par le prince Neagoe Basarab — marié à la fille du despote Lazar Branković — qui venait d'introduire ce motif sur son portrait de l'église épiscopale de Curtea de Argeș (c. 1517—1521)<sup>32</sup>. Rien ne nous empêche donc de renverser la filiation *oatholikon* (1390/91) — *hospicio*, qui deviendrait *hospice* — *oatholikon* (1704/7). On doit, par conséquent, écarter les aigles à deux têtes de Cozia — dont la présence peut bien ne remonter qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle — du dossier de la « despo $\tau$ eia » de Mircea.

Mais que faut-il croire au sujet des deux chartes où Mircea est *terrarium Dobrodicii despotus*? Leur témoignage est moins inébranlable qu'il n'en a l'air. Les chancelleries latines de l'Europe Orientale n'accordaient pas au terme *despotus* le caractère technique et la signification restrictive dont bénéficiait le byzantin *δεσπότης*. Par exemple, un acte hongrois du 17 avril 1347, en racontant les agissements de Michel Šišman, en emploie deux fois le mot : en 1317, ce prince était *dominus despoth de Budinio*<sup>33</sup>, ce qui est conforme à la réalité, mais en 1329, quant il devint *tzar des Bulgares*, on l'appelle *despotus sive dux de Torno*<sup>34</sup>. Il y a ici une diminution (despote au lieu d'empereur) et une explication (despote veut dire duc), qui prouvent que, pour un notaire usager du latin, *despotus* n'a pas de place fixe dans la hiérarchie féodale et comporte plusieurs sens. Qui plus est, le latin médiéval de Pologne fit usage de *despotus* comme d'un simple substitut de *dominus*<sup>35</sup>.

<sup>29</sup> M. Ljubinkovic, *Ravanica*, Beograd 1966, p. II.

<sup>30</sup> Vl. Petkovic, *Μαναστιριον Πασαουλας*, Beograd 1922, p. 44, signalé par P. P. Panaitescu, L'aigle byzantine sur les vêtements des princes roumains de Moyen Age, *Académie Roumaine. Bulletin de la section historique*, XVII, 1930, p. 65.

<sup>31</sup> R. Theodorescu, *op. cit.*, p. 625.

<sup>32</sup> P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 67; d'ailleurs, à Curtea de Argeș, le portrait de Mircea est dépourvu d'aigles bicéphales.

<sup>33</sup> Maria Holban, Despre raporturile lui Basarab cu Ungaria angevină și despre reflectarea campaniei din 1330 în diplomele regale și în „Cronica pictată”, *Studii*, 20/1, 1967, p. 40; C'est le dr. Șerban Papacostea qui m'a signalé avec bienveillance ces documents.

<sup>34</sup> *Ibidem*, p. 42.

<sup>35</sup> *Lexicon mediae et infimae latinitatis polonorum* III/3, Wrocław-Warszawa-Krakow-Gdansk 1971, pp. 418—419 : *despoticus* = despotyczny, *domnicus*, *despotus* = władca, dominus, références de 1397—1419, 1445, etc ...

Les deux chartes en question sont précédées d'autres documents, signés à Radom le 10 décembre 1389<sup>36</sup> et à Suceava le 17 mars 1390<sup>37</sup>, par les ambassadeurs de Mircea, Maynus, Romanus Herielcky et Radlus Gadky. On peut facilement imaginer que ces *nuncii speciales* furent chargés de veiller à ce qu'aucun droit — et titre — de leur maître ne fût oublié ou lésé. Mais ils sont tous d'accord pour nommer leur prince, tout simplement, *voyuoda Transalpinus*. Ni la légende des sceaux apportés de Valachie pour parapher les deux chartes ne dit mot sur la « despoteia » : + MIRCZE WAIWODA TRANSALPIN BAN DE CZWRINO<sup>38</sup>.

Les documents officiels de 1390 et 1391 sont rédigés, on n'en saurait douter, en Pologne<sup>39</sup>. Ils donnent forme juridique à une alliance conclue entre deux parties tout à fait égales. Mais le pair du roi de Pologne ne saurait être un simple voïvode — charge administrative dans le Royaume. Il me semble donc que le notaire polonais a pris à tâche de parer Mircea de tous les titres disponibles (ou susceptibles), pour le rendre digne de siéger à côté de son roi. Il y a de fortes chances qu'on était renseigné à Cracovie sur la *despoteia* de Dobrotitza, et on savait que le Valaque exerçait déjà son autorité sur les terres de celui-ci. Le désir d'augmenter le prestige de Mircea a transformé un *terrarum Dobrodiicii dominus* en un *terrarum Dobrodiicii despotus*. La taxinomie des titres du prince roumain se montrait, d'un coup, assez impressionnante : *woyuoda, dux, comes, despotus, dominus*. On voit que despote vient après voïvode, duc et comte et même, dans l'acte instrumenté à Lwow, après seigneur. Hiérarchie dépourvue de sens pour un Byzantin ou, du moins, pour quelqu'un qui, comme Mircea, aurait pu connaître la portée de la *despoteia* qui n'est, en principe, inférieure qu'à la *basileia*. Il est évident maintenant que ce ne fut pas Mircea qui prétendit à être honoré en tant que despote, mais que ce fut la chancellerie polonaise — ignorante du contenu exact du terme grec — qui fit de Mircea un *despotus*.

Quant au « despotat » de Silistra, et tant que les archéologues considéreront les trois types monétaire cités au début de cette note comme spécifiques de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, je voudrais avancer une hypothèse qui me paraît mieux couler les preuves matérielles dans le moule des faits historiques. Pour le 3<sup>e</sup> type, on proposa trois lectures : [Νόμισμα τοῦ] δεσπότη του Ἰω[άννου τοῦ] Τ[μυροπολιτῆ] (Todor Gherasimov<sup>40</sup>), [Νόμισμα τοῦ] δεσπότη του Ἰω[άννου] Τ[μυροπολιτῆ] (Nicolae Conovici<sup>41</sup>) et [Νόμισμα τοῦ] δεσπότη του Ἰω Τ[ερέρι] (Petre Diaconu<sup>42</sup>). Dans le premier cas il serait question du « despote » Ivanko, fils de Dobrotitza, dans le deuxième, de Dobrotitza lui même (Τομυροπολιτῆς pour ses contempo-

<sup>36</sup> *Documente privitoare la istoria românilor culese de Eudoxiu de Hurmuzaki* I/2, București 1890, n° CCLVIII, pp. 315—316.

<sup>37</sup> *Ibidem*, n° CCLXIII, pp. 323—324.

<sup>38</sup> *DRH*, D, I, p. 12.

<sup>39</sup> Cf. Constantin Rezachievici, „Despotia” lui Mircea cel Bătrân — o problemă de titulatură : între realitate și ficțiune, *Revista Arhivelor*, LXIII/1, 1986, pp. 17—19.

<sup>40</sup> *Op. cit. supra* n. 6, p. 294.

<sup>41</sup> Un trésor monétaire du XIV<sup>e</sup> siècle découvert à Păcuil lui Soare. *RESEE*, XIII/4, 1975, p. 602.

<sup>42</sup> *Op. cit., supra* n. 3, p. 192.



raîns grécophones <sup>43</sup>) et qui, à l'apogée de son pouvoir, aurait adopté le nom honorifique *Ioannes*, à l'instar des despotes serbes, des tzars bulgares et des voïvodes roumains, consacrant ainsi l'extension de ses États du Pont vers le Danube <sup>44</sup>. C'est le mérite de Petre Diaconu d'avoir identifié un second fils de Dobrotitza, Terter, sur l'ordre duquel — en tant que despote et puis *authentês* — auraient été frappés les trois types monétaires, trouvés sur un territoire restreint, dont les pôles sont Silistra et Păcuiul lui Soare <sup>45</sup>. Mais la reconstruction historique de M. Diaconu n'est pas toujours convaincante. Ainsi, il n'est guère plausible que Terter, aussitôt despote, ait pris le nom-titre *Ioannes* (3<sup>e</sup> type) et l'ait quitté dès qu'il se proclama *authentês* (1<sup>er</sup> type), position nettement supérieure. L'exemple le plus proche infirme une telle possibilité : despote, le futur tzar Ivan Alexandre était seulement Alexandre, il n'a pris son double nom qu'après son avènement <sup>46</sup>. Puis, la réfutation de la démonstration de N. Conovici <sup>47</sup> me semble un peu hâtive. Nul ne saurait ignorer qu'il n'y a pas trace du 3<sup>e</sup> type monétaire en dehors de la contrée de Silistra, mais ce fait ne contredit pas l'attribution soutenue par M. Conovici. Car l'argument de M. Diaconu, selon lequel les pièces émises par Dobrotitza devraient être répandues partout où ce prince a régné, n'est pas pertinent. En effet, les monnaies à monogramme du despote, frappées dans sa capitale, ne se retrouvent que là précisément <sup>48</sup>, quoique le despotat pontique ne se résumât jamais à la seule ville de Kaliakra. L'historien est tenu d'accepter les espaces vides laissés par ses documents sans essayer de les peupler avec ses suppositions. Je crois, pour ces raisons, que la lecture de Nicolae Conovici est la bonne et la seule à retenir. Tenant ce point pour acquis, on est prêt de proposer un autre déroulement des faits, dont voici la teneur.

Il est vraisemblable que Dobrotitza s'empara de Silistra quelque temps avant 1370, à la suite des événements de 1367—1368, quand il annexa aussi Varna<sup>49</sup>, Pangalia et les villes de la rive droite du Danube qui avaient appartenu auparavant au chef local d'origine tartare Dimitri <sup>50</sup>. En août 1369 sa position était suffisamment consolidée sur le Danube pour lui permettre de s'imposer — conjointement avec Vladislav I<sup>er</sup> de Valachie — comme le *fideiussor* du tzar Stracimir de Vidin <sup>51</sup>. De toute manière le 24 juillet 1370, la Grande Eglise décida que Dristra fût désormais sou,

<sup>43</sup> *Joannis Cantacuzeni ex Imperatoris Historiarum Libri IV*, éd. L. Schopen, Bonn 1829—30, II, pp. 584—585, III, p. 63.

<sup>44</sup> N. Conovici, *op. cit.*, pp. 603—605.

<sup>45</sup> P. Diaconu, *op. cit.*, pp. 193—199.

<sup>46</sup> T. Gherasimov, *op. cit.*, p. 293.

<sup>47</sup> P. Diaconu, *op. cit.*, p. 186.

<sup>48</sup> Décrites par T. Gherasimov, *Медни монети на деспот Добротица владетел на Карвунската земя*, *Археология* 1968, nr. 3, pp. 10—11, fig. 1.

<sup>49</sup> Alexander Kuzev, *Zwei Notizen zur historischen Geographie der Dobrudža*, *Recherches de Géographie historique II* (= *Studia Balcanica* 10), Sofia, 1975, p. 131.

<sup>50</sup> Cf. Ștefan Ștefănescu, *Byzanz und die Dobrudscha in der zweiten Hälfte des 14. Jahrhunderts*, dans *Byzantinische Beiträge*, hrg. J. Irmischer, Berlin 1964, p. 240, M.-M. Alexandrescu-Dersca Bulgaru, *La seigneurie de Dobrotiçi fief de Byzance*, *Actes du XIV<sup>e</sup> Congrès international des études byzantines*, II, București, 1975, p. 18.

<sup>51</sup> *DRH*, D, I, no. 54, p. 95.

mise au métropolitain de Varna<sup>52</sup>, ce qui veut dire que Dobrotitza était déjà le maître de la ville. Il se peut que l'administration de la cité ait été confiée à Terter — qui y tua, en 1376/77, le frère d'Andronic IV, Michel Paléologue<sup>53</sup> —, mais en qualité de *kephaleia*, institution balkanique dont Mircea sera, plus tard, l'héritier<sup>54</sup>. C'est à Dristra que Dobrotitza a frappé le 3<sup>e</sup> type monétaire, avec les lettres ΙωΤ, surmontées ou non d'une croix<sup>55</sup>. Mais, à mon sens, en 1367/69 il portait depuis longtemps le nom *Ioannes*, qu'il a probablement adopté — selon l'usage des *δεσπότες* serbes<sup>56</sup> — dès sa promotion à la dignité despotale<sup>57</sup>.

Après la disparition du despote — il est mentionné pour la dernière fois dans un acte vénitien du 15 février 1385<sup>58</sup> — Ivanko s'établit à Varna, sur le littoral pontique, en tant que *dominus*<sup>59</sup>, tandis que Terter s'installa en *αδύεντης*, à Silistra, sur le Danube, où il frappa les deux premiers types de pièces. Les fils de Dobrotitza se sont défendus d'usurper un titre qu'aucun *basileus* n'avait octroyé et qu'ils n'ont probablement pas réclamé, celui de *despotés*. Une chose similaire s'était passée, en 1378, dans le « despotat » de Serres, où l'héritier du dernier despote (Jean Dragaš) resta, à défaut de toute concession du titre, le *gospodin* Konstantin<sup>60</sup>. Puisque le despotat n'était pas héréditaire : un despote transmettait bien à ses fils ses terres, mais pas le titre, qui se trouvait éteint par le décès de son titulaire, une nouvelle collation en étant chaque fois nécessaire<sup>61</sup>. Il est d'autant plus étrange d'imaginer une dévolution du titre, de Dobrotitza à Mircea, par le truchement d'une femme. *Dominus* et *authentés* : titres équivalents qui sont l'expression d'une dignité indéfinie, à caractère souverain, et qui, à la rigueur, permettent aux titulaires d'exiger la préséance sur les *δεσπότες*<sup>62</sup>. De surcroît la partition du domaine

<sup>52</sup> F. Miklosich, J. Muller, *Acta Patriarchatus Constantinopolitani* I, Vienne 1860, n° CCLXXII, p. 528, cf. P. Diaconu, *op. cit.*, p. 193, n. 42.

<sup>53</sup> Peter Schreiner, *Studien zu den βραχέα Χρονικά* München, 1967, p. 204, et Raymond Loenertz OP, *Chronicon breve de Graecorum imperatoribus ab anno 1341 ad annum 1453 e codice Vaticano graeco 162*, *EEBS* 28, 1958, p. 208.

<sup>54</sup> Document émis par Mircea en (1404—1406) (?), *DRH*, B, I, no. 28, p. 74 ; sur l'institution de la *kephaleia*, Ijubomir Maksimović, *Византијска провинцијска управа у доба Палеолога*, Beograd, 1972, pp. 71—100.

<sup>55</sup> Pour N. Conovici, *op. cit.*, p. 603, le signe d'une plus grande autorité.

<sup>56</sup> Djordje Stricević, *Једна хипотеза о титуларном имену српских деспота XIV века*, *Старинар* VII—VIII, 1956—57, pp. 113—127.

<sup>57</sup> Avant 1357 (v. Miklosich-Muller, *op. cit.*, n. CLXVI, p. 367) ; si cette hypothèse s'avère exacte, on aura alors un *terminus ante quem* (c. 1357) pour les pièces de Kaliakra, où le Ι ω en manque.

<sup>58</sup> N. Iorga, *Venetia la Marea Neagră I. Dobrotici*, *Analele Academiei Române. Memoriile Secțiunii Istorice*, s. II, t. XXXVI, 1914, p. 1066.

<sup>59</sup> V. les termes du traité avec Gênes, Silvestre de Sacy, *Mémoire sur un traité fait entre les Génois de Péra et un prince des Bulgares, Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque royale de Paris*, XI, 1927, pp. 65—71, cf. M. Andreev, VI. Kutikov, *Договорът на Добруджанския владетел Иванко с Генуезците от 1387 год*, Sofia, 1960, pp. 98—103.

<sup>60</sup> Dj. Stricević, *op. cit.*, pp. 121—122.

<sup>61</sup> R. Guillard, *Etudes sur l'histoire administrative de l'Empire Byzantin, le despote — δεσπότης* *REB* 17, 1959, p. 68.

<sup>62</sup> Déjà à Byzance, aux XIII<sup>e</sup>—XIV<sup>e</sup> ss., on attribuait à certaines personnes très proches de l'empereur un honneur au-dessus du despote mais qu'aucun titre ne confirmait, e.g., les cas de Constantin, fils de Michel VIII et de Mathieu Cantacuzène, A. Failler, *op. cit.*, p. 715, R. Guillard, *op. cit.*, p. 62.

de Dobrotitza semble s'être effectuée avec un certain raidissement à l'égard de Byzance. Car Dobrotitza avait été *despotés* par la grâce de l'empereur, mais Ivanko, et Terter de même, bénéficiait de son titre *miseri-cordia Dei*.

Il paraît que Terter n'a pu s'imposer à Silistra, après la mort de son père, qu'avec l'appui du voivode valaque Dan I<sup>er</sup>, qui y perdit sa vie, au sud du Danube en 1386, semble-t-il <sup>63</sup>, en combattant le tzar Šišman qui, apparemment, essayait de récupérer la ville. On peut envisager que la contrepartie de cette aide militaire ait été ou un *condominium* <sup>64</sup> du dynaste danubien et des princes roumains, ou bien, une sorte de protectorat exercé sur Silistra par les voivodes de l'au-delà du fleuve. Trois questions seraient, dans cette perspective, mieux éclaircies. Premièrement, pourquoi l'*auxilium* de Terter — retiré du système balkanique d'alliances en raison de l'orientation valaque de sa politique — n'est pas sollicité par les Turcs — à l'encontre de celui de Šišman et d'Ivanko <sup>65</sup> — à la veille de la bataille de Pločnik (1387). Deuxièmement, la présence de certains éléments qui peuvent être attribués à l'iconographie monétaire valaque (buste de chevalier, étoile, croissant) surfrappés sur plusieurs séries de pièces du 2<sup>e</sup> type <sup>66</sup>. Et dernièrement, le sens d'une phrase, autrement confuse, du *Tarih-i al-i Osman* (I, 70) de Mehmed Nešri, selon lequel Ali Pacha aurait regagné, en 1388, *arces et castella quae olim transalpini valachj Danubium traicientes occupaverant in Bulgaria* <sup>67</sup>. Il est probable que Dan I<sup>er</sup>, pour assurer la défense de Silistra et protéger son propre pays, acquit quelques places fortes sur la rive bulgare du Danube, mais il est inconcevable qu'il ait annexé la ville même <sup>68</sup>. L'intervalle 1386—1389, écoulé entre la domination de Dobrotitza et celle de Mircea, est le seul où puisse se placer le monnayage du 1<sup>er</sup> et du 2<sup>e</sup> type frappé par Terter. Et cette *jus monetarum* pré suppose l'exercice, même limité, de sa souveraineté sur Silistra. C'est justement cette souveraineté qui explique la défaite d'Ali Pacha devant Dristra (automne 1388 — printemps 1389 <sup>69</sup>), qu'il se présente de soumettre sans coup férir, en vertu des accords de Yambol <sup>70</sup>. Car, lors de sa rencontre avec Mourad I<sup>er</sup>, Šišman préféra céder, en échange de la paix, une cité qu'il considérait comme une part de son héritage mais qui, administrée par Terter, avait l'avantage de ne plus lui appartenir <sup>71</sup>. Au cours de ces événements, en tout cas avant janvier 1390 <sup>72</sup>, Terter dis-

<sup>63</sup> P. P. Panaitescu, *Mircea cel Bătrîn*, p. 45, cf. Ioan Bogdan, Ein Beitrag zur bulgarische und serbische Geschichtschreibung, *Archiv für slavische Philologie*, XIII/4, pp. 530, 539.

<sup>64</sup> P. Diaconu, *op. cit.*, p. 199 pense à un *condominium* de la Valachie et d'une puissance occidentale (Sigismond de Luxembourg?).

<sup>65</sup> *Gihannūma. Die attosmanische Chronik des Mevlana Mehmed Neschri*, éd. F. Taeschner, I, Leipzig, 1951, p. 66.

<sup>66</sup> T. Gherasimov, Монети на Георги Тертер с полумесец, звезда и бюст на човек, *ИАН XXVIII*, 1965, pp. 25—30, fig. 1—3, cf. P. Diaconu, *op. cit.*, p. 199 et n. 72.

<sup>67</sup> Johannes Leunclavius, *Historiae Musulmanae Turcorum ...*, Frankfurt 1591. col. 276, M. Nešri, *éd. cit.*, p. 70.

<sup>68</sup> Cf. I. Minea, *op. cit.*, p. 865 et S. Iosipescu, *op. cit.*, p. 163.

<sup>69</sup> S. Iosipescu, *op. cit.*, p. 154.

<sup>70</sup> J. Leunclavius, *op. cit.*, col. 272, M. Nešri, *éd. cit.*, pp. 68—69.

<sup>71</sup> S. Iosipescu, *op. cit.*, p. 164.

<sup>72</sup> Pour P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 212, la conquête de la Dobroudja par Mircea a eu lieu en 1388—1389.

parut, probablement aussi Ivanko <sup>73</sup>, et Mircea prit possession non seulement de Silistra mais aussi d'une grande partie de l'héritage de Dobrotitza. Que le prince valaque ne se fût pas établi dans un « despotat » est prouvé par les citoyens de Dristra eux-mêmes qui, dans une inscription de 1407/8, l'honorent en tant que leur [μέγας βοεβο] δας και αὐθεντης <sup>74</sup>. Or, l'exemple de Ioannina montre que les habitants d'un soi-disant despotat étaient les premiers à réclamer qu'un nouveau maître fasse des efforts pour obtenir la *stemma* despotale <sup>75</sup>. Si Mircea avait adopté la *despoteia* en 1390-91, il l'aurait bien gardée en 1407/8 — (1403), puisque le titre ayant caractère personnel et n'étant, par sa nature même, attaché à une province <sup>76</sup> — n'est point influencé par la perte ou la conquête d'un territoire quelconque.

Gouvernés auparavant par un seul δεσπότης, les terres de Dobrotitza — et d'autant moins Silistra — n'avaient pas pu pénétrer dans la conscience des contemporains comme un « despotat » <sup>77</sup>. D'ailleurs, le manuel des *pittakia* de la Grande Eglise sait distinguer la *despoteia* accidentelle, et sans conséquences juridiques pour la longue durée, de Dobrotitza de celles, déjà traditionnelles, d'Albanie ou de Thessalie <sup>78</sup>.

Par une manœuvre habile — l'octroi de la *stemma* despotale — Jean VI Cantacuzène avait transformé en pronoia byzantine la principauté naissante de Dobrotitza <sup>79</sup>. Ainsi, les droits de Byzance sur la façade maritime de la Dobroudja, revigorés par Michel VIII <sup>80</sup>, se voient une seconde fois restaurés. Mais la parathalassa pontique est de nouveau compromise par l'émiettement des terres de Dobrotitza. Ivanko *dominus* et allié de Gênes et Terter — *authentês* et client de la Valachie — ont secoué la tutelle byzantine et l'allégeance à l'Empire en choisissant d'autres formules de légitimité <sup>81</sup>. Ces princes ont donc transmis à Mircea non seulement leurs domaines mais aussi un différend territorial avec Constantinople. Maître de Dristra et des Etats de Dobrotitza en 1388-89, le Valaque n'a pas fait, autant qu'on puisse en juger, aucun effort de ménager — voire reconnaître — la juridiction et la prééminence idéale du *basileus* sur l'espace ponto danubien. On a quelques indices qui portent à croire qu'il y avait une tension, sinon une rupture, entre Mircea et Byzance des 1388-1391. Tout d'abord, le 13 février 1389, le métropolite Anthime de Hongrovalachie, qui venait de revêtir le grand habit fut autorisé par la Grande

<sup>73</sup> Cf. S. Iosipescu, *op. cit.*, pp. 157-158.

<sup>74</sup> P. S. Năsturel, *op. cit. supra* n. 14, p. 240; Andrei Pippidi ne fait obligation de savoir que la date de l'inscription doit être lue 1403.

<sup>75</sup> V. Giuseppe Schirò, Manuel II Paléologue incorona Carlo Tocco despota di Gianina, *Byzantion*, XXIX-XXX, 1959-60, p. 228.

<sup>76</sup> R. Gülland, *op. cit.*, p. 68.

<sup>77</sup> Cf. R. Theodorescu, *op. cit.*, p. 628.

<sup>78</sup> Jean Darrouzès AA, Ekthesis Néa. Manuel des *pittakia* du XIV<sup>e</sup> siècle, *REB* 27, 1969, p. 56.

<sup>79</sup> V. M.-M. Alexandrescu Dersca Bulgaru, *op. cit.*, pp. 15-19.

<sup>80</sup> Vitalien Laurent AA, La domination byzantine aux bouches du Danube sous Michel VIII Paléologue, *Revue Historique du Sud-Est Européen*, XXII, 1945, pp. 184-198.

<sup>81</sup> L'attitude d'Ivanko à l'égard de Byzance doit être envisagée d'une manière plus nuancée, à la lumière du réalisme politique de Gênes qui, entre la Chrétienté Latine, Constantinople et les Turcs, recherchait toujours le meilleur accommodement, cf. Michel Balard, Les Génois dans l'ouest de la Mer Noire au XIV<sup>e</sup> siècle, *Actes du XIV<sup>e</sup> Congrès international des études byzantines*, II, Bucureşti, 1975, p. 32.

Eglise, malgré les canons, à reprendre ses fonctions épiscopales<sup>82</sup>. Or, ce sont les difficultés soulevées par Mircea quant à la désignation d'un successeur pour cet efficace agent patriarcal qui amenèrent le patriarche et son synode à prier (προτραπήεις) Anthime de remonter sur son trône<sup>83</sup>. D'autre part, justement en 1388—91, Mircea appelait de Serbie et non de Byzance les artistes chargés d'édifier et de décorer sa plus importante fondation, l'église de Cozia<sup>84</sup>.

Il appert de l'examen ci dessus qu'il serait hasardeux de penser que Mircea ait pris, ne fût-ce que pour un court délai<sup>85</sup>, un titre byzantin, d'ailleurs assez dévalorisé au XIV<sup>e</sup> siècle<sup>86</sup>. Et il le serait autant de croire qu'il l'ait adopté, nonobstant toute légitimité, afin de participer « à tout prix » à la famille des chefs d'Etats incarnée par le *basileus*<sup>87</sup>. Car, par les deux chartes de 1390 et 1391, Mircea prenait légalement place dans le système politique européen comme l'égal du roi de Pologne, puissance plus redoutable à l'époque que Byzance.

Au terme de mon enquête, il suffit de rappeler que Byzance a toujours connu Mircea uniquement comme μέγας βοϊβόδας<sup>88</sup>. Du reste, celui-ci n'avait aucune raison d'usurper la δεσποτεία, dignité émanant d'un mortel, puisque, dans les documents par lui signés, il tenait ses titres, bien supérieurs, directement de Dieu : въ Христа бога самодръжавны великыи воєвода и господинь<sup>89</sup>. Et l'autocratie de Mircea est l'expression d'une souveraineté « nationale », affirmée non seulement à l'intérieur, mais aussi devant la communauté internationale<sup>90</sup>.

Ces notes, aussi fragmentaires que les sources où elles se nourrissent, n'ont pas eu d'autre ambition que celle de dégager une voie et d'en scruter les perspectives. A partir d'ici on peut s'efforcer de décrypter, dans leurs structures comme dans le déroulement des événements qui les affectent, les rapports byzantino-roumains à l'époque de Mircea le Grand.

<sup>82</sup> Manuel Ghedeon, *Κανονικαι διατάξεις* I, Constantinople 1888, p. 21.

<sup>83</sup> V. la réponse de Grégoire III Mammas, Migne, PG CLX, col. 100 A.

<sup>84</sup> V. mon livre cité *supra* n. 7, pp. 31, 60, 65—66, 74.

<sup>85</sup> Cf. R. Theodorescu, *op. cit.*, p. 632.

<sup>86</sup> R. Guiland, *op. cit.*, p. 62.

<sup>87</sup> Val. Al. Georgescu, *op. cit.*, p. 451.

<sup>88</sup> Jean Darrouzès AA, *op. cit.*, p. 61.

<sup>89</sup> DRH, B, I, no. 28, p. 63, et variantes *passim*, n° 8—38, pp. 22—81.

<sup>90</sup> Val. Al. Georgescu, *op. cit.*, pp. 450—451.



## SUR UNE INSCRIPTION GRECQUE DE SILISTRA

ANDREI PIPPIDI

Les commémorations invitent à la réflexion. L'occasion de repenser à une personnalité historique telle que Mircea I<sup>er</sup>, prince de Valachie, ne peut conduire qu'à confronter la réalité des documents à cette image, depuis longtemps rendue populaire, d'un prince qui aurait été guerrier, diplomate, administrateur et bâtisseur, comme le demandaient les circonstances extrêmement difficiles de son règne, inauguré il y a six siècles. A plus d'un titre, il est clair qu'il fut lui, plus que son arrière-grand-père Basarab, le véritable fondateur de la dynastie et de l'État de Valachie. On souhaiterait que l'anniversaire que nous nous appliquons à célébrer soit marqué par un progrès des recherches consacrées à cette époque de l'histoire roumaine<sup>1</sup>. Celle-ci, soit en renouvelant l'information, soit en s'ingéniant à corriger l'interprétation de sources déjà connues, sont appelées à éclairer les causes, les directions et les phases d'une action politique et militaire demeurée énigmatique à bien des égards. Car il faut constater que les essais successifs de reconstitution n'ont pas pu surmonter les nombreuses lacunes d'information et les embûches tendues par des sources souvent confuses ou contradictoires. On en trouvera un exemple dans l'histoire du document dont nous essayons de proposer une nouvelle lecture.

Il y a une trentaine d'années, on a publié, avec une bonne photo, une inscription grecque de Silistra, conservée à l'époque au Musée régional de Constanța<sup>2</sup>. Les indications de l'éditeur sont d'une précision qui permettait déjà d'établir son lemme complet : bloc de calcaire blanc, brisé en haut, à droite et en bas, portant des traces de ciment, dimensions du fragment 46 × 34 × 16 cm, hauteur des lettres environ 7 cm. Sur la provenance de la pierre, P. Ș. Năsturel s'est contenté des renseignements

<sup>1</sup> Il n'est pas sans intérêt de voir les commémorations précédentes fournir aux historiens autant de prétextes de donner à leurs contemporains une leçon politique et morale tirée du règne de Mircea. Il s'agissait de la résistance à l'invasisseur chez D. Onclul, *Mircea cel Bătrîn. Cuvîntare comemorativă la 500 de ani de la moartea lui* (un discours tenu à Bucarest sous l'occupation, en 1918) dans *Scrieri istorice*, II, Bucarest, 1968, pp. 241—268, de la solidarité nationale qui assure la défense des frontières menacées chez N. Iorga, *Rostul lui Mircea-Vodă I-iu. Cuvînte rostite la mănăstirea Cozla, cu prilejul reînhumării rămășițelor domnului Țării Românești la 15 mai 1938*, Vălenii-de-Munte, 1938, tandis que les mots-clefs choisis par N. Bănescu, *Pomenirea lui Mircea cel Bătrîn*. « Revista istorică », XXXII, 1946, pp. 1—7, étaient ceux d'unité nationale et de tradition. Sans se réclamer directement d'un anniversaire, les monographies de P. P. Panaitescu, *Mircea cel Bătrîn*, Bucarest, 1944, et de Barbu Cămpina, *Lupta Țării Românești împotriva expansiunii otomane (1335—1415)*, dans *Scrieri istorice*, I, Bucarest, 1973, pp. 137—361, ont cette même dimension du présent.

<sup>2</sup> P. Ș. Năsturel, *Une victoire du volpode Mircea l'Ancien sur les Turcs devant Silistra (c. 1407—1408)*, « Studia et Acta Orientalia », I, 1957, pp. 239—247.

fournis par le premier éditeur, N. Iorga, qui les tenait lui-même de P. Papahagi, lequel lui avait signalé cette trouvaille due au hasard « à Silistra, du côté de l'ancien fo é, entre la ville actuelle et le vieux quartier de Volna »<sup>3</sup>. L'endroit de la découverte est ainsi trop sommairement indiqué pour que l'on puisse en déduire quoi que ce soit.

Avant d'être rééditée par P. Ş. Năsturel, l'inscription avait été publiée par N. Iorga d'après sa propre copie<sup>4</sup>. Les passages difficiles du texte mutilé (les ligatures !) n'ont pu être déchiffrés d'après la photographie très médiocre envoyée à Iorga par P. Papahagi<sup>5</sup>. Il est donc injuste d'accuser « les erreurs de lecture de ce professeur du lycée local », comme l'a fait P. Ş. Năsturel<sup>6</sup>. Une seconde reconstitution de ce texte a été tentée par V. Beşevliev, auquel revient le mérite d'avoir retrouvé le nom du voïvode Mircea<sup>7</sup> (Iorga avait pensé à Mihnea II le Turc, parce que cet ancien prince de Valachie fut gouverneur de Nicopolis vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle). En donnant à son tour une restitution aussi complète que possible du fragment d'inscription, P. Ş. Năsturel a cru reconnaître la date 6916 (ς ρις), ce qui a influencé tout ce qu'on a écrit ensuite sur les campagnes de Mircea contre les Turcs. Car l'éditeur rétablit à la fin de la dernière ligne le mot ἐρήσατο qu'il traduit par « a délivré » ou « a sauvé du danger ». Il n'en faut pas plus pour supposer, entre les limites chronologiques 1 septembre 1407 — 31 août 1408, une victoire du prince roumain remportée sous les murs de Silistra, ville qui lui appartenait déjà<sup>8</sup>. Cette interprétation quelque peu téméraire n'a pas soulevé jusqu'à présent le moindre doute<sup>9</sup>. La dernière édition du texte respecte en tous points (sauf un *iota* à la place d'un η, ligne 4) la lecture proposée par Năsturel<sup>10</sup>. Depuis, la pierre a été portée au Musée National d'Histoire de Bucarest, où on peut la voir sous le numéro d'inventaire 48 900.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 239.

<sup>4</sup> N. Iorga, *Deux inscriptions grecques inédites de Silistra*, « Revue historique du Sud-Est européen », VIII, 1931, pp. 226—227.

<sup>5</sup> Publiée dans la même revue, IX, 1932, p. 24.

<sup>6</sup> *Loc. cit.*, La présence de Iorga à Silistra, le 31 août 1931, est prouvée par une note de son journal (*Memorii*, VI, Bucarest, 1939, p. 170). Il se trouvait dans cette ville en tournée d'inspection, étant à l'époque Président du Conseil des Ministres, et il a pris le temps de visiter le petit musée du lycée roumain, où il a copié deux inscriptions, dont celle qui nous intéresse. Les photos lui ont été communiquées par Pericle Papahagi (voir ci-dessous, n. 48) le 2 septembre 1931.

<sup>7</sup> V. Beşevliev, *Notes épigraphiques*, „Annuaire du Musée Archéologique de Plovdiv”, II, 1950, pp. 66—67. Cette correction a été signalée par Jeanne et Louis Robert, « Bulletin épigraphique », 1951, n° 141.

<sup>8</sup> P. Ş. Năsturel, *art. cit.*, pp. 243—247, ne précise pas le moment, entre 1404 et 1406, où Mircea, qui avait occupé une première fois Silistra en (ou avant ?) 1389, mais qui l'avait perdue peu après 1390, serait rentré en possession de la ville. Cependant, il ne se fait pas faute d'abonder en suppositions au sujet de la résistance opposée aux assaillants en 1407 ou 1408.

<sup>9</sup> Peter Schreiner, *Die Byzantinischen Kleinchroniken*, II, Wien, 1977, p. 393. L'auteur de l'hypothèse l'a maintenue dans ses travaux suivants (P. Ş. Năsturel, *Phases et alternatives de la conquête ottomane de la Dobroudja au XV<sup>e</sup> siècle*, « Actes du II<sup>e</sup> Congrès International des Etudes du Sud-Est européen », III, Athènes, 1978, pp. 49—56).

<sup>10</sup> V. Beşevliev, *Spätgriechische und spätlateinische Inschriften aus Bulgarien*, Berlin, 1964, pp. 52—53, no 79.

Les cinq lignes préservées ont la teneur suivante, établie par Năsturel et Beševliev :

- 1 [+ ἐν ἔτει ς] λικς μ [ηνι.....]  
 [.....] α ελθὸν ὁ εὖσε-  
 [βέστατος κὲ φιλ] ὄρηστος Ἴω Μήρ-  
 [τζαδ μέγας βοιβό] δας κ'αὐθεντίς πά-  
 5 [σης Οὐγγροβλ] αχῆας ἐρήσατο τ [...]

Ce qui devient en traduction : « [+L'an 6]916 (= 1407—1408) [au mois de ..] étant venu, le très pieux et [aimant] le Christ Jean Mir[cea, grand voïvo]de et prince de[toute la Hongrovala] chie a délivré [cette cité ?] ».

Comme il nous semble que la date et, partant, l'interprétation de l'inscription ne sont pas indiscutables, nous faisons suivre nos arguments pour une nouvelle lecture.

*Ligne 1* : après le chiffre des centaines, ς est une conjecture, malgré l'affirmation de Năsturel : « la lecture 16 est certaine », car lui-même ajoute : « le *stigma* (ς) ressemble ici à une sorte de 4, mutilé à sa partie supérieure »<sup>11</sup>. Comme il y a un point gravé après le chiffre *koppa* (900), on pourrait penser à la date 3900 (1391—1392). Si l'on veut lire ς, ce serait une faute d'orthographe pour εἰς<sup>12</sup>. Mais on ne voit pas quel mot commençant par un μ devrait suivre. L'initiale du mot manquant est bien μ, ce qui rend vraisemblable la restitution μηνι. Il faudrait alors ajouter la première syllabe d'un nom de mois, car à la fin de la ligne il reste un espace suffisant. Pourtant, l'initiale peut être également celle du nom de mois : μαρτίῳ ou μαίῳ, selon la longueur attribuée à la ligne. La lettre interprétée comme un *stigma* est un *alpha* à la haste verticale, auquel il manque la partie supérieure de la boucle. Pour s'en convaincre, il suffit de le rapprocher de trois autres cas, aux lignes 4 et 5. Ainsi, on aurait la date ςηιά (6911), ce qui correspond soit à 1403, soit à 1402. Quant au début de la ligne 1, qui est aussi le début de l'inscription, la solution dépend de la longueur supposée des lignes. Celles-ci devaient être égales, les ligatures servant justement à éliminer les différences dues au nombre de lettres. Or, la restitution d'onze lettres au début de la 5<sup>e</sup> ligne<sup>13</sup> est absolument sûre, ce qui suggère à peu près les dimensions de la partie gauche de la pierre. La lacune au début de la ligne exige donc une restitution plus longue que celle proposée par les éditeurs. On lirait alors, après un chrisme : [ἔτους ἀπ (ὀ) Ἀδάμ ς]<sup>14</sup>.

*Ligne 2* : pour la même raison, nous croyons qu'il y a la place pour une indication précieuse qui compléterait la date : [ἰνδικτιῶνος ι] α etc. La lacune ainsi comblée est de seulement douze lettres. L'indiction 11 confirmerait l'année 1403.

<sup>11</sup> P. Ș. Năsturel, *art. cit.*, p. 240.

<sup>12</sup> « La plupart des fautes d'orthographe de l'inscription relèvent surtout de l'iotacisme », (*ibid.*, p. 242).

<sup>13</sup> Proposée par V. Beševliev en 1950.

<sup>14</sup> De nombreux exemples dans le recueil cité de P. Schreiner, I, pp. 345, 364, 420—421, 422—423, 426—427, 431, etc.

*Lignes 3—4* : l'épithète φιλόχρηστος convenant au formulaire contemporain<sup>15</sup> et le titre μέγας βοεβόδας étant attesté par la correspondance du patriarcat de Constantinople avec Mircea lui-même<sup>16</sup>, il n'y a aucune difficulté.

*Ligne 5* : selon Năsturel, le verbe serait ἐρήσατο, forme erronée pour ἐρρύσατο, l'aoriste moyen de ῥύομαι. Nous ferons remarquer qu'ἐρύω (aor. moy. ἐρύσατο) ne signifie pas seulement : « sauver, délivrer d'un danger, écarter, repousser », mais aussi : « protéger, garder, enlever, rançonner, payer la rançon, conserver » et même « couvrir ». Devant une telle variété de sens, la probité envers les lecteurs oblige à souligner le parfait arbitraire de toute traduction, tant qu'on ne peut se faire une idée du motif pour lequel on aurait honoré Mircea par cette inscription. Il n'est pas inutile de rappeler que Iorga, sans avoir cru devoir justifier sa conjecture, avait suggéré une double faute d'orthographe, pour ἰδρύσατο (ἰδρύω : « fonder, construire, élever »).

Ce qui, tenant compte du nombre des lettres et des espacements permis par l'étendue des lacunes, aboutit à la restitution suivante

- 1 [+ ἔτους ἀπ' Ἀδάμ ς] θια' μ[αρτίω ?]  
 [ἰνδικτιῶνος ι]α', εἰθδὸν ὁ εὐσε-  
 [βέστατος κὲ φιλ]όχρηστος Ἰω Μήρ-  
 [τζας μέγας βοεβό]δας κ' αὐθέντης πά-  
 5 [σης Οὐγγροβλ]αχίας ἐρήσατο τ[...]  
 .....

Bien d'autres hypothèses qu'une victoire de Mircea contre les Turcs seraient possibles. Cependant, la date que nous proposons convient au moment où Mircea a dû reprendre possession de Silistra.

L'histoire de cette ville, ainsi que celle des autres places-fortes qui dominaient le cours du Bas-Danube, fut très mouvementée, surtout vers la fin du XIV<sup>e</sup> et le début du XV<sup>e</sup> siècle. Les circonstances dans lesquelles Mircea a ajouté Silistra à ses domaines n'ont pas encore été tirées au clair<sup>17</sup>. Le *terminus ante quem* est fourni par un traité d'alliance avec le roi de Pologne, le 20 janvier 1390, quand le prince de Valachie porte le titre « Tristri dominus » avec plusieurs autres, dont le fameux « terrarum Do-

<sup>15</sup> On peut également songer à ὁ χρηστός, soit « le brave » ou « l'oint (du Seigneur) », si le graveur avait omis l'accent, mais c'est moins probable.

<sup>16</sup> Dans un passage de l'*Ekthesis néa* (*Fontes historiae Daco-Romanæ*, IV, Bucarest, 1982, p. 314). Voir A. Sacerdoțeanu, *Titulul de « mare voevod » al Țării Românești*, in *Omagiu lui Ioan Lupas*, Bucarest, 1943, pp. 793—806, et Em. Virtosu, *Titulatura domnilor și asocierea la domnie în Țara Românească și Moldova*, Bucarest, 1960, pp. 118—119. Ce titre complet en grec est donc l'équivalent de celui que Mircea porte dans deux documents sans date (DRH, B, I, nos 27 et 29) : *великимъ воєвода и господи́нѣ всѣмъ земанъ угророманскихомъ*. Une charte octroyée au monastère de Cozia y joint l'épithète *Χριστοφωβηνῆς* (*ibid.*, n° 25) : la copie est datée du 20 mai 1388, mais on a montré que l'original disparu était daté du 11 décembre 1387 (Emil Lăzărescu, *Despre mândăstirea Cozia și varianta de triconc căreia îi aparține biserica ei*, « Studii și cercetări de istoria artei », 17, 2, 1970, pp. 175 et suiv.).

<sup>17</sup> Voir ci-dessus, note 8, et l'article de Daniel Barbu dans cette même livraison de la RESEE.

brodicii despotus » qui a fait couler beaucoup d'encre<sup>18</sup>. Il vaut la peine de noter que les premiers rapports de Mircea avec Bayézid ont été probablement différents de ceux que les historiens ont supposé volontiers<sup>19</sup>. Si le prince roumain a effectivement payé tribut au sultan avant 1391, comme l'assurent certaines chroniques ottomanes<sup>20</sup>, ce ne pouvait être pour se maintenir sur le trône de Valachie, mais en échange de la possession de Silistra et, peut-être, d'autres forteresses encore, occupées par les Turcs après 1388<sup>21</sup>.

Du récit des événements de 1388 par Mustafa Ali il ressort, clair comme beau jour, que Silistra n'appartenait pas au tzar bulgare Jean Šišman, mais à un autre seigneur qui se vit contraint en même temps que lui d'accepter la condition de vassal turc<sup>22</sup>. Il est impossible de l'identifier à Mircea lui-même, dont le chroniqueur ottoman connaissait le nom puisqu'il présente les conditions imposées un peu plus tard par Bayézid au prince et aux boyards roumains. Comment ne pas penser alors à Terter, le fils de Dobrotiča, qui, s'étant saisi de Silistra une dizaine d'années plus tôt par l'assassinat du despote Michel Paléologue, s'était taillé un fief sur les deux rives du fleuve<sup>23</sup> ?

Dans sa description de Silistra, Evliya Celebi ne manque pas de noter que la forteresse (appelée « Dar-i-Eflak », *Porte de la Valachie*) a été prise par Bayézid I en 794 H (29 novembre 1391—16 novembre 1392)<sup>24</sup>. D'autre part, deux documents disparus, mais signalés encore à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, prouvent que Mircea portait encore le titre de « seigneur de la ville de Dristra » à une époque — l'an de la Création 6901 — qui

<sup>18</sup> DRH, D, I, no. 75. Le même titre revient, pour la dernière fois dans un document latin, dans le traité suivant, conclu avec Jagello le 6 juillet 1391 (*ibid.* n° 78), car le « *caedus inuolabilis amicie* » (*sic*) de 1411 réduit les titres de Mircea à un « etc. » expéditif.

<sup>19</sup> A l'exception de N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, III, Bucarest, 1937, p. 329 : « Il semble, au contraire, qu'il eût obtenu la domination de la rive droite, du Danube et de Silistrie précisément par ses rapports avec le nouveau jeune sultan Bajazet ».

<sup>20</sup> Voir le texte de Müneğğimbaşı, dans *Cronici turcești privind Țările române*, II, éd. M. Guboglu, Bucarest, 1974, pp. 240—241 ; mettre en doute de tels renseignements, parce qu'ils se trouvent dans une chronique du XVII<sup>e</sup> siècle, serait absurde, car on a vu la valeur d'une source comme Ureche pour l'histoire de la Moldavie du XV<sup>e</sup> siècle. Mais Neșri lui-même dit que Mircea était *haradgjuzar* en 1392 (*ibid.*, I, éd. M. Guboglu et M. Mehmet, I, Bucarest, 1966, p. 113).

<sup>21</sup> Les Turcs s'emparent de Silistra et Nicopolis en 1388, selon Kara Celebi Abdul Aziz (*ibid.*, p. 543) ou seulement de Silistra, selon Mustafa Ali (*ibid.*, p. 338) ; Silistra, Nicopolis et Roustchouk seraient tombées en 1392, selon Küçük Nişandji (*ibid.*, p. 290). La conquête de Silistra et Nicopolis est mentionnée au début du récit de l'expédition de Bayézid en Valachie par Orudj (*ibid.*, p. 48) : doit-on comprendre avant la bataille d'Argeș (1392) ou avant celle de Rovine (1394) ? Pour Franz Babinger, *Beginn der Türkensteuer in der Donaufürstentumern (1394—1455)*, « Südost-Forschungen », VIII, 1943, pp. 17—18, il n'y eut qu'une seule campagne, en 1393.

<sup>22</sup> *Cronici turcești*, I, p. 338. Cf. *ibid.*, p. 542 (Kara Celebi Abdul Aziz).

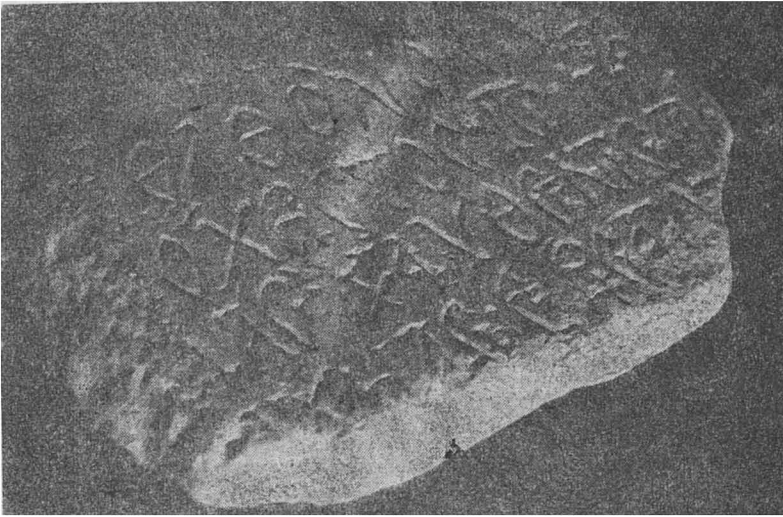
<sup>23</sup> P. Diaconu, *O formațiune statală la Dunărea de Jos la sfârșitul secolului al XIV-lea necunoscută pînă în prezent* « SCIVA », 29, 2, 1978, pp. 185—201 ; G. Custurea, *Precizări cu privire la cronologia unor monede medievale descoperite la Păcuil lui Soare*, *ibid.*, 31, 4, 1980, pp. 641—642 ; P. Diaconu, *Contribuție la cunoașterea monedelor lui Ioan Terter, despotul Țării Dristrei*, « Cercetări numismatice », III, 1980, pp. 73—76. Vladimir Penčev, dans « Numizmatika », 1984, 1, pp. 26—30, date les monnaies frappées par Terter à Silistra dans les années 1385—1387.

<sup>24</sup> Traduction par M. A. Mehmed, *Căldători străini despre Țările române*, VI, Bucarest, 1976, p. 364. La même date chez Mustafa Ali (*Cronici turcești*, I, p. 339).



correspond à l'intervalle 1 septembre 1392—31 août 1393<sup>25</sup>. Il est donc permis de supposer qu'une attaque turque fut dirigée contre Silistra *au cours de l'automne 1392*. Au même moment, le territoire de la Valachie a été envahi par les forces ottomanes. Nous avons dit ailleurs nos raisons de croire que Mircea, ayant été défait à Argeş, fut alors évincé par un rival nommé Dan, qui allait disparaître bientôt, tué par le tzar bulgare Šišman, le 26 septembre 1393<sup>26</sup>. Ainsi, les Turcs ont pu se rendre maîtres de Silistra avant de compléter la conquête de la Bulgarie (été 1393)<sup>27</sup>.

Si l'époque où Silistra cessa d'appartenir au prince roumain ne peut être établie avec certitude, à cause des affirmations contradictoires des sources, nous devons au moins observer que la date à partir de laquelle



Mircea avait enlevé la ville à l'usurpateur Terter ne saurait être que 1389. En effet, la chronique de Zographou, curieuse combinaison de vrai et de faux, assure que Mircea battit à plate couture Šišman qui « s'était rendu en Valachie avec une armée turque ». Quand placer ce conflit ? Un mot du texte nous suggère la réponse : *он тогда с турскою конскою приде ос*

<sup>25</sup> DRH, B, I, p. 512; Marta Andronescu, *Repertoriul documentelor Țării Românești*, « Buletinul Comisiei istorice a României », XVI, 1937—8, pp. 30—31. Selon I. Minea, *Principatele române și politica orientală a împăratului Sigismund*, Bucarest, 1919, p. 104, n. 2, ce serait une forgerie d'érudit. Marieta Chișer, dans sa communication *Pe marginea unor însemnări din secolul al XVIII-lea referitoare la Mircea cel Bătrîn*, vient de conclure avec réticence à l'authenticité de ces mentions. Seul pourrait faire croire à un faux le titre de « comte des Sicules » attribué à Mircea. En 1393 cette fonction était exercée par Etienne de Kanisza (voir K. Szábo, *Székely oklevéltár*, I, 1872, p. 85), mais Mircea a pu être son prédécesseur ou son *vice-comes*. Les frères Drag et Balk, de la famille des premiers voïvodes moldaves, avaient eu la même dignité en 1387—1388.

<sup>26</sup> Suivant la note au sujet du « voïvode Dan, frère du voïvode Mircea » dans le texte édité par I. Bogdan, *Ein Beitrag zur bulgarischen und serbischen Geschichtsschreibung*, « Archiv für slavische Philologie », 13, 1891, p. 530. Voir cependant D. Năstase, *Une chronique byzantine perdue et sa version slavo-roumaine*, « Cyrillomethodianum », IV, 1977, pp. 100—169.

<sup>27</sup> La date de la prise de Trnovo, 17 juillet 1393, nous est connue par l'une des chroniques brèves publiées par P. Schreiner, *op. cit.*, I, p. 562.

владѣнію да патни <sup>28</sup>. Le pillage étant le but de l'expédition et le passage précédent se rapportant à l'échec d'une attaque des Turcs contre Vidin, la conclusion s'impose qu'il s'agit du raid de Firuz-beg en Valachie. Celui-ci eut lieu peu après la bataille de Kossovo (juin 1389) et nous apprenons ainsi qu'il n'eut pas le succès auquel la forfanterie des chroniqueurs ottomans voulait faire croire <sup>29</sup>. On peut aller plus loin et présumer que Mircea s'empressa d'exploiter sa victoire, en chassant Terter de Silistra et en faisant accepter par Bayézid un droit qu'il avait acquis par les armes.

Sur les cinq actes où Mircea prend le titre de seigneur — une fois même, « autocrate » (*samodržec*) — de Silistra, il y en a trois qui sont datés, auxquels il faut ajouter encore un, appartenant au bref règne de Michel I<sup>er</sup>, le fils et successeur de Mircea <sup>30</sup>. Ils s'échelonnent dans le temps de 1406 à 1419. Un diplôme confirmant les droits de pêche du monastère de Cozia dans des lacs formés par le Danube sur sa rive gauche ne porte pas de date authentique. Il n'est possible de le dater que grâce à l'ouvrage d'un compilateur qui, vers 1760, mettant à contribution chroniques et archives, s'est efforcé d'établir la chronologie des princes de Valachie. Notre document s'y trouve, faussement daté de 1302, mais la même date est attribuée à une cloche de Cozia. Il existe deux cloches de Cozia : la plus petite de 1395, l'autre de 1413. L'inscription de la seconde fait mention de l'higoumène Sophronius, dont le nom est également cité dans l'acte. Il est difficile de supposer que l'auteur de la chronologie ait pu faire la même erreur en lisant deux dates différentes. Aussi croyons-nous que Mircea accorda ce privilège, qui légalisait une situation de fait, en 1413 <sup>31</sup>. Un autre document de la même série, en faveur du monastère de Snagov, n'est pas daté non plus, mais le prince s'y proclame *gospodin* de Silistra, ce titre étant précédé exceptionnellement de la formule « par le don de Dieu » (Даромъ божіемъ) <sup>32</sup>. N'est-ce pas parce que Mircea venait de reprendre la ville ? On devrait alors dater cet acte de 1404, au plus tard, puis que nous savons à présent que Silistra fut récupérée au printemps 1403.

Ainsi, la seconde occupation de Silistra par le prince roumain n'a pas précédé la bataille d'Ankara, comme on eût pu le déduire d'un rapport vénitien de Crète, en date du 11 avril 1402. Le passage concernant une action de Mircea sur le front danubien dit simplement : « *Milgus autem Vlachus et Ungari et Tartari a partibus occidentalibus Vlachie veniunt contra dictum Bayasitum et carpserunt transitus parcium Vlachie pro*

<sup>28</sup> Jordan Ivanov, *Bългарски старини из Македонија*, Sofia, 1908, p. 161.

<sup>29</sup> *Cronici turcești*, I, pp. 112, 156, 180, 236, 290, 303, 401, 441, et II, pp. 129, 240. La date de l'expédition de Firuz-beg a été établie par rapport à la prise de Vodena, en Thessalie, et de Kitros, en Macédoine. Voir *ibid.*, I, pp. 48, 83, 112, 441, et C. F. Seybold, *Nešri's Notiz über die Eroberung von Vodena-Edessa und Čitroz-Kitros-Pydna durch Bajezid I Jildirim 1389*, Zeitschrift des Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, LXXIV, 1920, pp. 289—292.

<sup>30</sup> DRH, B, I, nos 32, 35, 38, 45.

<sup>31</sup> *Ibid.*, no. 28 ; *Operele lui Constantin Cantacuzino*, éd. N. Iorga, Bucarest, 1901, p. 20 ; Stoica Nicolaescu, *Cercetări arheologice. Străvechile clopote ale mănăstirilor Codmeana și Cozia*, Bucarest, 1939, p. 6.

<sup>32</sup> DRH, B, I, no. 34. Le titre de « *gospodin* » ou « *dominus* » est porté par Stefan Lazarević (avant 1402) et par d'autres dynastes balkaniques : Constantin Dragaș, les frères Branković, Mrkša Zarković.

*venendo versus partes et loca Bayasith bey* »<sup>33</sup>. Doit-on comprendre que ce mouvement ait eu pour effet la prise d'une ou plusieurs forteresses de frontière<sup>34</sup> ? Selon une autre interprétation, il s'agissait seulement d'interdire les passages entre la Valachie et le territoire ottoman<sup>35</sup>. Pourtant, le verbe *carpo* ne signifie pas toujours « retenir » ou « enlever », mais aussi « harceler, attaquer sans trêve ». C'est à quoi se sont limités en 1402 Mircea et ses alliés. Autrement, un succès tel que la reprise de Silistra aurait été signalé par une mention plus explicite.

En 1403 est encore active la coalition antiottomane des principaux Etats demeurés chrétiens dans le Sud-Est européen, cette alliance entre Mircea, le despote de Serbie et le roi de Bosnie, formée le lendemain d'Ankara, à laquelle les puissances voisines n'ont pas tardé à réagir : les Turcs en opposant une résistance victorieuse à Ștefan Lazarević, qui sera réduit à fuir en Valachie, la Hongrie en se ruant sur la Bosnie, Byzance en négociant avec l'émir Suleyman et en offrant sa protection à un prétendant au trône de Valachie<sup>36</sup>.

Mais la situation de Silistra ne changera plus jusqu'à la fin du règne de Mircea. Celui-ci y frappe sa monnaie<sup>37</sup> et il y maintient son gouverneur, le « kephalé »<sup>38</sup>. C'est là que le futur sultan Musa, l'hôte et l'allié du prince de Valachie, dont il devient aussi le gendre, reçoit les hommages des chefs turcomans, venus le rejoindre « à la frontière avec la Roumélie », selon le témoignage du chroniqueur Khodja Huseyn<sup>39</sup>. Partie de Silistra, cette campagne de Musa contre son frère Suleyman a fourni à Mircea l'occasion de pénétrer profondément à l'intérieur des « partes Dobrodicii », territoire

<sup>33</sup> N. Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des Croisades*, I, Paris, 1899, pp. 116—117 ; idem, *Documents concernant les Grecs et les affaires d'Orient tirés des registres des notaires de Crète*, « RHSEE », XIV, 1937, pp. 91—92 ; G. T. Dennis, *Three Reports from Crete on the Situation in Romania, 1401—1402*, « Studi veneziani », XII, 1970, pp. 247—248.

<sup>34</sup> Marcel D. Popa, *Aspecte ale politicii internaționale a Țării Românești și Moldovei în timpul lui Mircea cel Bătrîn și Alexandru cel Bun*, « Revista de istorie », 31, 2, 1978, p. 280, s'appuie sur ce témoignage pour dater de mars (?) 1402 la conquête de Kilia.

<sup>35</sup> C'est la traduction, peu soucieuse d'exactitude, de P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 290. L'auteur croit que Silistra serait revenue à la Valachie en 1404 (*ibid.*, pp. 296—297).

<sup>36</sup> Ernst Werner, *Die Geburt einer Grossmacht — die Osmanen*, Weimar, 1985, pp. 200—205 et 241. Sur la défaite subie par les Serbes, voir J. Gelcich et L. Thalloczy, *Diplomatarium relationum Reipublicae Ragusinae cum Regno Hungariae*, Budapest, 1887, p. 123 ; sur le fils rebelle de Mircea (Radu ou Dan) accueilli à Constantinople, voir Laonikos Chalkokondyles, trad. V. Grecu, Bucarest, 1958, p. 114. Nous croyons qu'une lettre de Dubrovnik, du 13 mars 1403, faisant allusion à ces circonstances, est adressée à Mircea (*Knez Mirko*) : voir Medo Pucić, *Spomenici srbski do 1395 do 1423*, Belgrade, 1858, p. 46.

<sup>37</sup> Nous devons ce renseignement à l'obligeance de M. P. Diaconu. L'étude la plus détaillée sur le monnayage de Mircea est celle de Constanța Știrbu et Paraschiva Stancu, *Observații asupra emisiunilor monetare ale Țării Românești (1365—1418)*. Cercetări numismatice, IV, 1982, pp. 57—93.

<sup>38</sup> DRH, B, I, no. 28. Des cas analogues à Scutari, Zvečan et Skoplje (C. Jircček, *Geschichte der Serben*, II, pp. 10, 128), à Konavle et Trebinje (J. Radonić, *Acta et diplomata Ragusina*, I, Belgrade, 1934, p. 312), ainsi qu'à Serrès (Hr. Matanov, *Radoslav Hlapen, souverain féodal en Macédoine méridionale durant le troisième quart du XI<sup>e</sup> siècle*, « Etudes balkaniques » 4, 1983, p. 80).

<sup>39</sup> *Cronici turcești*, I, pp. 84, 181, 305, 444.

qu'il avait acquis en 1389 et perdu avant 1395, jusqu'à Mesembria, qui fut assiégée au cours de l'hiver 1409—1410<sup>40</sup>.

Les forces alliées ne laissaient plus d'ennemis sur leurs arrières, en achevant la conquête de la Dobroudja du Nord. En effet, le titre de Mircea, qui comprend dès 1389 la « Podunavia », soit la domination le long du fleuve, s'allonge de la formule « ainsi que jusqu'à la Mer Majeure » seulement en 1404, au plus tôt, ou en 1406, si l'on fait foi au plus ancien des documents datés avec certitude, ce qui veut dire que le prince de Valachie s'est rendu maître de Kilia et de la région des bouches du Danube après avoir repris Silistra. Il faut également noter qu'en 1409, pour la première fois, le titre de Mircea indique que son autorité s'étendait aussi sur la rive droite du Danube<sup>41</sup>. La mention, par Evliya Celebi, d'une attaque de nuit qui aurait permis à Musa de s'emparer de Karasou (à présent Medgidia) se rapporte certainement à 1409, sans qu'on puisse savoir si les adversaires qu'il a délogé ainsi étaient des Turcs chrétiens (Gagaouzes), des Tatars ou des Ottomans loyaux à Suleyman<sup>42</sup>.

Une version assez confuse de ces événements parvenait à la cour de Nicolò III d'Este, marquis de Ferrare<sup>43</sup> : « *nel mese di Zugno se tene per vera novella che lo Rè de Ungaria si havea acquistato a la sua signoria tute le terre de uno Rè pagano e de una isola che confina con lo reame de Ungaria* »<sup>44</sup>. Il est ensuite question des territoires gagnés par Sigismond en Serbie, Dalmatie, Croatie et Bosnie, ainsi que de ses relations avec Manuel II, présentées dans le passage suivant : « *Poi se acordò con lo imperadore de Constantinopoli et d'accordo prese tuta la parte de Gresia che era soto li Infideli de verso l'Albania. Et lo figliuolo che fu del Gran Turcho retornò in sur contrade e lasciò tute le terre, le provincie et contrade ch'el tenea, a li predicti, cioè a lo Imperadore de Constantinopoli e a lo Rè Sigismondo tra per la forza e per voluntade* ». Ces nouvelles, qui reflètent les conditions du traité de 1403 entre Suleyman et Byzance, ont été sans doute apportées par le condottiere au service de Sigismond Pippo Spano (Filippo Scolari), qui en juin 1410 se rendait en mission diplomatique près du pape Jean XXIII à Bologne<sup>45</sup>. Suleyman avait perdu la bataille de Iambol, le 13 février, mais allait prendre sa revanche sur Musa, le 15 juin, à Kosmédion, près de Constantinople. Quant à l'île dont il s'agit, on hésiterait à l'identifier, si l'on ne connaissait pas les cartes de l'époque où les bras du Danube s'écartent si largement que la « mésopotamie » qu'ils embrassent a l'air d'une île. Mais on peut également penser à Ada-Kalé.

Il est temps de revenir à notre inscription, avant de conclure. Sa provenance n'aurait jamais été précisée sans les détails que nous avons trouvés dans la lettre suivante, adressée à N. Iorga :

<sup>40</sup> P. Schreiner, *op. cit.*, I, p. 215. Șerban Papacostea, *La Valachie et la crise de l'Empire ottoman (1402—1413)*, « Revue roumaine d'histoire », XXV, 1—2, 1986, pp. 33 et suiv., a justement remarqué le rapport entre les intérêts de Mircea dans cette région et son alliance avec Musa.

<sup>41</sup> DRH, B, I, nos 28, 32, 34, 35, 38.

<sup>42</sup> *Călători străini*, VI, p. 396.

<sup>43</sup> Celui-ci avait pris le parti du pape Alexandre V lors du Concile de Pise, en 1408 (G. A. Facchini, *La storia di Ferrara*, Ferrare, 1933, pp. 95—96). Ce Concile avait envoyé à Mircea une exhortation à la croisade (Ș. Papacostea, *art. citée*).

<sup>44</sup> *Diario ferrarese dall'anno 1409 sino al 1502*, éd. G. Pardi, dans *Rerum Italicarum Scriptores*, XXIV, p. 78.

<sup>45</sup> Gustav Beckmann, *Der Kampf Kaiser Sigmunds gegen die werdende Weltmacht der Osmanen, 1392—1437*, Gotha, 1902, pp. 108—118.



« Monsieur le Premier Ministre,

J'ai l'honneur de vous envoyer la photo ci-jointe des deux inscriptions grecques. J'ai pris des dispositions pour que, dans une semaine au plus tard, on fasse photographier toutes les inscriptions du lycée, ainsi que celles de la mosquée turque.

Les deux pierres de la photo ci-jointe ont été découvertes dans le fossé, au bout de la ville, sur la route vers Turtucaia, fossé aujourd'hui comblé, à l'endroit où, d'après les souvenirs des vieillards de Silistra, se trouvait jadis une église grecque. Autrefois, l'actuelle ville de Silistra était entourée par ce fossé qui commençait près du moulin de Boïadgief, sur la rive du Danube, et finissait à l'Est, en aval du Danube, devant l'hôpital militaire. Nous-mêmes, en 1914, nous avons encore vu ce fossé, ensuite disparu à cause du parcellement du terrain sur lequel les fonctionnaires ont bâti leurs maisons. Il séparait la vieille ville de Silistra du faubourg roumain de Volna, qui a été détruit en 1854, à ce que disent les habitants.

Silistra, le 2 septembre 1931 Avec la plus haute considération,  
votre dévoué

Per. Papahagi »<sup>46</sup>

La pierre a été donc trouvée à l'extrémité Ouest de la ville, à peu de distance du lieu dit « Moara Arsă » (le moulin mentionné ci-dessus) et près de l'emplacement des ruines, disparues, d'une église. Or, en 1636, un voyageur polonais a vu à cet endroit, en terrain plat, « un mur en ruine »<sup>47</sup>. Ceci est confirmé par un document conservé aux Archives Nationales de Paris, une carte du Danube dressée en août 1779 par le capitaine de pontonniers Lauterer, de l'armée autrichienne. À l'Ouest du fossé, le cartographe a marqué « Kirchhof » à côté d'un petit rectangle qui désigne un cimetière, vraisemblablement celui de l'ancienne église que nous cherchons. L'hypothèse de N. Iorga, selon laquelle l'inscription serait « une dédicace » (d'église), est beaucoup plus probable que l'interprétation de P. Ș. Năsturel, qui y voyait une sorte de trophée, un texte historique gravé sur pierre « par reconnaissance ». Pour fréquents que soient dans l'Antiquité les exemples d'inscriptions honorifiques, nous n'en connaissons aucun de cette époque<sup>48</sup>.

Pour résumer brièvement : a) la date indiquée par l'inscription est celle de la reprise de Silistra par Mircea I<sup>er</sup> ; b) la bataille de « 1407—1408 » n'a jamais eu lieu ; c) Mircea a fait élever une église *extra muros* après sa victoire ; d) la domination des princes de Valachie s'est maintenue à Silistra de 1389 à 1392 et de 1403 à 1419 ; e) à l'encontre de ce qu'affirment plusieurs publications récentes<sup>49</sup>, les possessions transdanubiennes de Mircea I<sup>er</sup> ont été acquises au début du XV<sup>e</sup> siècle au cours d'une longue lutte qui a connu trois étapes, 1403 (Silistra), 1404—1406 (Kilia et les bouches du Danube) et 1409 (le reste de la Dobroudja).

<sup>46</sup> Bibliothèque de l'Académie de Bucarest, Correspondance N. Iorga, vol. 366, ff. 243—244 (nous traduisons du roumain).

<sup>47</sup> P. P. Panaitescu, *Căldtori poloni în țările române*, Bucarest, 1930, p. 33.

<sup>48</sup> *Inscripțiile medievale ale României*, I, Orașul București, éd. Alexandru Elian et alii, Bucarest, 1965, p. 804, n° 1246, est un faux grossier.

<sup>49</sup> Par exemple, Anca Ghiță, *Formations politiques au Bas-Danube, et à la Mer Noire (fin du XII<sup>e</sup>—XV<sup>e</sup> s.)*, « RESEE », XXIV, 1, 1986, pp. 35—50.



## LES PLUS ANCIENS TÉMOIGNAGES SUR LES THRACES DU NORD

(POINT DE VUE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE)

ALEXANDRU VULPE

Deux millénaires et demi se sont écoulés depuis les événements qui ont valu aux Gètes leur première mention dans les sources littéraires parvenues jusqu'à notre époque : la campagne de Darius d'Hystapes racontée par Hérodote. Ce jubilé, excellente occasion pour rappeler les exploits de ce temps, permet une nouvelle analyse de leur signification, à la lumière d'une riche information acquise depuis lors, en premier lieu grâce à l'archéologie, qui a ouvert la voie à une meilleure intelligence de cette source primordiale de l'histoire et de la civilisation des Géo-Daces.

Le passage qui concerne les Gètes, dans le livre IV des *Histoires* d'Hérodote comprend quatre paragraphes (IV.93—96) trop connus pour les reproduire ici intégralement. Darius, après avoir franchi le Bosphore, traverse la Thrace par le pays des Odryses et « avant d'atteindre l'Istre, il soumet d'abord les Gètes qui se croient immortels » et qui « pour s'être conduit d'une manière déraisonnable (en l'affrontant) ils ont été immédiatement soumis (quoiqu'ils sont) parmi les Thraces les plus vaillants et les plus justes ». Hérodote avait relaté en préalable que les tribus thraces des Skyrmiades et des Nipséens qui habitaient au nord d'Apollonia se sont livrés à Darius. Les suivants trois paragraphes (IV.94—96) traitent des croyances des Gètes et viennent compléter l'affirmation mentionnée ci-dessus Γέτας τοὺς ἀθανατίζοντας (les Gètes qui se croient [ou qui se rendent] immortels), introduite par Ἀθανατίζουσι δὲ τόνδε τὸν τρόπον (voici comment pratiquent-ils la manière de se rendre immortels). Ce n'est là pas seulement la première description de la religion des Gètes, mais aussi celle qui comprend les éléments les plus significatifs sur lesquels sont fondées toutes les études modernes sur ce thème <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Les deux écoles philosophiques sur Zalmoxis (chez Hérodote il est mentionné sous le nom de Σάλμοξις) — un Zalmoxis homme, disciple de Pythagora, ou Zalmoxis divinité gète — sur lesquelles sont fondées de nombreuses études sur la religion des Géo-Daces, sont d'ailleurs attestées dans l'œuvre même d'Hérodote : après avoir reproduit les mots des Hellènes qui habitent l'Hellespont et le Pont selon lesquels Zalmoxis aurait été l'esclave de Pythagora puis le précheur de sa doctrine parmi les Gètes, Hérodote s'exprime avec prudence : « ... en ce qui me concerne je ne doute pas, mais je ne crois pas non plus à tout ce qu'on parle à son sujet ... il me semble seulement que Zalmoxis devait avoir vécu beaucoup d'années avant Pythagora. Qu'il fût un homme ou bien une divinité des indigènes, contentons-nous de ce que nous savons » (IV, 96). Nous considérons que cette façon d'interpréter la conclusion du père de l'histoire reste valable de nos jours aussi. Nous rappelons ici que l'information d'Hérodote, que nous trouvons, en partie, presque mot à mot, chez Hellanikos, son contemporain (frg. 73) a été reprise par les auteurs tardifs. Sans aucun doute, d'autres sources sur Zalmoxis et la religion des Géo-Daces devaient avoir existé, sources dont les échos se déclèlent, parmi d'autres, chez Strabon

Il faut remarquer dès le début que les quatre paragraphes, qui renferment une information dense, ne visent pas un exposé des faits historiques, et ne sont que le prétexte d'une présentation détaillée des traits moraux et spirituels de nos ancêtres. On peut déduire que ceux qui ont osé affronter l'immense armée persane — Hérodote (IV, 87) fait mention de 700 000 soldats, 600 navires, ce qui est exagéré de toute évidence car, même la dixième partie de cet effectif semble gigantesque pour les possibilités d'appui logistique de l'antiquité — constituaient eux-mêmes une force respectable. Il serait insensé de croire que les Gètes se décidèrent de s'engager dans la lutte — pas une lutte ouverte bien entendu, mais une menée par ambuscades et par chicanes — sans avoir eu en vue la possibilité d'une réussite. Ces opinions qui se dégagent de l'information lapidaire d'Hérodote permettent de conclure sur l'existence d'une formation politique des Gètes sud-danubiens, probablement une puissante et vaste union tribale<sup>2</sup>. Nous ne savons pas si cette formation dominait les deux rives du Danube ; les sources se rapportent aux Gètes vivant au sud du fleuve (c'est ainsi que les présente Tucidide, II, 96, peu après Hérodote). Mais, fondés sur les découvertes archéologiques dont il sera question ci-dessous, il est à supposer que les Gètes gouvernaient aussi les territoires de la rive gauche<sup>3</sup>.

Nous ne savons pas comment se sont déroulées les hostilités. Hérodote raconte que les Gètes, soumis par les Perses, ont suivi l'armée dans sa route vers la Scythie (IV, 96). L'écho de ces événements est reflété dans les paroles qu'Hérodote attribue aux messagers scythes prononcées à l'assemblée des chefs des peuples voisins de la Scythie : « ... Darius soumet pêle-mêle tous ceux qu'il trouve à son passage ; il a soumis ainsi les autres Thraces, de même que nos voisins les plus proches, les Gètes » (IV, 118). Il est question des Gètes de la Dobroudja, car une partie de l'Istre constituait la frontière entre les Gètes et les Scythes. Bien entendu, il est question

(VII, 3,3—5) et Jordannes (*Getica*, 39, 69—71). Du grand nombre de travaux élaborés à ce sujet, citons : I. I. Russu, « Anuarul Institutului de Studii Clasice », 5, 1944—48, p. 61 sqq. ; M. Eliade, *De Zalmozis à Gengis Khan*, Paris, 1970, pp. 21—86 ; J. Coman, in *Actes II. Congr. Thracologie*. Bucarest, 1976, vol. III (1980), p. 241 sqq. ; P. Alexandrescu, SCIVA, 31 (1980), 3, pp. 343 sqq.

<sup>2</sup> Cf. aussi A. Vulpe, « Revisla de istorie », 32 (1979), 12, p. 2270. La notion de « Gètes » devait être familière dans le monde grec. C'est dans ce sens que nous sommes tentés d'interpréter le fragment de la tragédie de Sophocle aujourd'hui perdue, *Triptolemos* (*Tragicorum Graecorum Fragmenta*), ed. Nauck, frg. 547 : « Et Charnabon, qui de nos jours conduit les Gètes ». Ce fragment représente fort probablement la plus ancienne mention des Gètes par une source littéraire. On apprécie que *Triptolemos* a été représentée à Athènes en 468 a.n.è., occasion qui valut au grand tragédien, à côté de la première reconnaissance de son talent, son premier prix, en compétition avec Eschyle (A. v. Blumenthal, *Sophokles*, Stuttgart, 1936 ; S. Radt, *Tragicorum Graecorum Fragmenta*, Göttingen, 1977, frg. 600 ; R.G.A. Buxton, *Sophocles*, Oxford, 1984, p. 3). Donc, le texte précédait d'une trentaine d'années la rédaction définitive des *Histoires* d'Hérodote. Malheureusement, nous ne connaissons pas les dates du règne de Charnabon, comme nous ne savons, non plus, s'il s'agit d'un personnage réel ou mythique ; l'expression « de nos jours » (τὰ νῦν) n'implique aucunement la date de rédaction de la tragédie, mais elle peut être mise en accord avec le contexte de l'action qui portait probablement sur le voyage de Triptolemos, dans un char tiré par un ogre, pour enseigner aux hommes, sous la protection de Démètre, l'art de labourer les terres (frg. 539, 541—547). V. Pârvan (*Ciuitizațiile antice din țările carpato-dunărene*, București, 1967<sup>4</sup>, p. 145) voit en Charnabon, adorateur de Triptolemos, un mythe créé par les Grecs par respect pour les Daco-Gètes agriculteurs et, dans cette qualité, disciples de Démètre.

<sup>3</sup> La première attestation littéraire sûre des Gètes nord-danubiens date de 335 a.n.è., du temps de l'expédition d'Alexandre au Danube contre les triballes (Ptolémée de Lagos, apud Arrian, *Annabasis Alexandri*, I, 5).

de l'aval du fleuve, entre Galați et l'embouchure ; tenant compte des dernières découvertes, il n'est pas tout à fait exclu que la plaine de Brăila ait été aussi sous le contrôle des Scythes, à cette époque déjà, même si une pareille hypothèse exige encore de nombreuses confirmations <sup>4</sup>.

A une autre occasion, Hérodote, tout en décrivant les voisins des Scythes, rappelle d'abord les Agathyrses, les premiers de l'intérieur du pays en amont de l'Istre (IV, 100). C'est de chez eux que jaillit le Maris (IV, 48, 49). Ce dernier détail a déterminé la plupart des chercheurs modernes de localiser les Agathyrses dans la Transylvanie, le Maris étant identifié avec le Mureș <sup>5</sup>. Les recherches archéologiques plus poussées de ces dernières années viennent à l'appui de cette hypothèse : le bassin moyen et supérieur du Mureș connaissent à la date des événements relatés par Hérodote une grande profusion de découvertes funéraires du groupe culturel Ciurbrud, dont les émissaires ne pouvaient être autres que les Agathyrses <sup>6</sup>.

Ces Agathyrses furent considérés, à tort ou à raison, une enclave iranienne infiltrée en Transylvanie <sup>7</sup>. Il convient de préciser que les sources ne les décrivent pas comme étant des Scythes. Selon Hérodote il s'agit d'une population en relations plutôt tendues avec les Scythes. Les hypothèses modernes, qui les désignent comme Iraniens et même Scythes se fondent exclusivement sur des arguments linguistiques (l'ethnonyme *Agathyrsos* comparé avec le nom du roi scythe *Idanthyrso* ; le roi agatyrs e *Spargapeithes* / le roi scythe *Ariapeithes*), ou bien ethnologiques, tels la délicatesse des Agathyrses avec l'allure efféminée des Scythes, la communauté des femmes, éléments attestés tant chez les Agathyrses que chez les Scythes (Hérodote, IV, 104 ; Strabon VII, 3, 7 et Hippocrate, *Περὶ ἀέρω* 20). L'interprétation des sources archéologiques a été dirigée une certaine période dans la même direction, mais les nombreuses découvertes de date récente permettent de nuancer la signification des éléments de culture orientale, d'ailleurs attestés dans des différents milieux culturels d'une grande partie de l'espace carpatodanubien ; cette question a été

<sup>4</sup> V. Sirbu, *SCIVA*, 34 (1983), 1, p. 11.

<sup>5</sup> H. Stein, *Herodotos*, II, livre IV, Berlin, 1877, commentaire au IV, 104 ; Gr. Tocilescu, *Dacia năinate de Romani*, București, 1880, p. 406 et 506 ; C. Patsch, *Beiträge zur Völkerkunde von Südosteuropa I Die Völkerschaft der Agathyrsen*, Wien, 1925, p. 69—77 ; I. H. Crișan, « Acta Musei Napocensis » 4, 1967, p. 439—443. L'identification du Maris avec le Mureș a été contestée par B. P. Hasdeu (*Istoria Critică a Românilor*, p. 187), ce qui a permis à Tocilescu une réponse polémique bien fondée (*op. cit.*, p. 406). Il est surprenant, mais les arguments de Hasdeu, surtout l'identification du Maris avec l'Argeș ou la Dîmbovița étayés sur un présumé « petit Maris », — qui se refléterait dans le toponyme de l'époque romaine *Transmarisca* — ont attiré récemment des chercheurs tels N. Gostar (« Analele științifice ale Universității Al. I. Cuza », Iași, S. N., sect. III, tom. XVI (1970), fasc. 1, p. 62, note 31). La dénomination *Transmarisca* signifie plutôt « vis-à-vis des buissons » de *mariscus* (*Μαρῖσκος*), buisson de roseaux, de grandes proportions, présents de nos jours encore sur la rive gauche du Danube ; cf. aussi A. Vulpe « Studii clasice », 24 1986, p. 33 sqq.

<sup>6</sup> A. Vulpe, « Memoria Antiquitatis » 2, 1970, p. 152 sqq. et 170 ; V. Vasiliev, *Sciifii agatirși pe teritoriul României*, Cluj-Napoca, 1980, p. 134 sqq. (l'auteur rejette la dénomination de « groupe culturel Ciurbrud ») ; E. Moscalu, *Ceramica traco-gelică*, București, 1983, p. 159. Un autre point de vue chez St. Ferenczi, « Acta Mus. Napoc. » 8, 1971, p. 25 sqq.

<sup>7</sup> Les dernières études à ce sujet : V. Vasiliev, *op. cit.*, et notre compte rendu in « Dacia » N. S., 25, 1981, p. 396 : « Istros », 2—3, 1981—83, p. 115 sqq., ainsi que la réponse de Vasiliev, « Acta Mus. Napoc. » 19, 1982, p. 262 ; cf. aussi E. Moscalu, « Thraeco-Dacia », 2, 1981, p. 23 sqq.

amplement traitée par nous <sup>8</sup>. Mais, revenons à Hérodote. Après avoir établi les caractéristiques énoncées plus haut en ajoutant que les Agathyrses sont parés de bijoux d'or, il tient à préciser : « pour ce qui est des autres coutumes, ils ressemblent aux Thraces » (Θρήξι προσκεχωρήκασι). C'est ce qui est évident aussi sur le plan archéologique ; un aspect culturel ayant quelque éléments particuliers, mais revêtu de formes spécifiques à l'aire nord-danubienne <sup>9</sup>.

Nous avons insisté sur ces problèmes parce que aux VI<sup>e</sup>—V<sup>e</sup> siècles a.n.è. les Agathyrses sont la population représentative des territoires intracarpatiques ; partant de cette qualité, ils peuvent être considérés parmi les ancêtres des Daces <sup>10</sup>. Le nom de ces derniers n'apparaît que dans les sources concernant les événements de la fin du II<sup>e</sup> siècle a.n.è., mais l'aire dans laquelle ils évoluent comprend aussi les régions dominées autrefois par les Agathyrses. Si, à raison, nous considérons les Agathyrses comme une branche nord-thrace — indifféremment des éventuels éléments orientaux, iraniens probablement, préscythes <sup>11</sup>, qui ont eu au commencement un rôle de dirigeants <sup>12</sup> — alors leurs descendants devaient nécessairement constituer une des composantes du pouvoir dace qui connaît son plein essor au II<sup>e</sup> siècle a.n.è. <sup>13</sup>

C'est dans ce contexte que nous intéresse la présentation des Agathyrses, par Hérodote, pendant la guerre scytho-persane. Ainsi, à la requête d'appui adressée par les Scythes à leurs voisins, requête accompagnée de l'invocation du danger commun que représente l'invasion persane, les rois des Agathyrses, Neures, Androphages, Mélanhlaines et Taures ont donné des réponses négatives tout en précisant qu'ils ne lutteront contre Darius que lorsqu'ils seront attaqués et se vantaient en même temps qu'ils seront capables de le repousser (IV, 118, 119). Plus tard, pendant les luttes, les Scythes ont décidé d'attirer les Perses vers les régions habitées par ceux qui leurs avaient refusé l'appui et une troupe de Scythes, poursuivie par les Perses, envahit les zones respectives (IV, 120). Dans ce contexte, Hérodote (IV, 125) nous présente les Mélanhlaines, les Androphages et les Neures fuyant leurs pays, tandis que les Agathyrses, après avoir mobilisé leurs forces à la frontière avec les Scythes, décidèrent de lutter contre eux s'ils retarderont de se retirer. Le père de l'histoire continue : « Les Mélanhlaines, Androphages et Neures n'ont même pas pensé de prendre les armes au moment où les Perses et les Scythes les avaient envahis et, en oubliant comment ils se donnaient des airs, se mirent en fuite, épouvantés . . . Les Scythes ne sont plus arrivés jusqu'aux Agathyrses parce

<sup>8</sup> Dans les travaux cités supra.

<sup>9</sup> I. Nestor, in *Istoria poporului român* (sous la rédaction A. Oțetea), București, 1970, p. 32. Représentatives en ce sens sont les découvertes de la zone de Aiud (A. Vulpe, « Thraco-Dacia », 5, 1984, p. 36 sqq.) et du département de Bistrița-Năsăud (G. Marinescu, « Dacia », N. S., 28, 1984, p. 47 sqq.)

<sup>10</sup> Idée formulée par B. G. Niebuhr, *Kleine historische und philologische Schriften*, I, 1928, p. 377.

<sup>11</sup> A. Vulpe, « Memoria Antiquitatis », 2, 1970, p. 180 sqq. et D. Berciu considèrent les Agathyrses comme une entité pré-scythe, notamment thraco-cimmérienne (« l'horizon cimméro-agathyrses ») : *Zorile istoriei în Carpați și la Dunăre*, București, 1966, p. 249.

<sup>12</sup> F. L. Lindner, *Skythien und die Skythen des Herodot.*, Stuttgart, 1841, p. 163. La même idée est prédominante aussi chez V. Pârvan, *Getica. O. protoistorie a Daciei*, București, 1928, p. 33 sqq., 130, 143 etc. et *Dacia* . . . p. 55 etc.

<sup>13</sup> A. Vulpe, « Rev. de istorie », 32 (1979) 12, p. 2279.

que ceux-ci ne leurs ont pas donné la permission ... du pays de Neures ils sont rentrés dans leurs propre pays, avec les Perses (qui étaient à leurs trousses) ».

Nous avons insisté sur ces événements parce que leur présentation d'une part, et les relations concernant les Gètes, d'autre part, sont d'une ressemblance frappante. La conduite des Gètes et des Agathyrses devant l'ennemi qui menace envahir leurs terres est la même : la décision de lutter. Dans les deux passages cités l'attitude ferme est comparée par Hérodote avec la faiblesse des autres peuples, la vaillance des Gètes avec la soumission des Thraces, Skyrmiades et Nispéens, la résistance des Agathyrses avec la vanterie et puis la fuite lâche des Neures et de leurs voisins. Selon notre avis, cette symétrie dans l'exposé n'a pas été suffisamment soulignée par les études modernes. Il est impossible, évidemment, d'établir dans quelle mesure Hérodote était conscient ou non de la parenté entre Gètes et Agathyrses, notamment si la symétrie dont nous parlions est seulement une forme de style ou bien le reflet d'une réalité historique plus profonde.

Les sources utilisées par Hérodote, y compris pour le livre IV ont été souvent mises en discussion sans que l'on aboutisse à un consensus. Dans les cas analysés par notre étude, certaines nuances de l'expression semblent trahir des sources différentes. En général, l'attitude d'Hérodote vis-à-vis les Perses n'est pas amicale, même si au sujet de l'expédition de Darius contre les Scythes, elle ne peut être considérée totalement négative. Dans ce sens, particulièrement contrastante est son attitude totalement différente dans le passage concernant l'assemblée des rois voisins de la Scythie (IV, 119). Des expressions attribuées aux chefs agathyrses etc., telles : « ... si ce n'étiez pas vous (les Scythes) les premiers à empiéter l'attitude juste envers les Perses » ; « ... vous (les Scythes) quand vous avez envahi les terres des Perses » ; « ... et des Perses ... vous apportent ... à tout mérite sa recompense » ; « ... nous sommes persuadés que les Perses ne lutteront pas contre nous mais contre ceux coupables d'injustice ... », sont des exemples en désaccord avec la sympathie manifestée par Hérodote pour les Scythes dans la présentation générale des hostilités. Cette présentation en apparence contradictoire suggère-t-elle l'existence de certains écrits séparés, rédigés par Hérodote même, beaucoup avant la rédaction finale de son œuvre ? L'idée de l'existence de ces histoires indépendantes, à caractère descriptif, géographique, ethnographique etc. des soi-disant λόγοι, a été avancée par certains philologues (Myres, Jacoby) et, jusqu'à un certain point, peut être considérée comme un nouveau pas dans l'étude de la genèse de l'œuvre d'Hérodote<sup>14</sup>. Ces λόγοι ont formé

<sup>14</sup> J. L. Myres, *Herodotus, Father of History*, Oxford, 1953 ; F. Jacoby Pauly. Wissowa, *Real Enzyklopädie*, suppl. II, 1913, col. 330.30 sqq. Selon K. v. Fritz (*Die griechische Geschichtsschreibung*, I, 1967, p. 128). Hérodote visait par ses voyages et ses investigations de vérifier la théorie de Hekataios sur la forme et la position des trois continents : Asie, Europe, Afrique. Les arguments de K. v. Fritz sont convaincants et constituent, selon notre avis, la plus importante réalisation de date récente dans l'étude de l'œuvre d'Hérodote. Dans cette nouvelle lumière les λόγοι indépendants peuvent être envisagés plutôt comme des histoires de voyage et des relations de certains faits dignes d'admiration avec lesquels le père de l'histoire enchanta l'auditoire athénien, que des écrits systématiques concernant différentes régions du monde déjà connu-



au début le texte des conférences données par Hérodote dans les différentes villes du monde grec — à Athènes ils lui ont valu un prix en argent — et insérés ensuite dans l'œuvre finale, achevée après 400, à Thurioi, en Italie. Ainsi, peut être déduite l'existence d'une histoire sur les Scythes dont le contenu constitue une grande partie du livre IV. La question se pose s'il avait existé ou non un *λόγος* comprenant des descriptions plus amples concernant les peuples voisins des Scythes, y compris les Gètes et les Agathyrse, dont l'écho se laisse discerner dans les IV<sup>e</sup> et au début du V<sup>e</sup> livres<sup>15</sup>. De cette manière, dans la rédaction de son œuvre historique, Hérodote n'aurait pas choisi, de tout ce qu'il savait des Gètes et des Agathyrse, seulement quelques éléments, aboutissant ainsi à une description succincte des peuples respectifs. Si la présentation des Gètes est compacte et vaste, celle des Agathyrse doit être reconstituée par les informations disparates, éparpillées dans les pages du livre IV (10, 48, 78, 100, 102, 104, 118—119, 125).

De l'exposé de Hérodote il ressort qu'à la date de son expédition, Darius<sup>16</sup> fut confronté à trois forces politiques plus importantes qui exerçaient leur influence au Bas-Danube; Scythes, Gètes, Agathyrse. Ils furent les seuls qui prouvèrent de leur capacité d'affronter l'ennemi, ce qui éveilla l'attention du monde grec. Il est difficile de décider si la résistance apparemment irréfléchie contre l'armada des Perses à une liaison directe avec leur supposée croyance à l'immortalité. Hérodote ne fait explicitement aucune liaison entre la cause et l'effet. N'importe quelle spéculation moderne en ce sens risque de s'inscrire sur la ligne de l'idéalisation de la spiritualité gète, fait qui s'est d'ailleurs manifesté même pendant l'anti-

<sup>15</sup> Cf. aussi B. A. Rybakov, *Gerodotova skifiia. Istoricesko-archeologičeski analiz*, Moskva, 1979, p. 93 et suiv.

<sup>16</sup> La date exacte de l'expédition de Darius est controversée. Selon les sources grecques (surtout la *Tabula Capitolina*, corroborée avec les sources littéraires), l'événement s'est produit entre 514—512, période acceptée par la plupart des spécialistes (certains se sont prononcés même pour 511 ou 510). Il est pratiquement impossible de décider en faveur de l'une de ces trois années et l'option pour une certaine date est surtout rattachée au penchant pour tel ou tel détail des sources, en défaveur d'autres détails (ainsi, H. Wade-Gery, « Journal of Historical Studies », 71, 1951, p. 217 et V. V. Struve, in *Sbornik Akad. B. D. Grakov*, Moskva, 1952, p. 37, proposent 514; H. Bengtson, *Griechische Geschichte*, München, 1960, p. 136 se prononce pour « environ » 513/512, tandis que Rybakov, *op. cit.*, écrit 512 a.n.è.) Un passage en revue des différentes datations chez J. M. Balcer, in « Harvard Studies in Classical Philology » 79, 1972, p. 99 sqq. qui publie aussi le texte avec la traduction de la *Tabula Capitolina*. Mais cet auteur, après l'analyse des sources persanes—surtout les inscriptions de Bisitun (Behistun)—tâche de démontrer que l'expédition a eu lieu pendant la troisième année du règne de Darius, en 519, point de vue soutenu aussi par le célèbre iranologue G. Camcron, « Acta Iranica », 4, 1975, p. 77 sqq. Nous apprécions que, parmi les arguments qui s'opposent à cette « haute » datation, les plus convaincants sont : 1. Il est impossible de démontrer que les Saks aux bonnets pointus dont l'inscription fait mention sont les mêmes avec ceux qui habitaient au-delà de la Mer (c'est-à-dire les Scythes nord-pontiques), ni par la critique des textes, ni par l'iconographie; 2. le résultat de la campagne contre les Saks, présenté comme une brillante victoire, conclue par le remplacement de l'un des rois (Skunkha) par un autre chef et l'annexion de la province, est dans un total contraste avec tout ce que nous connaissons à travers les sources grecques sur la guerre scytho-persane. Même si ces sources témoignent d'une certaine exagération, défavorable aux Perses, il est difficile d'imaginer un échec présenté comme une victoire sans appel, avec des détails sans aucune correspondance avec les relations d'Hérodote ou de Ktesias. D'ailleurs, l'inscription funéraire de Darius de Naqš-i-Rustem fait mention de trois catégories de Saks parmi lesquels ceux aux bonnets pointus sont nettement séparés de ceux d'au-delà de la Mer, ces derniers étant mentionnés avant le pays Skudra (identifié avec la Thrace).

quité, chez certains auteurs tardifs<sup>17</sup>, mais elle ne semble pas avoir tenté Hérodote. Nous sommes plutôt enclins de croire que la résistance des Gètes est l'expression de leur force militaire et politique. Le mépris de la mort était une caractéristique des populations qui traversaient une étape analogue de développement sociopolitique. S'ils agirent autrement que les petites tribus des Scyrmides ou des Nipséens, ce'est qu'ils se fondaient sur leur force, notamment sur l'étendue et sur la cohésion de leur union tribale. De même que les Agathyrses, qui s'appuyaient assurément tant sur leur capacité militaire que sur la position géographique de leur pays — et peut-être surtout sur celle-ci — l'espace intracarpatique.

En revenant aux sources d'Hérodote, signalons l'évidence d'une superposition de l'information au sujet de la campagne de Darius de la fin du VI<sup>e</sup> s. et des exploits du temps du voyage pontique d'Hérodote dans les années 50 du V<sup>e</sup> s., où d'après ce voyage, faits qui lui sont parvenus par d'autres voies, avant la rédaction finale. Au sujet des Agathyrses, au moins deux relations portant sur des événements survenus au milieu du V<sup>e</sup> : le passage IV, 48, 49 avec mention des sources du Maris et IV, 78 où l'on rappelle l'assassinat du roi scythe Ariapeithes, par Spargapeithes, roi des Agathyrses (probablement aussi la description de ces derniers, IV, 104). De cette manière d'interprétation, il résulte que les Gètes n'ont accompli un rôle politique indépendant que pendant la première phase, à la fin du IV<sup>e</sup> s. Vers le milieu du V<sup>e</sup> s., le rapport des forces au Bas-Danube était disputé entre les Scythes, les Agathyrses et les Odryses, ces derniers remplaçant les Gètes. En effet, après la fondation du royaume sud-thrace des Odryses<sup>18</sup> (480—470), les Gètes tombent sous leur domination, dans des conditions qui nous restent inconnues. C'est ainsi que les présente Thucydide (II, 96—98), sous le règne de Sitalkes, fils de Teres, pendant l'expédition en Chalcidica, en automne 429. Dans le conflit, qui aurait dû avoir lieu peu après 440, les deux forces — Odryses et Scythes, notamment Sitalkes et Octamasades — se sont rencontrées sur l'Îstre, ce qui nous permet de déduire que le Danube était à cette date la frontière nord du royaume des Odryses. Par conséquent, les Gètes se trouvaient dans un rapport de subordination vis-à-vis les Odryses avant 440, quand la fille de Teres épousa le roi scythe Ariapeithes (Hérodote, IV, 80). Vu que ce genre de relations matrimoniales, sont d'habitude le résultat de certains événements politiques, l'on peut déduire qu'elles furent l'expression d'un traité de paix et de bon voisinage, entre les Odryses et les Scythes peu après la fondation du royaume odryse. Nous sommes aussi enclins de croire que l'expansion des Odryses vers le Danube aurait généré un conflit avec les Scythes, ultérieurement conclu par la paix. A l'occasion des ces événements — que nous pouvons seulement déceler suivant l'histoire d'Hérodote — devait avoir eu lieu l'effondrement des Gètes sous la domination des Odryses. La date la plus probable que nous avançons à cet égard se situe entre 470 et 460.

<sup>17</sup> Voir l'attitude de Jordannes, notamment de sa source in *Getica*, 69. Puis, l'idéalisation de Zalmoxis chez Apuleius (*Apologia*, 26), Origen (*Contra Celsius*, II, 55), Ps. Origen (*Philosophumena*, II, 25, écrit que Zalmoxis a diffusé le pythagorisme chez les Celtes) Iamblichos (*Pythagora*, 30); Julien l'Apostate (*Caesares*, 22); Théodoretos de Cyros (*Therapeutica*, I, 25) etc.

<sup>18</sup> Voir R. Vulpe, *Studia Thracologica*, București, 1976, p. 27 sqq. Cf. aussi Chr. Danov, *Allthrakien*, 1976, p. 282 sqq.

Les Agathyrses maintiennent, selon Hérodote, leur attitude hostile vis-à-vis les Scythes : Ariapeithes meurt surpris par une ruse (δόλος), peut-être une embuscade, organisée par Spargapeithes, roi de Agathyrses. L'événement s'est produit vers 450, à un intervalle assez long pour que Skyles, fils d'Ariapeithes avec une femme de Histria, assume la domination des Scythes, (donc, le mariage d'Ariapeithes à la fille de Teres devait avoir eu lieu après la naissance de Skyles, ce qui explique pourquoi la révolte de Octamasades contre son frère Skyles a eu lieu après que celui-ci régna une certaine période sur les Scythes). De cette relation isolée que nous fournit Hérodote au sujet des rapports scytho-agathyrses au V<sup>e</sup> s., nous pouvons déduire que les Agathyrses, les premiers parmi les voisins des Scythes du nord de l'Istre, étaient directement intéressés dans la question des rapports de forces dans la région du Bas-Danube, c'est-à-dire de la région habitée par les Gètes. Nous nous arrêtons à cette constatation en précisant qu'après la deuxième moitié du V<sup>e</sup> s. les Agathyrses ne participent plus à aucun événement, même si leur nom continue d'être consigné dans les sources tardives. Leur évocation dans les sources ultérieures peut être interprétée comme un écho de leur prestige acquis au temps d'Hérodote.

★

Cette information fragmentaire qui a survécu jusqu'à nos jours gagne en consistance grâce aux nouveaux acquis de la recherche archéologique. De nombreuses découvertes viennent compléter les histoires d'Hérodote et de Thucydide sur les régions habitées par les Gètes et les Agathyrses<sup>19</sup>. Du point de vue méthodologique, les découvertes de l'aire décrite par les premiers auteurs de l'antiquité, celle comprise entre les Balkans orientaux et l'Istre<sup>20</sup> doivent être considérées étalons pour l'interprétation des données analogues provenant des régions plus éloignées. De cette manière l'on peut constater : 1. L'aire des découvertes de type gète est de beaucoup plus étendue; elle comprend toute la zone du Bas-Danube jusqu'aux Carpates méridionales (nous pensons aux groupes culturels Dobrina-Ravna-Bugeac-Canlia etc., du nord de la Bulgarie et de la Dobroudja, ainsi qu'aux analogies avec tous les aspects présents au long du Danube — au-delà des Portes de Fer jusqu'à ses bouches — ou bien au groupe Ferigile et Bîrsești de la région sous-carpatique et du sud de la Moldavie); 2. Les découvertes provenant de cette vaste région présentent plusieurs phases, ce qui atteste une évolution ininterrompue qui peut être étudiée dès la moitié du VII<sup>e</sup> jusqu'au III<sup>e</sup> s. a.n.è. Vu que presque tous les aspects culturels de cette zone proviennent de la culture Basarabi, il nous est permis de placer la genèse de la civilisation géto-dace dans une période encore plus reculée, au VIII<sup>e</sup> s. Nous apprécions que ces réalités consti-

<sup>19</sup> Nous avons essayé plusieurs fois une confrontation entre les données archéologiques et historiques : « Memoria Antiquitatis », 2, 1970, p. 165 sqq. ; *Actes II. Congr. Thracologie, Bucarest 1976* vol. I (1980), p. 215 ; cf. aussi M. Dušek, *Die Thraker im Karpatenbecken*, Amsterdam, 1978 et A. I. Meliukova, *Skifita i frakiiskii mir*, Moskva, 1979 (voir notre compte rendu sur ces livres : « Dacia », 25, 1981, p. 396 sqq. — « Istros », 2-3, 1981, p. 396 sqq.)

<sup>20</sup> La limite sud-est des régions habitées par les Gètes est évoquée dans les vers de Pseudo-Skymos (739-740) : « aux pieds des monts Haemus se trouve une ville, Mesembria, située dans l'immédiate proximité de la région des Gètes et des Thraces ».

tuent le bien le plus précieux acquis par la recherche dans les dernières décennies <sup>21</sup>,

La situation est pareille dans le cas des Agathyrses. Le groupe Ciumbrud qui les représente, apparaît vers le milieu du VII<sup>e</sup> s.<sup>22</sup>. Vers l'année 650 a.n.è., se produisent dans l'espace carpato-danubien des restructurations des groupes culturels qui ne peuvent être que l'écho des événements que nous pouvons imaginer : l'installation de la domination scythe dans les stèpes nord-pontiques produit une réaction en chaîne, des mouvements de tribus, avec répercussions sur l'aire carpato-danubienne, et d'une manière plus prégnante dans la Moldavie et la Transylvanie. Nous disposons à présent d'un nombre trop restreint de données pour déceler la genèse du groupe Ciumbrud. Les relations avec la culture Basarabi ne sont pas trop évidentes, mais elles ne peuvent être ignorées non plus dans l'évolution des formes céramiques. D'autre part, les influences orientales sont bien illustrées dès le début, à la différence de l'aire des Sous-Carpates méridionales (le groupe Ferigile) où elles se sont senties dans l'évolution de la culture matérielle <sup>23</sup>. Cet état de choses s'explique par l'infiltration des éléments étrangers, orientaux, dans la Transylvanie, phénomène qui n'a pas affecté aussi la zone souscarpatique. Le fait que ces éléments ne représentent pas un groupe scythe est témoigné en égale mesure par les textes et par les découvertes archéologiques, mais leur caractère allogène, probablement iranien est difficile à nier. L'apparition, dans le centre de la Transylvanie, d'un groupe oriental comme résultat des pressions exercées par les Scythes est la meilleure explication, à notre avis, de l'inimitié des Agathyrses envers les Scythes, pendant et après la campagne de Darius : elle réconcilie, d'autre part, les hypothèses fondées sur des critères philologiques et ethnologiques au sujet des éléments iraniens des Agathyrses, traduites sur le plan archéologique par les analogies entre leur culture matérielle et celle des zones nord-caucasiennes.

De toute façon, les Agathyrses ont constitué la principale force de résistance devant l'expansion scythe vers l'Occident. Il y a quelques années nous avons émis l'hypothèse de l'existence d'un cercle culturel nommé thraco-agathyrse qui comprenait, hormis la Transylvanie, aussi les régions avoisinantes, y compris les Sous-Carpates et la Moldavie <sup>24</sup>. Les analogies en matière de rites et de rituels entre les tombeaux du groupe Ciumbrud et ceux d'inhumation de la Moldavie nous ont déterminé de conclure qu'à

<sup>21</sup> Hormis les travaux cités à la note 19, voir aussi : M. Irimia, « Pontica » 7, 1975, p. 89 ; idem, « Thraco-Dacia », 6, 1985, p. 75 ; B. Hänsel, « Prähistorische Zeitschrift », 49, 1974, 2, p. 193 ; P. Alexandrescu, « Dacia », N. S., 21, 1977, p. 113 sqq. ; A. D. Alexandrescu, « Dacia » N. S., 24, 1980, p. 19 sqq. ; E. Moscalu, *op. cit.*, note 6 ; sur la culture Basarabi : A. Vulpe, « Dacia » N. S., 9, 1965, p. 105 sqq. et 30, 1986, 59 sqq. ; M. Gumă, « Banatica » 7, 1985, p. 65 sqq.

<sup>22</sup> Voir supra les notes 6—9.

<sup>23</sup> Par exemple, il convient de comparer les nécropoles de Budești-Finațe et Mărișelu, dép. de Bistrița-Năsăud, datées, la première, au milieu et pendant la deuxième moitié du VII<sup>e</sup> s., l'autre à la fin du VII<sup>e</sup> et au VI<sup>e</sup> s. (G. Marinescu, *op. cit.* supra, note 9), avec le cimetière de Ferigile, dans la perspective d'une révision chronologique de celui-ci (A. Vulpe, « Dacia » N. S., 21, 1977, p. 81 sqq. ; « Danubius » 8—9, 1979, p. 93 sqq.) Voir aussi les conclusions des recherches récentes effectuées dans la vallée du Topolog : E. Popescu et A. Vulpe, « Dacia », N. S., 26, 1982, p. 112.

<sup>24</sup> A. Vulpe, *Necropola hallstattiană de la Ferigile*, București, 1967, p. 101 sqq. ; cf. aussi D. Berciu SCIV, 11 (1960), 2, p. 261 sqq.

un moment donné tout au moins, à la fin du VI<sup>e</sup> s., le pays des Agathyrses comprenait aussi la Moldavie<sup>25</sup>. D'autre part, l'analyse du chapitre IV, 48—49 des *Histoires* d'Hérodote, qui traite des cinq rivières tributaires à l'Istre et qui ont leurs sources en Scythie (ἀθύρηνες Σκυθικὸν ποταμοί) envisagées comme un système hydrographique qui pourrait être limité à la Moldavie nous a déterminé de croire que cette province faisait partie de la Scythie, dans le sens géographique et politique que lui attribuait Hérodote<sup>26</sup>. Cette succession de points de vues n'est pas du tout contradictoire; si dans la deuxième moitié du VI<sup>e</sup> s. le pouvoir des Agathyrses touchait à son apogée, au V<sup>e</sup> s., quand Hérodote visitait le Pont Euxin, l'aire de leur domination se limitait à la Transylvanie (IV, 48—49).

Evidemment, cette esquisse historico-archéologique est, dans une certaine mesure, une trame d'hypothèses qui s'appuient en premier lieu sur la signification des influences culturelles des groupes archéologiques de cet espace; c'est le point vulnérable de n'importe quelle théorie fondée sur des critères archéologiques. La notion de cercle culturel thraco-agathyrses est d'ordre culturel-historique. Les Agathyrses peuvent être considérés la force polarisatrice d'une vaste union tribale qui comprenait exclusivement ou presque des tribus nord-thraces: les Agathyrses, si l'on considère les opinions d'Hérodote ne se différencient pas trop des Thraces. Donc, si une infiltration iranienne a vraiment existé au VII<sup>e</sup> s., un siècle plus tard elle était parfaitement assimilée, ce qui est facilement explicable si nous imaginons que cette intrusion n'a affecté que la classe dirigeante. Aucun mot du livre IV ne laisse entrevoir que pour Hérodote les Agathyrses n'étaient pas des Thraces.

En perspective historique il convient de remarquer que la force politique des Agathyrses s'est forgée sur le même territoire où, trois siècles après, naîtra le pouvoir des Daces. En ce sens, indifféremment de ce qu'auront été et, surtout, combien étroits auront été les liens génétiques entre Agathyrses et Daces, l'« Agathyrsia » a joué au VI<sup>e</sup> s. le rôle que la Dacie va s'assumer un demi-millénaire plus tard.

<sup>25</sup> « Memoria Antiquitatis », 2, 1970, p. 171; l'idée a été discutée aussi par A. I. Melukova, *op. cit.* supra, note 19.

<sup>26</sup> « Studii Clasice », 24, 1986, p. 33 sqq.



## LA LINGUISTIQUE SUD-EST EUROPÉENNE : CONCEPT, PROBLÈMES

ELENA SCĂRLĂTOIU

« Lorsqu'on parle des peuples de la péninsule des Balkans ou des peuples du Sud-Est de l'Europe, chaque nationalité paraît surgir comme une individualité nettement séparée des autres, et on a un certain intérêt à maintenir ce préjugé qu'entre les nations de cette région de l'Europe il y a très peu de points de contact » écrivait Nicolae Iorga dans la préface de l'une de ses œuvres consacrées à l'étude des institutions du Sud-Est européen<sup>1</sup>.

Le savant balkanologue Victor Papacostea, qui a continué et développé d'une manière créatrice la tradition de ses prédécesseurs est en même temps le chercheur qui a soutenu avec un permanent esprit de suite, tout en arguant constamment ses assertions, la nécessité de l'approfondissement, à l'aide des méthodes comparatistes et pluridisciplinaires, des multiples facettes que présentent depuis toujours les réalités sud-est européennes : La vie d'un peuple du Sud-Est de l'Europe, aussi nombreuses que soient ses particularités, se présente aux yeux du chercheur « dans tous les domaines, comme un ensemble des cercles qui s'entrecourent, mais qui ont des arcs communs » et, justement pour cette raison — écrit V. Papacostea — elle doit être étudiée en étroite liaison avec celle des autres peuples, par l'« application stricte des méthodes de comparaison « dans tous les domaines, en historiographie comme en philologie, en ethnographie comme dans le folklore, dans l'art comme dans les sciences sociales et économiques ». Dans la vision du savant, la balkanologie, déterminée par les jalons qui lui sont imposés par la géographie et l'histoire « cherche à établir les lois et les circonstances caractéristiques sous l'action desquelles s'est développée de siècle en siècle, la vie des peuples balkaniques dans son ensemble aussi bien que dans les parties »<sup>2</sup>.

En adoptant cette perspective, nous nous proposons de discuter les aspects énoncés dans le titre.

Même si l'idée de l'existence de certaines concordances entre les langues parlées dans le sud-est de l'Europe peut être observée chez Fr. Miklosich (*Die slavische Elemente im Rumänischen*, Vienne, 1860), le concept moderne de linguistique sud-est européenne a ses origines dans les idées avancées par Kristian Sandfeld dans son ouvrage *Linguistique balkanique*, paru en 1926, d'abord en danois, langue maternelle de l'auteur, puis en fran-

<sup>1</sup> Nicolae Iorga, *Le caractère commun des institutions du Sud-Est de l'Europe*, Paris, 1929, p. 1.

<sup>2</sup> Victor Papacostea, *Civiltățile românească și civilizațiile balcanică. Studii istorice*. Edition soignée et notes par Cornelia Papacostea-Danielopolu. Etude introductive par Nicolae-Șerban Tanașoca. București, 1983, p. 349—350.

çais, après un délai de quatre années <sup>3</sup>. Les observations de l'auteur peuvent être synthétisées de la manière suivante : les concordances lexicales, phonétiques, morphologiques et syntactiques, saisissables dans les langues parlées dans « l'espace sud-est européen » ou « balkanique », d'après la dénomination du linguiste, même si inégalement répandues, déterminent le chercheur de conclure qu'entre ces langues existent certaines « affinités ».

Le livre de Kr. Sandfeld a attiré l'attention de tous les spécialistes ; et certains ont même exprimé leur adhésion à la thèse « des affinités » qui permettaient une recherche linguistique comparée du Sud-Est européen, tandis que d'autres, au contraire, ont manifesté un total scepticisme à l'égard des perspectives offertes par un tel point de vue.

Nikolay Sergueevitch Troubetzkoy propose dans son intervention au premier Congrès international de linguistique de 1928 — donc, seulement deux années après la parution de l'édition danoise de l'ouvrage de Kr. Sandfeld —, que dans la classification des langues soient pris en considération deux groupes : un groupe « classique » — disons — le groupe de familles (Sprachfamilien), fondé sur la parenté généalogique, caractérisé par un fonds commun de morphèmes grammaticaux, autrement dit par une structure grammaticale commune et par un fonds commun de mots usuels ; un second groupe, qui ne se constitue que dans des conditions spéciales et qui est en fait le groupe des « alliances » ou des « unions » (Sprachbunde), dans lequel on distingue des ressemblances dans la structure syntactique et phonologique. Le concept trouvait ainsi son expression dans le terme « Sprachbunde »<sup>4</sup>.

La thèse de Troubetzkoy a été ultérieurement reprise par Roman Jakobson, lors de la Conférence de phonologie de Prague, en 1930<sup>5</sup>, puis par le linguiste polonais M. Małecki, au III<sup>e</sup> Congrès international de linguistique (1933) qui pose l'accent surtout sur la portée de la géographie linguistique dans l'étude des faits de langue « balkaniques »<sup>6</sup>.

En 1934, parut à Belgrade le premier volume de la « Revue Internationale des Etudes Balkaniques ». Dans leur article introductif P. Skok et M. Budimir se déclarent en faveur du terme « communauté linguistique balkanique »<sup>7</sup>, tandis que A. Meillet pose, dans ce même volume, le problème des « concordances » qu'il est normal d'observer « entre les parlers d'une même région »<sup>8</sup>. D'autres contributions dans cette revue portent sur les « influences réciproques » entre les langues balkaniques ; les similitudes sont dues soit au développement indépendant de chaque langue, soit aux contacts qui ne dépassent jamais 2—3 langues<sup>9</sup>.

<sup>3</sup> K. Sandfeld, *Balkanfilologien. En overstigt over dens resultater af problemer*, Copenhagen, 1926. Edition française revue : *Linguistique balkanique. Problèmes et résultats*, Paris, 1930.

<sup>4</sup> La thèse de doctorat a été publiée ultérieurement : N. S. Troubetzkoy, *Principes de phonologie*, Paris 1949, p. 351—365.

<sup>5</sup> R. Jakobson, *Selected Writings*, I, 's-Gravenhage, 1962, p. 137 e.s.

<sup>6</sup> M. Małecki, *Osservazioni sull'unione linguistica balcanica*, in « Actes du troisième Congrès International des Linguistes », Roma, 1935, p. 72—78.

<sup>7</sup> P. Skok et M. Budimir, *But et significations des études balkaniques*, RJEJ, I, 1934, p. 3 e.s.

<sup>8</sup> A. Meillet, *Le problème de la linguistique balkanique*, RJEJ, I, 1934/1935, p. 30.

<sup>9</sup> G. Anagnostopoulos, par exemple, conteste le terme de « linguistique balkanique ». Tout en reconnaissant certaines similitudes entre les langues parlées dans le Sud-Est européen, il les explique par l'influence mutuelle des langues balkaniques » (RJEJ, I, 1934/1935, p. 274).

Mais, ainsi qu'il fut affirmé plus haut, l'ouvrage de Kr. Sandfeld, de même que le concept d'« union linguistique balkanique » ne furent pas agréés par tout le monde scientifique. Parmi ceux qui ont combattu tant Kr. Sandfeld, que N. S. Troubetzkoy compte aussi Al. Graur, dont voici les arguments : les mots autochtones, les ressemblances phonétiques, morphologiques et syntactiques sont des concordances qui ne vont jamais jusqu'à l'identité, elles ne sont donc pas suffisantes, et ne nous confèrent pas le droit de fonder une linguistique. La seule identité est la perte de l'infinifit 10.

Al. Belic manifesta aussi de grandes réserves à ce sujet. Il démontra que les traits communs sont inégaux sous l'aspect de la répartition, tandis que ceux qui ont une diffusion générale se combinent — même s'ils proviennent de la même source — avec les traits locaux, fait qui conduit à des résultats qui diffèrent d'une aire linguistique à l'autre 11. Il y a pourtant des traits communs évidents que l'auteur ne peut pas nier et qu'il désigne par le terme : « réciprocity linguistique » 12. St. Mladenov accepte cette opinion 13. A son tour, Vl. Gueorguiev est enclin de n'accorder qu'un crédit partial aux arguments de Al. Belic, et démontre que stricto sensu l'« union linguistique balkanique » est formée par l'albanais, le bulgare (avec le macédonien) et le roumain. La langue grecque participe par son influence à la constitution de cette unité. Le serbocroate y fait partie seulement au point de vue du lexique et la langue turque ne participe à cette union que par un rapport lexical déterminé 14. Les recherches sur l'« union linguistique balkanique » visent en premier lieu d'établir comment des formes d'origine différente ont-elles abouti à un modèle commun, par exemple le futur analytique formé d'une particule et l'indicatif présent du verbe 15. Selon Vl. Gueorguiev l'« union linguistique » représente l'évolution vers une « intégration qui s'arrête à mi-chemin », ce qui explique la répartition inégale de certains traits. Dans le Sud-Est européen, constate le linguiste bulgare, l'intensité de certains processus convergents, qui auraient pu conduire à une « intégration » n'a jamais été assez puissante ; le nucléus des courants convergents était formé par l'albanais, le roumain et le bulgare ; le serbocroate peut être inclus dans l'« union » seulement sous l'aspect du lexique tandis que le turque n'entre dans cette « union » que par un rapport lexical déterminé 16.

<sup>10</sup> Al. Graur, *La perdita dell'infinitivo nelle lingue balcaniche e nell'Italia meridionale*, in « Omagiu lui Iorgu Iordan », București, 1958, p. 733—744.

<sup>11</sup> A. Belic, *La linguistique balkanique aux congrès internationaux des linguistes*, RIEB, II, vol. I—II, 1936, p. 167—168 ; « ... Il convient tout d'abord de se demander si les traits linguistiques communs de l'unité balkanique sont suffisamment unifiés et assez nombreux pour qu'en soit en droit de parler d'une unité linguistique ».

<sup>12</sup> *Ibidem*, p. 169.

<sup>13</sup> St. Mladenov, *Balgarski ezik v svellinata na balkanistikata* (La langue bulgare à la lumière de la balkanistique), in « Godišnik na Sofijskija Universitet », Histoire-philologie, XXXV, 13, Sofia, 1939, p. 1 e.s.

<sup>14</sup> Vl. Georgiev, *Le problème de l'union linguistique balkanique*, in « Actes du premier Congrès International des Etudes Balkaniques et Sud-Est Européennes. VI. Linguistique », Sofia 1968, p. 9.

<sup>15</sup> *Ibidem*.

<sup>16</sup> *Ibidem*.

Donc, que reste-t-il de tous ces arguments pro et contra la possibilité de fondation d'une linguistique « balkanique » ou, en sens plus large, « sud-est européenne » ? Les controverses autour de ce problème ne s'expliquent-elles pas aussi par le fait que l'attention du chercheur s'est concentrée sur les *effets* d'une plus ou moins large diffusion, sans prêter la même attention aux causes ? L'histoire est une des « clefs » les plus importantes, sinon la seule, qui peut ouvrir la voie d'une compréhension correcte de la question. Retournons donc à l'histoire — sans y retarder — à l'histoire qui a frayé aux peuples du Sud-Est européen un destin souvent commun, dont la durée ne compte pas des siècles, mais de millénaires. Fondés sur les résultats des recherches d'archéologie ou d'anthropologie, certains savants affirment même que dans cette zone aurait existé une relative unité de civilisation et la langue, antérieure à l'arrivée des Indo-européens, et qui pourrait être attribuée à la population pélasgienne<sup>17</sup>. Bien entendu, cela devait avoir eu lieu dans les temps les plus reculés, ainsi que les recherches de toponymie tâchent de le démontrer et en parlant desquelles on a conclu que dans la haute antiquité, à côté du pélasge, du thrace ou de l'illyrien (selon certaines opinions le thraco-illyrien ou le thrace) on parlait, dans le Sud-Est européen, d'autres langues (dialectes) qui au long des siècles ont connu une influence réciproque, pour se mélanger ensuite, donnant naissance finalement au phénomène thraco-illyrien<sup>18</sup>. Fondés sur les données sommaires dont nous disposons, nous sommes enclins de considérer que c'est justement le phénomène « thraco-illyrien », unitaire dans sa diversité, qui constitue l'« acte de naissance » des « affinités linguistiques » manifestées plus tard, lorsque d'autres facteurs de convergence interviendront d'une manière décisive. Mais, si l'on identifie le phénomène mentionné — dans une plus grande ou moindre mesure — chez tous les peuples du Sud-Est européen, une précision méthodologique s'impose : l'approche du phénomène doit être réalisée d'une manière nuancée, au point de vue diachronique. Par exemple, sa signification revêt un certain caractère, chez les Albanais, les seuls à continuer leur ancienne langue indo-européenne et les traditions aux racines profondes, et tout autre chez les Roumains qui, même qu'ayant conservé de leurs ancêtres thraco-géto-daces des traditions, des coutumes et des mots, restent pourtant des Latins. Les peuples sud-slaves ont bénéficié à leur tour de l'apport de l'élément thraco-illyrien mais chez eux, ce fait ne revêt pas l'aspect d'un héritage, puisqu'il a été adopté par un intermédiaire, romain pour la plupart des cas. Quoique le phénomène, considéré sur la verticale, se présente d'une manière un peu différente, ses résultats qui peuvent être « lus » sur l'horizontale sont les mêmes chez tous les peuples sud-est européens : un fonds commun lexical provenant de la même source, soit directement, soit par intermédiaire. Ce qui plus est, chez quelques-uns de ces peuples, certaines concordances du système phonologique de leur langue ont des origines tout aussi éloignées.

La colonisation grecque, la symbiose de ceux-ci avec les Thraeco-illyriens, surtout dans les zones riveraines des mers Egée, Adriatique et du

<sup>17</sup> P. P. Panaitescu, *Introducere la istoria culturii românești*, București, 1969, p. 30–31.

<sup>18</sup> Cf. I. I. Russu, *Etnogeneza românilor*, București, 1981, p. 71–96.

Pont Euxin, assez peu étudiées, ne pouvant rester sans conséquences sous l'aspect du maintien d'une certaine unité culturelle et linguistique de la région.

Mais, le moment décisif qui a influencé et qui a rapproché beaucoup les destins des peuples du Sud-Est européen a été la conquête romaine de la Péninsule Balkanique et, ultérieurement, d'une partie de la Dacie ancienne. Impressionnant par son ampleur, il n'en est pas moins par les conséquences d'ordre culturel et linguistique entraînées sur les territoires conquis et colonisés par les Romains. Le latin, dont le prestige égalait celui du grec, finit par s'imposer dans l'Empire. Les plus de 22 000 inscriptions répandues depuis Ahaïa et l'Épire jusqu'en Dacie<sup>19</sup>, la présence dans ces régions des écrivains d'expression latine — qu'ils fussent laïques ou ecclésiastes — les noms latins des évêques, la langue roumaine avec ses dialectes dans la Péninsule balkanique, le dalmate — disparu vers la fin du 19<sup>e</sup> siècle — témoignent que dans le Sud-Est de l'Europe le latin fut pendant des siècles, non seulement une langue écrite, de culture, mais aussi une langue parlée par les locuteurs de la région. A son tour le grec constitua un autre élément actif, qui exerça son influence dans cet espace directement ou par voie culturelle.<sup>20</sup>

L'Empire byzantin — continuateur de Rome — où le latin resta la langue officielle sans que la tradition romaine puisse être effacée d'un seul coup, exerça à son tour la même influence « polarisatrice », culturelle-linguistique. Les mutations en sens oriental intervenues dans l'Empire représentent un autre processus, d'une moindre importance pour le problème en discussion, processus dans lequel intervient l'arrivée des Slaves dans la Péninsule Balkanique et au nord du Danube. Une grande brèche dans la relative unité culturelle linguistique de la région en fut la conséquence. L'intervention slave signifia, en premier lieu, une influence lexicale qui se fit sentir depuis le nord du Danube jusqu'en Péloponnèse, des rives ouest de la Mer Noire et de la Mer Egée à l'Adriatique ; elle signifia ensuite l'assimilation linguistique, par les nouveaux venus — les Slaves du sud — d'une partie de la population autochtone de la Péninsule, la formation des langues et des peuples sud-slaves.

La chute de Constantinople, et de ce fait du dernier bastion de l'Empire romain d'Orient est un autre moment crucial qui influa non seulement la vie, mais aussi les langues des peuples du Sud-Est européen. Bien entendu, cette influence se manifesta d'une certaine manière sur les peuples de sous la domination et l'administration turque directe, et revêta des aspects différents dans les Pays Roumains, bénéficiaires d'un statut politique spécial dans ses rapports avec la Porte. Ce fait nous permet l'observation que dans les langues du Sud-Est européen peuvent être identifiées des convergences lexicales dues à l'élément turque mais, certains mots communs empruntés expriment pourtant un contenu différent, en concordance avec les réalités différentes qu'ils désignent.

La fin de la domination ottomane, la formation des Etats nationaux dans le Sud-Est européen et la constitution des langues nationales-standard marquèrent aussi la fin des tendances de convergence dues aux différents

<sup>19</sup> H. Mihăescu, *La langue latine dans le sud-est de l'Europe*, București-Paris, 1978, p. 319.

<sup>20</sup> *Ibidem*.



« liants » qui exercèrent des influences culturelles et linguistiques au cours d'une longue histoire, souvent commune. De nos jours, la pénétration des néologismes, non seulement au niveau des langues littéraires-standard, mais aussi dans les parlers, le rapprochement de ces derniers des langues nationales-standard, exprime un phénomène objectif et irréversible, caractéristique pour toutes les sociétés modernes, donc, implicitement, pour les sociétés sud-est européennes. Mais ce phénomène est bien individualisé ; il se réalise dans le cadre de chaque société, par rapport à la nature et aussi à l'intensité avec laquelle agissent les facteurs linguistiques et extralinguistiques.

Ce bref « excurse » dans l'histoire, qui se veut par lui-même un argument probant, tâche de suggérer qu'un passé où se retrouvent de si nombreuses directions convergentes ne peut manquer de se réfléchir dans la manière de penser des hommes, dans leur mentalité, et aussi que la langue a été toujours et reste l'expression de la pensée humaine ou bien, selon Th. Capidan, « un acte de synthèse » où l'esprit rencontre l'expression donnant naissance au parler <sup>21</sup>. C'est le mérite de Th. Capidan d'avoir souligné le rôle de premier ordre que joua la mentalité, le mode d'expression mais aussi le modelage de la pensée par l'intermédiaire du mot, dans le fondement du concept d'« union linguistique sud-est européenne » : « l'union linguistique sud-est européenne — écrivait le savant roumain — s'appuie sur la même manière de penser, sur la même conception de vie, qui conduisirent à la même mentalité . . . » ; « cette mentalité s'est forgée sous l'influence d'une même culture et civilisation » <sup>22</sup>.

Les nombreuses parallèles phraséologiques qui existent dans les langues du Sud-Est européen témoignent de ce fait. La base d'articulation — qui pourrait être attribuée au bilinguisme — culte ou naturel — est le deuxième élément qui, selon Th. Capidan nous autorise de parler d'une linguistique sud-est européenne. Alors qu'il soutient l'idée d'une base d'articulation commune, le linguiste roumain embrasse les opinions de N. S. Troubetzkoy. En ce qui nous concerne, nous considérons que l'on ne peut pas soutenir l'idée d'une base d'articulation commune pour toutes les langues sud-est européennes, ou bien pour un groupe de langues. Et même si elle avait existé jadis, il serait difficile, sinon impossible, de l'identifier aujourd'hui.

Ce qui nous semble digne d'être pris en considération et examiné, en tant que fondement du concept et de la discipline-même, ce sont les *causes* qui ont pu générer les effets, connus sous le nom le plus usité d'« affinités » ou « concordances linguistiques ». Elles furent de nature extralinguistique (historique, politique, sociale, culturelle) et conduisirent, dans certaines périodes historiques, à une mentalité collective, reflétée dans la langue par la phraséologie et par la syntaxe. À côté de ces causes extralinguistiques, il convient de tenir compte aussi des facteurs linguistiques, des contacts directs entre les peuples vivant dans la zone, contacts déroulés au cours d'une histoire de longue durée où les points majeurs de convergence ne manquent pas.

<sup>21</sup> Th. Capidan, *Limba și cultură*, București, 1941, p. 3.

<sup>22</sup> *Ibidem*, p. 14.

La linguistique sud-est européenne actuelle, tâchant de déceler, au-delà des effets, les raisons qui les ont engendrées — et qui ne sont pas toujours et obligatoirement les mêmes — doit révéler par son attitude qu'elle est appelée non pas à postuler, mais à démontrer les affinités linguistiques sud-est européennes et, par leur intermédiaire, le bien fondé d'une discipline <sup>23</sup>. A plus forte raison nous considérons nécessaire l'étude parallèle phraséologique, syntaxique, lexicale et morphologique, de la perspective du substrat et, implicitement, de l'ethnogenèse des peuples sud-est européens, de l'influence grecque, de l'héritage latin, du rôle de la romanité nord- et sud-danubienne et des langues sud-slaves de l'élément turque, sans négliger les influences réciproques. Autrement dit, nous pensons à une investigation de l'ensemble, de ce qui constitue sur la verticale les causes possibles de la création d'une « union linguistique sud-est européenne » pour évaluer ensuite, en partant de ces données, les effets produits sur l'horizontale. La recherche de l'interaction diachronie-synchronie sera ainsi en mesure de donner une réponse rigoureusement fondée au problème tellement discuté et disputé de l'« union linguistique » sud-est européenne. Mais, à ce point aussi, les doutes ne seront pas totalement dissipés, car il nous arrive souvent de prolonger l'état d'hypothèse même devant la démonstration la plus convaincante.

<sup>23</sup> Al. Rosetti est constant dans son adhésion au concept et à la nécessité d'une telle discipline (cf. Al. Rosetti, *Linguistique balkanique*, București, 1985).

# LES EMPRUNTS LEXICAUX ROUMAINS EN ALBANAIS

CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU

Les emprunts lexicaux roumains en albanais ont été étudiés par Th. Capidan, Al. Philippide, G. Pascu, S. Pușcariu, H. Barić, N. Jokl P. Skok<sup>1</sup> et avant eux par G. Meyer, H. Pedersen, K. Treimer<sup>2</sup>, des linguistes qui en ont élaboré une liste que les recherches ultérieures ont enrichi sans pourtant la modifier d'une manière essentielle. De date plus récente sont les étymologies roumaines pour les mots albanais établies par E. Çabej et Gr. Brâncuș<sup>3</sup>.

Nous nous proposons, en ce qui suit, de présenter une image d'ensemble sur les éléments roumains en albanais. Tenant compte du fait que les dernières décennies ont été élaborées de nombreuses études de dialectologie et des monographies concernant certains parlers, nous avons parcouru une grande partie de ces travaux afin d'y trouver de nouveaux emprunts possibles provenant du roumain et nous avons pris en considération toutes les attestations sur le terrain des emprunts déjà établis, tout en concentrant notre attention sur le sens et l'aspect phonétique de chaque variante.

De même nous mentionnons quelques rapprochements possibles entre l'albanais et le roumain, pour lesquels nous ne sommes pas encore en mesure de proposer des explications satisfaisantes, et nous présentons un groupe de calques d'après le roumain, possibles aussi.

<sup>1</sup> Th. Capidan, *Calques linguistiques*, « Dacoromania » (DR) I (1920), p. 331—336; Idem, *Aromânii, dialectul aromân. Studiu lingvistic*, București, 1932; Idem, *Raporturile albano-române* DR II (1921—1922), p. 436—521; Idem, *Fărșerojii. Studiu lingvistic asupra românilor din Albania* DR VI (1929—1930); Idem, *Elemente românești în limba albaneză* DR VII (1931—1933), p. 151—154; Al. Philippide, *Originea românilor*, (OR), II, p. 678—761; G. Pascu, *Rumänische Elemente in den Balkansprachen*, Genève, 1924 (*Rum. Elem.*); S. Pușcariu, *Limba română*, vol. I, București, 1940, II<sup>e</sup> éd., București, 1974, p. 253 et suiv. (Pușcariu, LR); H. Barić, *Albanorumänische Studien*, « Zur Kunde der Balkanhalbinsel. Quellen und Forschungen », Sarajevo, 1919; N. Jokl, *Rumänisches im Albanischen*, « Revista filologică » II (1928), 3, p. 246 et suiv. (Jokl, Rev. fil. II); Idem, *Linguistisch-kulturalhistorische Untersuchungen aus dem Bereich des Albanischen*, Leipzig, 1923 (LKU); Idem, *Rumänisches aus Albanien*, « Studia Albanica », (SA) I (1964) 2, p. 75—79; P. Skok, *Studije iz balkanskog vokabulara*, « Archiv za arbanašku starinu », II; Idem, *Notes de linguistique romane*, « Archivum Romanicum » (1924), p. 147—180; v. aussi L. Spitzer, *Albanische Etymologien*, « Mitteilungen des rumänischen Instituts an der Universität Wien » I (1914), p. 318—336.

<sup>2</sup> G. Meyer, *Etymologisches Wörterbuch der albanischen Sprache*, Strassbourg, 1891 (Meyer, EWA); K. Treimer, *Albanisch und Rumänisch*, « Zeitschrift für romanische Philologie », 38 (1914), p. 385—411.

<sup>3</sup> E. Çabej, *Rumänisch-albanische Lehnbeziehungen*, « Revue internationale des études balkaniques » I (3) (1936), p. 172 et suiv. (Çabej, RIEB); Idem, *Studime etimologjike në fushë të shqipës*, Tiranë, Vol. II, A—B, 1976 (Çabej, SE); Idem, *Studime gjuhësore*, I—VI, Prishtinë, 1976 (Çabej, SGj); Gr. Brâncuș, *Les éléments lexicaux autochtones dans le dialecte aroumain*, « Revue roumaine de linguistique » (RRL), XI (1966) 6, p. 549—565; Gr. Brâncuș, *Vocabularul autohton al limbii române*, București, 1983 (Brâncuș, *Vocabularul*).

Voici ci-dessous la liste des mots albanais empruntés du roumain. Pour la plupart il est question d'emprunts du dialecte aroumain, pénétrés dans les parlers albanais du sud et du centre du pays, dans les zones où vit une population aroumaine compacte<sup>4</sup>.

*Apustî* n. f. « vallée, terrain plat dans une forêt, à l'abri du vent » avec la variante *abûs* n.m. « lieu caché, abri, tanière » (Çabej, SE, p. 58), en usage dans la région des monts Tomor, a été expliqué par E. Çabej<sup>5</sup> comme un emprunt local de l'aroumain. Il provient de l'aroumain *apus* « couché, mis ; bas, mince » (Papahagi, *Dicționarul dialectului aromân general și etimologic*, București, 1974, en ce qui suit Papahagi DDA<sup>2</sup>, p. 182), participe du verbe *a pune*. Pour l'évolution du sens E. Çabej propose la comparaison avec l'alb. *i. vutë* adj. « plan ; bas, étendu par terre » du verbe *me vû* « mettre » ; mais, en aroumain *casă apusă* « maison basse » (Papahagi, DDA<sup>2</sup>, s. *apus*, II<sup>o</sup> sens). Le suffixe *-ti* dans *apustî* apparaît avec le sens local, analogue avec *shkretî, shkretëti* s. f. « désert » (nom formé de l'adjectif *i shkretë* « abandonné, désert »)<sup>6</sup>.

*Barx-a* n.f. « chèvre ayant une tâche marron », terme utilisé au sud du littoral albanais, *barx* adj. « (concernant les chèvres) moitié noires, moitié blanches » (M. Totoni, S.F.I. (1964) 2, p. 128, 135, S. F. II (1965) 3, p. 118), *barxhë-a* n.f. « chèvre noire ou de couleur brune ; chèvre dont les poils autour du cou ont une autre couleur », en dialecte tosque (Çabej, SGj, p. 57) a été expliqué par Gr. Brâncuș<sup>7</sup>, par le phonétisme *x* [ç] et le sens différent de l'alb. *i.e bardh* « blanc », mot autochtone, comme un emprunt de l'aroum. *bârdzu* « blanc, taché, moucheté » (Papahagi, DDA<sup>2</sup>, p. 256).

*Bullâr-i* n.m. « une variété de serpent ; serpent d'eau » (dans l'albanais en usage en Grèce), répandu dans le sud et le nord de l'Albanie (Çabej, SE, p. 366) pourrait être l'aroum. *bul'eâr* « grand serpent » (Papahagi DDA, p. 224), « serpent rouge aux yeux fermés, aveugle », chez les Aroumains de l'Albanie (Brâncuș, RRL, XI (1966) 6, p. 552). D'ailleurs, Gr. Brâncuș<sup>8</sup> a démontré que l'aroum. *bul'eâr*, forme tardive, a évolué du *balaur* et qu'il ne s'agit pas de l'alb. *bullâr* comme l'ont proposé N. Jokl et E. Çabej<sup>9</sup> et comme l'a accepté T. Papahagi, mais que, tout au contraire, alb, *bullâr* est emprunté de l'aroumain.

*Butûk-u* n.m. « jeune bouc âgé d'une année » (Çabej, SE, p. 399), « vieux bélier » (Dictionnaire de la Société « Bashkimi », réimprimé à Prishtinë, 1978, p. 59), « vieux bouc » (G. Weigand, *Albanesisch-deutsches, deutsch-albanesisches Wörterbuch*, Leipzig, 1914, p. 10), répandu en Albanie méridionale et centrale, connaît les variantes *bêtuk, betuk, batuk*<sup>10</sup>. Çabej

<sup>4</sup> Au sujet des régions habitées par les Aroumains dans la Péninsule Balkanique et surtout en Albanie voir Th. Capidan, *Aromânii*, p. 10–11 (dans Myzeqe, plaine au long de l'Adriatique, Çamëri, entre Korça et Përmet, dans les environs des villes de Berat, Tirana, Durrës, Elbasan, Kavaja, Opar, Leskovik etc.) ; Idem, *Fârșeroții*, DR VI (1929–1930), p. 5–115 ; voir Matilda Caragiu Mariojeanu, *Compendiu de dialectologie română nord- și sud-dunăreană*, București, 1975, p. 218 ; Gr. Brâncuș, RRL XI (1966) 6.

<sup>5</sup> Çabej, *loc. cit.*

<sup>6</sup> Id. *Ibid* ; pour la valeur du suffixe *-ti* voir Xhuvani, Çabej, *Prapashtesat e gjuhës shqipe*, dans Al. Xhuvani, *Vepra*, I, Tiranë, 1980, p. 550 (Xhuvani-Çabej, *Prapashtesat*).

<sup>7</sup> Gr. Brâncuș, RRL XI (1966) 6, p. 553 ; Brâncuș, *Vocabular*, p. 38.

<sup>8</sup> Brâncuș, *loc. cit.* ; Idem, *Vocabular*, p. 34.

<sup>9</sup> Çabej, SE, p. 366.

<sup>10</sup> Çabej, *loc. cit.*

l'explique de l'aroum. *bătūt* dans le syntagme *birbec bătūt* « belier chatré » (Papahagi, DDA<sup>2</sup>, p. 267)<sup>11</sup>. La finale *-ut* a été assimilée avec le suffixe *-uk* de la dénomination de certains animaux tels *bishtuk*<sup>12</sup>.

*Çigaj* adj. « race de brebis » enregistré à Kurvelesh, région du sud du pays. Il semble que le terme a été introduit après la deuxième guerre mondiale, avec l'importation de Roumanie de la race de brebis *figae*<sup>13</sup>.

*Çetur-i* n.m. « une sorte de casse à queue, une sorte de louche, ou de cruche en bois utilisée par les bergers pour boire de l'eau », *çutër*, -tra n.f. « tonneau en bois, travaillé avec des douves, de dimensions modérées destiné à la préservation des vins » (*Fjalor i gjuhës shqipe*, Tiranë, 1954, en ce qui suit *Fj. shq.*, p. 65, 70), *çotur* (Q. Haxhihasani, S. F. I (1964) 3, p. 152). Le mot est répandu dans le sud, surtout en Labëria et dans la région de Vlora (E. Çabej, BUT XV (1961) 1, p. 74; A. Dojaka, E. Shq. II (1963) p. 53, 66, 67). Th. Capidan<sup>14</sup> discute les variantes *çotrë* pour le dialecte tosqe et *çuturë* pour le guègue, enregistrées par G. Meyer, EWA, p. 449, mais que nous n'avons pas rencontrées dans aucun glossaire dialectal, et propose pour ce mot albanais une étymologie roumaine<sup>15</sup>. Tenant compte de la diffusion du terme et de son sens, nous considérons qu'il peut être expliqué par l'aroum. *çitürä*, *çitürä* « espèce de louche utilisée par les bergers pour boire de l'eau; seau » (Papahagi, DDA<sup>2</sup>, p. 454), *çioträ* « seille, seau » (Papahagi, DDA<sup>2</sup>, p. 441). E. Çabej<sup>16</sup> explique ce terme albanais du bulgare *çetur*<sup>17</sup>. Pour le roumain a été proposée l'étymologie lat.\* *cytola* (DA s.v.)<sup>18</sup>.

*Çokâne-ja* n.f. « clochette attachée au cou des brebis », dans la zone de Himara du sud de l'Albanie (M. Totoni, S. F. XVIII (1964) 2, p. 129) pourrait être rapproché de l'aroum. *çiocan* « sonaille en fonte plus petite que le *clóput*; grelot de fonte » (Papahagi, DDA<sup>2</sup>, p. 439) et de *çiuçânä* « brebis à sonaille » (Papahagi, DDA<sup>2</sup>, p. 445). compte tenant de la correspondance évidente de sens. L'emprunt de l'aroumain en albanais a été mis en évidence par Al. Philippide<sup>19</sup>. Selon notre avis, le sens spécial, pastoral n'est pas apparu en slave<sup>20</sup> d'où *çekanä* pénétra dans les deux langues.

<sup>11</sup> Pour le sens « châtrer, émasculer », du verbe *a bate* voir aussi le dacoroumain (Academia Română, *Dicționarul limbii române*, A—C—, F—L (Lojnită), București, 1913 (DA, I, A—B, s. *bate*), surtout dans le syntagme commun avec l'aroumain : *berbec bătut* « bélier châtré ». Alb. *trah* « battre » n'a pas ce sens; pourtant, *dash i dredhur*, *i rrahur* (A. Leotti, *Dizionario albanese-italiano*, Roma, 1937, s. *dash* (Leotti, DAI).

<sup>12</sup> Xhuvani-Çabej, *Prapashtesat*, p. 560, s. *-uk*.

<sup>13</sup> F. Haxhiu, « Etnografia shqiptare » (E. Shq.) II (1963), p. 21, L'étymologie du droum. *figaie* adj. (« concerne la laine) courte, bouclée, molle, soyeuse; (substantivé) race autochtone de moutons » (DEX) n'est pas connue. (voir aussi Tiktin, *Dicționar român-german s. figău*).

<sup>14</sup> Capidan, DR III, p. 194.

<sup>15</sup> Capidan, DR III, p. 192; l'étymologie est acceptée aussi par Jokl, « Indogermanisches Jahrbuch » (IJ) XI, p. 225 et 1928, p. 245.

<sup>16</sup> Çabej, « Buletin i Universitetit shtetëror të Tiranës », (BUT) XV (1961), 1, p. 74.

<sup>17</sup> St. Mladenov, *Etimologičeski i pravopisn rečnik na bälgarskita knižoven ezik*, Sofia, 1941 donne seulement les formes *çotura* et *çutura* « baratte ».

<sup>18</sup> Al. Philippide considère le mot roumain comme un emprunt du grec ancien (Al. Philippide, *Altgriechische Elemente im Rumänischen*, « Bausteine zur romanischen Philologie, Festgabe für Adolfo Mussafia », Halle, 1905.

<sup>19</sup> Philippide, OR II, p. 706

<sup>20</sup> À cause de difficultés que pose la position différente de l'accent en albanais par rapport au roumain, nous sommes d'avis que la forme aroum. *çiuçânä* et même le pluriel *çiuçâne* peuvent être aussi pris en considération.



*Çullë-a* n.f. « brebis ayant de petites oreilles », dans la région comprise entre Gjirokastra et Saranda (M. Totoni S. F. XIX (1965) 3, p. 118), pourrait être mis en liaison, selon notre avis, avec l'aroum, *çiuł* adj. « tronqué », *arbure çiuł* « arbre dépouillé », *oi çiułe* (Papahagi, DDA<sup>2</sup>, p. 448); en dacoroumain : *ciul* « (régionalisme, concerne les animaux) qui a les oreilles atrophiées, une seule oreille, pas d'oreilles; ecourté, qui n'a qu'une corne, ou pas de cornes » (DA s.v.). Le Dictionnaire de l'Académie explique les correspondances parallèles du bulgare, du serbo-croate<sup>21</sup> et de l'hongrois comme des emprunts du roumain, puisqu'il est question d'un terme pastoral. On le retrouve dans le néogrec (v. Papahagi, DDA<sup>2</sup> s.v.) et dans l'albanais où il n'a pas encore été mis en discussion. En roumain, l'étymologie du mot n'est pas sûre. En albanais, tenant compte de la diffusion dans le sud du pays, ainsi que du sens, limité par rapport à l'aroumain, il est possible que ce soit un emprunt de l'aroumain.

*Fiçor* n.m. « l'aide du berger, du maçon » (*Fj. shq.*, p. 118), caractéristique surtout pour le dialecte guègue de l'est (Jokl, Rev. fil. II, p. 262). En tosque, dans les environs de la ville de Korça et à Përmet, il a le sens de « petit caillou rond » (Çabej, RIEB, p. 173). Il a été expliqué par N. Jokl, E. Çabej et Al. Rosetti<sup>22</sup> comme étant un ancien emprunt du roumain : droum. *fecior*, aroum. *fiçor* (Papahagi, DDA<sup>2</sup>, p. 547), terme pastoral. Au point de vue de la forme, le terme albanais est plus proche de l'aroumain. Il est difficile de préciser la période de l'emprunt. Pour ce qui est de son sens dans le sud de l'Albanie, nous nous posons la question si l'on ne pourrait pas prendre en considération l'aroum. *fiçiu* pl. *fiçe*, mais aussi *fiçivuri* « petit caillou signe, caillou rond de dimensions réduites utilisé par les enfants dans leurs jeux; enfant tout petit » (Papahagi, DDA<sup>2</sup>, p. 547), avec une étymologie inconnue<sup>23</sup> et qui fut emprunté, probablement, avec sa forme du pluriel. Dans ce cas il serait question dans l'albanais du sud d'une contamination entre deux mots différents. Mais l'accent différent en aroumain soulève des difficultés.

*Flokâtë-a* n.f. « manteau pour hommes, sans manches, épais, en laine blanche ou en laine à long poils », en Myzeqe et Labëri (S. Bernard, « Linguistique balkanique », Sofia, XIX (1977) 3, p. 54–55, Mitrushi, E. Shq. III (1966), p. 182, Idem, E. Shq. VI (1975) p. 191; v. aussi *Fj. shq.* p. 124), semble être un emprunt de l'aroum. *flucât* adj. « à longs poils » qui se rapporte à différents vêtements confectionnés d'habitude en laine : *vilëndzâ flucâtâ*, *sârica eâsti flucâtâ* (Papahagi, DDA<sup>2</sup>, p. 557)<sup>24</sup>. Nous soulignons le fait qu'en albanais le terme a un sens plus restreint par rapport à l'aroumain; de même, en albanais il est substantif, tandis

<sup>21</sup> Pour le serbo-croate, D. Gămulescu, *Influențe românești în limbile slave de sud*, București, 1983, p. 104, 159

<sup>22</sup> Jokl, *loc. cit.*, Çabej, RRL X (1965) 1–3, p. 112; Al. Rosetti, *Études linguistiques*, București, 1973 (Rosetti, EL), p. 139.

<sup>23</sup> Papahagi, *loc. cit.* envoie pour comparaison à l'alb. *fiłice* « ce qui reste à gagner », qui n'est enregistré ni en *Fj. shq.* ni en *Fjalor i gjuhës së sotme shqipe*, Tiranë, 1980 (FS).

<sup>24</sup> En aroumain il est dérivé de *floc*. Papahagi ne consigne que l'usage d l'adjectif; *flucâtâ*, substantif, paraît seulement s. *sâricâ* « manteau à longs poils ». Xhuvani-Çabej, *Prapashtesat*, p. 452, s. -*atë* considèrent que le substantif est dérivé en albanais; E. Çabej explique le mot roumain comme un emprunt de l'albanais (SA XIV (1977) 1, p. 14); voir aussi A. Gjergji, « Studime historike » XXI (1967), 2, p. 116.

qu'en aroumain il est utilisé comme adjectif. L'étymologie aroumaine a été proposée par Th. Capidan<sup>25</sup>.

*Furkulicë-a* n.f. « fourchette », en tosque de l'est (environs de Korça) (Çabej, SGJ, p. 200), est emprunté de l'aroumain *furculiță* (Papahagi, DDA<sup>2</sup>, p. 573), étymologie proposée par Candrea et Densusianu<sup>26</sup>.

*Kënut-e* adj. « gris, cendré », dans le syntagme *sqap kënut* (« bouc cendré ») (*Fj. shq.* p. 211), de l'aroum. *cănūt* « gris, grisonnant » (Papahagi, DDA<sup>2</sup>, p. 337); étymologie proposée par E. Çabej<sup>27</sup>. En albanais, le sens est spécialisé par rapport à l'aroumain, d'où il a été pris pour servir uniquement dans le domaine pastoral: *doi edz cãnūt* « deux chevreaux cendrés » Papahagi DDA s. v.).

*Kërutë-a* n.f. « brebis à cornes » (*Fj. shq.* p. 214), « chèvre ou brebis à cornes courbées vers le dos, brebis à petites cornes » à Sulova (O. Haxhihasani, Buletin për shkencat shoqërore », Institutit i shkencave, Tirane, 1953—1956, en ce qui suit BSS, IX (1955) 3), au sud de Himara (M. Totoni, S. F., XVII (1964), 2, p. 131), *krrut-i* n.m. « petits animaux à cornes » (à Lura, Q. Haxhihasani, BUT XVII (1963) 4, p. 149), dans la région comprise entre Gjirokastra et Saranda (M. Totoni, S. F. XIX (1965) 3, p. 119), *krut-i* n.m. « bélier à petites cornes » (M. Totoni S. F. XX (1966), 1, p. 117), *krutë-a* n.f. « brebis à cornes » (à Cojirokastra, M. Totoni, S. F. XX (1966) 1, p. 117), *krrut-a* n.f. « brebis à cornes très courtes » (à Dumreja, entre Shkumb et Devoll, Çeliku BUT XVII (1963), 3, p. 245, *krrut-a* n.f. « brebis ou chèvres ayant les cornes courbées vers le dos », entre Elbasan et Tirana (Çeliku, S. F. XX (1966) 3, p. 113). Nous faisons aussi mention d'une série de mots composés et de dérivés: *brikërrut-i* n.m. « bouc aux cornes courbées vers le dos » (Totoni, S.F. XVIII (1964) 2, p. 128, 135), *kuçokrut-i* n.m. « bélier aux cornes très courtes, qui lui sont arrachées parce qu'elles pénètrent sous la peau, par torsion » (Totoni, *loc. cit.*), *krrutosh* adj. « à petites cornes » (à Çamëria, Haxhihasani, *D. shq.* II, p. 63).

Selon Th. Capidan, le mot est d'origine roumaine: *cornut*, *cornută*, aroum. *curnūt* (Papahagi, DDA<sup>2</sup>, p. 419)<sup>28</sup>. E. Çabej et B. Beci<sup>29</sup> reprennent l'étymologie latine proposée par Jokl<sup>30</sup>. Pour B. Beci, le terme en question prouve que, dans l'albanais, le lat. *u* n'a pas évolué dans tous les cas vers [ü] (noté y), mais aussi vers [u]. H. Haarmann<sup>31</sup> enregistre pour le roum. *cornut* l'étymologie lat. *cornūtu* et pour l'albanais, *cornūta* dans le syntagme (*ovis*) *cornūta*. Mais Haralambie Mihăescu<sup>32</sup> ne con-

<sup>25</sup> DR II, p. 474—476. Capidan observe que ce type de manteau d'hiver est caractéristique pour tous les Aroumains (DR IV, p. 270, 327).

<sup>26</sup> Candrea, Densusianu, *Dicționarul etimologic al limbii române. Elementele latine*, Fasc. I—IV (CDDE, p. 108 s. *furcă*).

<sup>27</sup> E. Çabej, *Les éléments latins de la langue albanaise*, « Contributions IV, 2, section for social sciences », Skoplje, 1973, p. 17.

<sup>28</sup> Alb. *rr* s'explique probablement du [r̄] apical vibrant, caractéristique pour les parlers aroumains du sud de l'Albanie, qui provient à son tour des groupes consonantiques *rn*, *rl* (voir Matilda Caragiu Marioțeanu, *Compendiu*, p. 265).

<sup>29</sup> *Akten des internationalen albanologischen Kolloquiums zum Gedächtnis N. Jokl*, Innsbruck, 1977, p. 295.

<sup>30</sup> N. Jokl, *Studien zur albanesischen Etymologie und Wortbildung*, « Sitzung des keiserlichen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse », 168 (1911) 1, p. 42; Jokl, LKU propose une étymologie slave, après avoir accepté en IJ XI, p. 225, l'étymologie roumaine de Capidan.

<sup>31</sup> H. Haarmann, *Balkanlinguistik (1)*, Tübingen, 1978, p. 216.

<sup>32</sup> Mihăescu, *loc. cit.*

sidère le mot parmi les éléments latins de la langue albanaise. Le fait qu'en albanais le groupe *rn* apparaît simplifié en *r*, comme dans le parler des Aroumains du sud de l'Albanie (les farserots), pourrait être un indice que l'emprunt ne provient pas du latin, mais du dialecte aroumain. Si l'on tient compte du nombre élevé de dérivés en albanais, le mot semble avoir une certaine ancienneté.

*Kuacë*-a n.f. « brebis à la tête rougeâtre » (Himara, M. Totoni, S. F. XVIII (1964) 2, p. 131, 135 ; il apparaît aussi en *Fj. shq.* p. 245), *kuacë*-a n.f., *kuac*-i n.m. et *kuacul* n.m. « brebis, bélier à la tête rougeâtre » (région de Gjirokastra, Totoni, S.F. XX (1966) 1, p. 117) a été expliqué par P. Skok, N. Jokl et Th. Capidan<sup>33</sup> comme provenant de l'aroum. *coațin* adj. et n. « mouton ayant de tâches rougeâtres sur la tête » (Papahagi, DDA<sup>2</sup>, p. 375). En faveur d'un emprunt du roumain et non pas du latin consignons, à côté de sa diffusion géographique et de l'identité de sens, aussi le fait que l'albanais — de même que l'italien dialectal — ainsi qu'il fut démontré par E. Çabej et H. Mihăescu<sup>34</sup>, ont adopté du latin un *coccus*, dans l'albanais, *i, e kuq* « rouge », tandis que le roumain a hérité *coccinus* « écarlate », aroum. *coațin*.

*Kupshore*-ja n.f. « écuelle, terrine de petites dimensions » (*Fj. shq.*, p. 251) : roum. *cupșoară* « petite coupe ». L'étymologie proposée par N. Jokl a été acceptée par S. Pușcariu et par Al. Rosetti, qui fait la remarque que l'emprunt a une forme dacoroumaine<sup>35</sup>.

*Lemnj* « bobineuse », terme utilisé à Gjakova et Elbasan (dans le guègue de l'est et du sud) a été expliqué par N. Jokl<sup>36</sup> du roum. *lemnii* « ligneux », dérivé de *lemn* « bois » et par S. Pușcariu (repris ensuite par N. Jokl) du pluriel *leamne*<sup>37</sup>.

*Manâr*-i n.m. « agneau habitué à suivre son maître » (*Fj. shq.*, p. 228), provient, selon I. A. Candrea et O. Densusianu<sup>38</sup>, de l'aroum. *mânâr* « agneau habitué de suivre son maître et de manger de sa main » (Papahagi, DDA<sup>2</sup>, p. 812). Th. Capidan<sup>39</sup> suppose l'emprunt par l'intermédiaire du grec :  $\mu\alpha\nu(\nu)\acute{\alpha}\rho\iota$  (qui explique mieux la voyelle *a*).

*Mënoj* v.i. „retarder” (*Fj. shq.*, p. 310), dont nous ignorons la diffusion dialectale, est expliqué par E. Çabej<sup>40</sup> comme provenant de l'aroum. *amî'n* « retarder » (Papahagi, DDA<sup>2</sup>, p. 148, qui donne aussi le correspondant méglénoroumain *mânári* « retarder »).

*Mëzat*-i n.m. « jeune taureau » avec la variante *muzat* (*Fj. shq.*), Al. Philippide<sup>41</sup> l'explique du dacoroumain. Selon Gr. Brâncuș<sup>42</sup>, il

<sup>33</sup> P. Skok, « Zeit. f. rom. Phil. », 36, p. 645, Jokl, IJ, IV, p. 109, Th. Capidan, DR II, p. 470.

<sup>34</sup> Mihăescu, RESEE, p. 15.

<sup>35</sup> Jokl, LKU, P. 23, note 1 ; Pușcariu, DR III, p. 820 ; Rosetti, EL, p. 139.

<sup>36</sup> Jokl, LKU, p. 141—142, p. 153 ; voir aussi Çabej, RIEB, p. 173.

<sup>37</sup> Pușcariu, DR III, p. 820 ; Jokl, IJ XI, p. 239 ; voir aussi Jokl, Rev. fil. II, p. 254 et IJ XXII, p. 188. L'étymologie a été acceptée aussi par Brâncuș, RRL, p. 557 et Rosetti, EL, p. 139.

<sup>38</sup> CDDE, p. 169.

<sup>39</sup> Capidan, *Aromânii*, p. 146 .

<sup>40</sup> Çabej, *Les élém. latins ...*, p. 17.

<sup>41</sup> Philippide, OR II, p. 724.

<sup>42</sup> Gr. Brâncuș, RRL XI (1966) 6 ; Idem., *Vocabular*, p. 99.

provient du roum. *mînzat*, vue que dans l'albanais l'existence d'un tel dérivé n'est pas possible (le suffixe alb. *-at* a d'autres valeurs<sup>43</sup>) et que l'aire de circulation du mot est limité au dialecte du sud. Les mots roum. *mînz*, alb. *mëz* sont autochtones.

*Milôr-i* n.m. « jeune bélier d'en moins de deux ans » (*Fj. shq.*, p. 313), *miluar-ori* n.m. « agneau d'en moins de deux ans » (région de Mallakashtra, J. Gjinari, BUT XVI (1963), 3, p. 174), *mil'îore-ja* n.f. « brebis d'en plus de deux ans et qui a mis au monde un agneau » (Devoll, J. Gjinari, BUT XIV (1960), 4, p. 124), *milur-i* n. m. « bélier de deux ans » (région de Mat, B. Beci XVII (1963) 3, p. 263), *milor-e* adj. (« concerne les animaux domestiques petits) d'un à deux ans » (Himara, Totoni, S.F. XVIII (1964), 2, p. 135). Il n'est pas possible de le considérer un emprunt ancien du roumain, comme le propose Capidan<sup>44</sup>, mais un emprunt régional de l'aroumain (vue aussi la diffusion dialectale) : aroum. *mil'îor* « agneau » et *mil'îur* (Papahagi, DDA<sup>2</sup>, p. 798)<sup>45</sup>. Le mot roumain est d'origine latine.

*Pedim-i* n.m. « les franges d'un tissu, le fil qui pend en marge d'un tissu ou d'un vêtement » (*Fj. shq.*, p. 386) a été expliqué par N. Jokl<sup>46</sup> du roum. *piedin*, ayant le même sens (CDDE); aroum. *keâdin* « filasse », avec les variantes *kêdin*, megl. *chiêdin*, *chiâdin* (Papahagi, DDA<sup>2</sup>, p. 701).

*Pekûl-i* n.m. « fortune personnelle » (*Fj. shq.*, p. 386), répandu dans le sud : région de Sulova « biens meubles qu'apporte la mariée ; les cadeaux de noce ; la fortune qui ne se mélange pas avec les biens communs » (Haxhihasani, BSS IX (1955) 3, p. 182) est considéré par Th. Capidan<sup>47</sup> comme provenant de l'aroum. *picul'îu* « grande somme amassée » (Papahagi, DDA<sup>2</sup>, p. 972); le sens et la forme (l'accent) coïncident. E. Çabej<sup>48</sup> n'est pas sûr si l'emprunt est aroumain ou latin (*peculium*). H. Mihăescu et H. Haarmann ne l'incluent pas parmi les éléments latins dans l'albanais.

*Rus-e* adj. « les cheveux roux » (*Fj. shq.*, p. 469) « ayant les cheveux roux (concernant les hommes et les animaux domestiques) » (Çabej, SGj. II, p. 84), connu exclusivement dans le tosque, pourrait être, selon Th. Capidan<sup>49</sup>, un emprunt de l'aroum. *arus*, *rus* « blond, roussâtre » (Papahagi, DDA<sup>2</sup>, p. 217, 1046). En roumain, le mot est hérité du latin.

*Sugâr* n.m. « agneau ou chevreau qui tête encore » (*Fj. shq.*, p. 510), dialectal en guègue : *sugâre-ja* n.f. « chèvre qui met au monde plus tard » (E. Lefe, S. F. XVIII (1964) 3, p. 146), en Kosovë *sugaricë-a* n.f. « brebis qui met au monde plus tard que les autres », V. Bici, S. F. XXXVII (1983) 2, p. 190) provient de l'aroum. *sugar* « agneau ou chevreau qui tête encore » (Papahagi, DDA<sup>2</sup>, p. 1131), dérivé sur le terrain roumain (droum. *sugar* « enfant qui tête, nourrisson »). La place de l'accent est conservée; étymologie proposée par Th. Capidan<sup>50</sup>.

<sup>43</sup> Xhuvani-Çabej, *Prapashtesat*, p. 449.

<sup>44</sup> Capidan, DR II, p. 468.

<sup>45</sup> Voir aussi Çabej, SE, p. 399 qui le considère aussi un emprunt de l'aroumain ; Çabej, SGj I, p. 350.

<sup>46</sup> Jokl, Rev. fil. II, p. 255 ; voir aussi Çabej, S.F. XIX (1965) 1, p. 17 et RRL X (1965) 1-3 ; Rosetti, EL, p. 139.

<sup>47</sup> Capidan, DR II, p. 473 ; DR VII, p. 154.

<sup>48</sup> Çabej, *Les élém. latins ...*, p. 17.

<sup>49</sup> Capidan, DR IV, p. 850.

<sup>50</sup> Capidan, DR II.

*Suratë*-a n.f. « fillette ou jeune fille qui accompagne la mariée au mariage » (tout comme le fiancé est accompagné d'un jeune garçon nommé *byrrazer*). Le mot est utilisé en Myzeqe (Mitrushi, E. shq. II (1963), p. 200, 212) et il est emprunté de l'aroum. *suratā* « sœur, mademoiselle d'honneur » (Papahagi, DDA<sup>2</sup>, p. 1136), en même temps que la coutume respective.

*Tras* dans le syntagme *me tras nji lundër* « amarrer une barque près de la berge », à Dibra (Çabej, S.F. XX (1966) 2, p. 86) pourrait provenir du participe *tras* du verbe *a trage* « tirer, traîner » ; le terme est du domaine des transports, métier spécifique des Vlaques du Moyen Âge<sup>51</sup>.

*Vakër*, utilisé comme substantif et adjectif, « brebis ou bélier qui a le museau et les jambes noirs » (*Fj. shq.*, p. 596), avec les variantes *vakërr* adj. « pecora con muso nero e colle estremita delle zampe nere » (Leotti, DAI), *vakrë*-a n.f. « brebis au museau roussâtre » (Gjirokastra, Totoni, BUT XVI (1962) 1, p. 213), *vakër* n.f. « brebis tachetée » ; *vakërush* « bélier au museau noir ; homme brun » (à Kurvëlsh). Le mot n'apparaît que dans le tosque<sup>52</sup>. Il provient, probablement, de l'aroum. *oăcărnu* « brebis blanche qui a la tête et les jambes noires » (Papahagi, DDA<sup>2</sup>, p. 929), avec la variante *oăcăr*, enregistrée par Gr. Brâncuș chez les Aroumains du sud de l'Albanie<sup>53</sup>, plus proche comme forme du correspondant albanais. L'emprunt du roumain a été proposé par I. A. Candrea<sup>54</sup> et repris par E. Çabej<sup>55</sup>. L'étymologie du mot roumain est controversée.

Il est difficile de préciser la date de la pénétration des emprunts de l'aroumain en albanais. Au point de vue de leur étymologie, nous avons constaté que la majorité sont en roumain d'origine latine : *ciutură*, *fiçior*, *cănut*, *coașin*, *mînar*, *mil'or*, *arus* ; des dérivés des mots d'origine latine : *pus* (participe du verbe *pun*, alb. *apusti*), *bătut* (< *bate*, alb. *butuk*), *fluocat* (ă), (< *floc* < lat. *floccus*, alb. *flokate*), *furculiță* (< *furcă*, alb. *furkulicë*), *amîn* (*mîine*, alb. *mënoj*), *sugar* (< *suge*, alb. *sugar*), *suratā* (*sorā*, alb. *suratë*).

Certains mots de l'albanais présentent des difficultés phonétiques qui empêchent de préciser s'ils sont d'origine latine ou roumaine (plus probable) : *kërrutë*, *pekul*.<sup>56</sup>

D'origine controversée ou inconnue sont en aroumain : *çiul* (alb. *gullë*), *fiçiu* « caillou petit et rond » (étymon possible pour l'alb. *fiçor* « idem »), *oăcărnu* (alb. *vakër*) ainsi que le droum. *figaie* (alb. *cigaj*).

De même, il convient de souligner que quelques mots autochtones dans les deux langues ont été ré-empruntés dans l'albanais de l'aroumain

<sup>51</sup> L'étymologie a été proposée par Jokl, Rev. fil. II, p. 253 et reprise par Pușcariu, LR, p. 264 et par Çabej, S.F. XX (1966) 2, p. 86, RRL X (1965) 1-3, p. 112 ; voir aussi S. Dragomir, *Vlahii din nordul Peninsulei Balcanice*, București, 1958.

<sup>52</sup> Çabej, S. Gj II, p. 263, Les variantes et les sens du mot dans le dialecte tosque sont notés dans l'article de dictionnaire de E. Çabej.

<sup>53</sup> Brâncuș, RRL XI (1966) 6, p. 553 ; l'alb. *rr*, *r* proviennent de *r* caractéristique pour le parler aroumain du sud de l'Albanie ; voir la note 28.

<sup>54</sup> I. A. Candrea, « Grai și sufler », VII (1937), p. 291.

<sup>55</sup> Çabej, loc. cit.

<sup>56</sup> La difficulté de faire une distinction entre les emprunts provenant du latin et ceux du roumain, le problème des critères susceptibles d'être utilisés à cette fin sont particulièrement compliqués, voir Barić, *Lingvističke Studije*, Zagreb, 1947 ; Idem., *Hymje në historinë e gjuhës shqipe*, Prishtinë, 1955 ; Çabej, *Les élém. latins ...* ; H. Haarmann, *Akten ...* Innsbruck.



avec les variantes phonétiques et les sens spéciaux proches ou identiques aux sens des mots aroumains : *barx* (alb. général, *i, e, bardh*) *bullar* (alb. général *bollë*), *mëzat* (< *mînzat*, dérivé en roumain de *mînz*, qui correspond à l'alb. *mëz*).

Pour certains mots d'origine slave ou grecque l'on constate une évolution sémantique spécifique pour l'aroumain et l'albanais : par exemple *çokane, ciocan* « petit grelot au cou des chevres ou des brebis ».

Nous avons retenu, pour une série de mots empruntés de l'aroumain, le changement de la catégorie grammaticale. Il s'agit des adjectifs utilisés en albanais comme substantifs : alb. *apusti* : aroum. *pus* ; alb. *bara-a* : aroum. *bårdzu* ; alb. *butük-u* : aroum. *bätut* ; *çullë* : *çiul* ; *flokatë-a* : *flucat* ; *kërrutë-a* : *cornut*, *curnut* ; *kuacë* : *coaşin* ; *vakër, oacârnu, oacâr*. Ce changement de catégorie grammaticale est l'indice d'une limitation des possibilités d'usage seulement à l'objet désigné par le substantif respectif. Il s'agit, dans la plupart des cas, des adjectifs devenus dénominations exclusivement pour les animaux domestiques. La limitation du sens peut être constatée dans l'albanais par l'usage de certains termes uniquement dans le domaine pastoral, à la différence de l'aroumain où l'utilisation est générale : ex. *kënut* ; un autre exemple de limitation du sens : *flokatë*.

Afin de conclure nous nous permettons d'affirmer que la recherche des textes dialectaux albanais, édités les dernières décennies, n'a pas conduit à la découverte d'un nombre important de mots nouveaux d'origine roumaine en albanais, par rapport à ceux déjà connus. Mais, ces textes offrent la possibilité de préciser, pour la plupart des mots, les sens avec lesquels ils circulent, ainsi que leur aire de diffusion. Les emprunts anciens sont peu nombreux. Les plus récents, de l'aroumain en tosqe, sont relativement plus nombreux, mais ceux dont l'on peut être sûr ne dépassent pas la trentaine, pour la plupart des termes techniques, du domaine de l'élevage des animaux domestiques petites (chèvres, brebis). Quelques emprunts moins sûrs pourraient s'ajouter : *baligë* (alb. général *bajgë*, autochtone) ; *bat* « piège pour les oiseaux » (< aroum. *batâ* « piège »). *fashë* « lange » (alb. général *fashqe*, d'origine latine), *flojere* « flûte de berger » (alb. général *fyell*, autochtone), *kërrigë* « aiguille, aiguille à tricoter ».

La difficulté de décider sur un emprunt est encore mieux mise en évidence si l'on révèle d'autres rapprochements possibles entre le roumain et l'albanais :

*Gjëndërë* n.f. « glande » (Fj. shq., p. 56) : aroum. *gl'indură*<sup>57</sup> ; l'improbabilité d'un emprunt du latin, emprunt soutenu par E. Çabej<sup>58</sup>, est prouvée par la modalité dans laquelle est exprimé en albanais, dans d'autres cas, le groupe de sons *gl* initial dans les emprunts provenant du latin : lat. *glans* (*glandis*) a évolué en albanais à *lëndë, lënde* « gland (du chêne) »<sup>59</sup>.

*Kalësh* adj. « couvert de poils abondants, poilu » (Fj. shq., p. 193). Mais, dans l'albanais de Gjirokastra (sud du pays) et de la Macédoine

<sup>57</sup> L'étymologie roumaine proposée par Skok, « Archivum Romanicum » VIII, acceptée par Jokl, IJ XI, p. 238 ; voir aussi Çabej, RIEB, p. 172.

<sup>58</sup> Çabej, BUT XVI (1962) 3, p. 67, RRL X (1965) 1-3, p. 113, SGj I, p. 227.

<sup>59</sup> Mihăescu, RESEE, p. 16.

(Totoni, S. F. XIX (1965) 3, p. 8, Sh. Hoxha D. sh. III, p. 185; R. Ismajli, « Gjurmime albanologjike », Prishtinë, 1971, p. 165) il apparaît avec un sens identique à celui de l'aroum. *calësu* « brun, brebis ou chèvre blanche aux tâches brunes sur la tête et surtout autour des yeux » (Papahagi, DDA<sup>2</sup>, p. 309).

*Sus* adv. (concerne les animaux) « se tenir sur les pattes de derrière, faire le beau » (*Fj. shq.*, p. 511) : droum. *sus*, aroum. *nsus* (Papahagi, DDA<sup>2</sup>, p. 908)<sup>60</sup>.

De même, il nous est difficile à expliquer les suivants calques :

*Fund-i* n.m. « planche sur laquelle on pose le pain afin d'être introduit dans le four », dans le nord de l'Albanie, plateau de Dukagjin (E. Lafe, S. F. XVIII (1964) 3, p. 145, A. Dojaka E. shq. I (1962), p. 117), avec les syntagmes : *fund buke*, *fundi i bukës* « planche pour le pain » : droum. *fund* « plateau en bois pour servir la polenta, pour trancher la viande, pour hacher les légumes » (DLRM, p. 322).

*Priift* n.m. « prêtre » a dans le dialecte du sud aussi le sens « etai, étançon, poutre, dans la construction du toit », le sens étant bien connu (Korça, A. Gjergji, E. shq. I (1962) p. 220; Mallakstra, Gjinari, BUT XVI (1962) 3. p. 175; Himara, Totoni, S. F. XVIII (1964) 2, p. 129; Myzeqe, Xheku, E. shq. III (1966), p. 81; Gjirokastra, Saranda, Totoni, S. F. XIX (1965) 3, p. 119; Devoll, Gjinari BUT XIV (1960), 4, p. 126; Çamëri, Haxhihasani, D. shq. II, p. 86). Il existe en roumain une homonymie partielle entre *popă* et *pop* „élément de construction”. N. Saramandu a signalé que le sens est connu en aroumain, ainsi qu'il a pu constater dans les enquêtes qu'il a menées en Dobroudja.

*Rrëke* n.f. « rivière » acquiert, dialectal, le sens „couture aux lignes sinueuses; motifs brodés”; *gunë me rrëke* « pèlerine en lain, manteau des paysans, ornée à lignes sinueuses » (Myzeke, Opar, Rr. Zojzi E. shq. III (1966), p. 25; Rr. Zojzi, S. F. XIX (1965) 4, p. 145; Mitrush, E. shq. II (1963) p. 175, 200) : droum. *rîu* pl. *rîuri* « motifs brodés sur les blouses ou les chemises paysannes ».

Nous avons posé le problème de cette série de termes et de calques à la fin de notre article parce que les rapprochements possibles ne nous semblent pas des démarches hasardés et nous apprécions qu'une recherche minutieuse pourrait enrichir et nuancer l'image que l'on s'est forgée au sujet des relations entre le roumain et l'albanais.

<sup>60</sup> Capidan, DR II, p. 469.

# ÉLÉMENTS NÉO-GRECS DANS LE LEXIQUE USUEL DU ROUMAIN CONTEMPORAIN

LIA BRAD-CHI SACOF

Les emprunts lexicaux de provenance néo-grecque en roumain ont fait l'objet de maintes études. Pour commencer, la distinction entre les emprunts du grec ancien ou du grec byzantin et ceux de provenance néo-grecque était très vague. Dès l'article de G. Murnu « *Studiu asupra elementului grec ante-fanariot din română* » (Étude sur l'élément grec pré-phanariote en roumain)<sup>1</sup> écrit en 1894, une certaine spécialisation de l'étude des emprunts de provenance néo-grecque s'ébauche, pour aboutir par la suite à des résultats très précieux grâce à l'ouvrage de Ladislav Gáldi « *Les mots d'origine néo-grecque en roumain à l'époque des Phanariotes* »<sup>2</sup>. Cet ouvrage représente un élément essentiel de l'analyse du fonds lexical de provenance néo-grecque et apporte un glossaire de 1225 mots enregistrés par les documents roumains entre 1711–1821 avec des références aux dialectes roumains du sud du Danube et à l'albanais. Ladislav Gáldi a repris et, a, dans une certaine mesure, complété cet ouvrage en 1948<sup>3</sup> par une étude qui donne, dans sa deuxième partie une liste des hellénismes conservés, selon l'auteur, par la langue actuelle. Cette liste est incomplète, et le fait est sans doute dû à l'inexistence à ce moment-là d'un dictionnaire actualisé de la langue roumaine (Le Dictionnaire de la langue roumaine moderne paraîtra en 1958)<sup>4</sup> et aussi à l'absence d'études détaillées sur l'histoire de la langue. En 1968 Gáldi s'est occupé dans un nouvel article<sup>5</sup> des emprunts lexicaux néo-grecques du roumain et cette fois-ci du point de vue de leur circulation en roumain pendant la période moderne, invitant, pour finir, à une analyse plus approfondie de l'état stylistique de ces mots.

Son appel trouve écho dans une étude publiée en 1976 par le chercheur américain Kostas Kazazis<sup>6</sup> sur la répartition stylistique des emprunts néo-grecs du roumain contemporain. Kazazis a vu juste en soutenant que la pénétration massive des néologismes pris aux langues européennes après 1821 provoqua une réaction en chaîne, de la dépréciation et du vieillisse-

<sup>1</sup> G. Murnu, *Studiu asupra elementului ante-fanariot în limba română*, București, 1894.

<sup>2</sup> L. Gáldi, *Les mots d'origine néo-grecque en roumain à l'époque des phanariotes*, Budapest, 1939.

<sup>3</sup> Idem, *Greco-valahica* in « *Études slaves et roumaines* », vol. I, fasc. 1, Budapest, 1948.

<sup>4</sup> *Dicționarul limbii române moderne*, București, 1958.

<sup>5</sup> L. Gáldi, *Sur quelques éléments néohelléniques de la langue roumaine parlée d'autrefois*, in « *Ο'Ελληνισμός εις τό έξωτερικόν* » Berlin, 1968.

<sup>6</sup> Kostas Kazazis, *The Stylistic Status of Modern Greek Lexical Elements in Rumanian* in « *Zeitschrift für Balkanologie* », XII, 1976, p. 42.

ment des mots de provenance néo-grecque. Quelques remarques moins bien fondées de l'étude en question sont les suivantes : a) les emprunts lexicaux néo-grecs n'ont pas pénétré dans le vocabulaire essentiel<sup>7</sup> ; b) les emprunts lexicaux néo-grecs de la période phanariote qui ont survécu dans le roumain actuel sont répandus seulement dans l'idiome urbain de Valachie et de Moldavie, bien sûr avec quelques exceptions<sup>8</sup>. En réalité, les emprunts mentionnés sont divisés en plusieurs catégories, à savoir : des mots usuels caractéristiques pour la langue littéraire ; ensuite, les mots familiers ou colloquiaux, les archaïsmes, les hellénismes vieillissants, les régionalismes, les mots populaires, les mots rares, les mots livresques, les termes spécialisés<sup>9</sup>. Les plus nombreux sont les mots usuels à diffusion générale dans la langue, ce qui prouve l'exagération de l'affirmation de Kazazis. Nos constatations sont fondées sur les données fournies par DEX<sup>10</sup>, que nous estimons comme le matériel lexicographique le plus édifiant pour le roumain contemporain.

Au point de vue statistique, des 56568 articles de dictionnaire compris par DEX, un nombre d'environ 240 mots ont une étymologie totalement ou partiellement néo-grecque (v. les explications ci-après). Sur ce total, 50 sont des mots usuels avec un étymon néo-grec, 23 des mots usuels avec une étymologie multiple, 27 des mots colloquiaux etc.

Le présent article se propose de donner une liste raisonnée des mots qui font partie du fonds usuel.

Un phénomène caractéristique pour les emprunts néo-grecs du roumain est leur étymologie multiple<sup>11</sup>. Il y a bon nombre de mots empruntés pendant la période phanariote qui ont gardé leur forme et parfois même le sens de l'étymon grec, mais en l'enrichissant avec des nouveaux sens pris à des mots de la même origine, mais entrés dans les langues européennes auxquelles le roumain a fait des emprunts sur une grande échelle à l'époque moderne.

Nous avons en vue pour l'analyse suivante les mots représentant des emprunts du néo-grec de la période phanariote, mais nous avons pensé utile de discuter aussi des mots de la même provenance entrés dans la langue roumaine, soit à une date antérieure à cette époque, soit à une date non définie, mais ultérieure au 16<sup>e</sup> siècle.

Les catégories selon lesquelles on pourrait ranger les mots du fonds usuel à étymon néo-grec sont les suivantes : I) mots qui ont maintenu le sens de l'étymon et qui nomment a) des plats, des aliments, des plantes, des fruits, des poissons, des oiseaux ; b) certains verbes ; c) des mots nommant des objets concrets ; d) des termes spécialisés (pédagogiques, géographiques, d'orthographe, historiques, musicaux, architecturaux) ; e) divers mots appartenant aux catégories morphologiques nom et adverbe ; II) mots dont le sens s'est spécialisé ; III) mots dont le sens a souffert un certain

<sup>7</sup> A voir Maria Iliescu, *Pentru un vocabular fundamental al limbii române contemporane* in « Limba română », 3/1977, p. 239.

<sup>8</sup> Kostas Kazazis, *op. cit.*, p. 44.

<sup>9</sup> Nous prenons les catégories lexicales établies par le DEX.

<sup>10</sup> *Dicționarul explicativ al limbii române*, București, Editura Academiei, 1975.

<sup>11</sup> v. Al. Graur, *Etimologie multiplă*, in « Studii de lingvistică generală », București, Editura Academiei, 1960. p. 67-77.

vieillessement; IV) mots dont le sens s'est élargi et spécialisé; V) mots dont le sens s'est abstractisé; VI) mots dont le sens s'est déprécié. Cette classification ci-dessus laisse de côté les mots à étymologie multiple (englobant aussi un étymon néo-grec) du fonds usuel et dont nous donnons la liste. A l'exception de quelques mots qui nomment des objets concrets, le reste de ce fonds se compose de mots abstraits. Les listes sont présentées par ordre alphabétique. Nous avons groupé par catégorie seulement les mots les mieux représentés au point de vue numérique (comme par exemple les noms de plats, de plantes, de fruits, de poissons et d'oiseaux, ainsi que les termes spécialisés): *a aerisi*, v. tr., apparaît chez Gáldi<sup>12</sup> avec les sens: 1) « aérer, éventer » et il est caractérisé comme « terme du langage administratif qui se réfère dans la plupart des cas aux mesures prises contre les épidémies » et 2) « airiser ». DEX donne les sens suivants « laisser pénétrer de l'air frais dans une pièce; exposer un (objet) (vêtement) à l'air » et comme v. réfl. « Sortir au-dehors pour respirer de l'air frais ». L'étymon néo-grec est ἀερίζω (avec l'aoriste ἀέρισα) et il couvre les sens de Gáldi<sup>13</sup>. *agale*, adv. apparaît chez Gáldi avec le sens: « lentement, doucement, nonchalemment »; DEX n'en fait pas la mention de la nuance stylistique (poétique), comme il aurait fallu à notre avis, et avec le sens: « sans. hâte, lentement » inchangé par comparaison à son étymon néo-grec ἀγάλλι. *anost* adj. apparaît chez Gáldi avec la forme ánost (avec un accent sur la première syllabe) et avec le sens « insipide, fade, fastidieux, ennuyeux »; DEX sous la forme ánost avec la variante anóst avec en général le même sens « ennuyeux, insipide, fade, monotone, uniforme » et aussi avec presque le même sens que celui de l'étymon ξνοστος. *calapod*, n. neutre, apparaît chez Gáldi comme « forme du cordonnier »; DEX: premièrement avec le même sens « pièce en bois de la forme (de la pâte) du pied employée pour la confection des chaussures ou qu'on introduit dans les chaussures pour les empêcher de se déformer »; ensuite „forme en bois sur laquelle s'étendent les bonnets de fourrure ou les chapeaux”, et par extension « moule, forme modèle » ces deux derniers sens sont nouveaux par rapport au néo-grec καλαπόδι, dont le sens est celui mentionné par Gáldi. *cartofor*, n.m., apparaît chez Gáldi comme « joueur de cartes passionné », DEX conserve ce même sens, inchangé; l'étymon néo-grec χαρτοφόρος avait le même sens et la seule mention que nous en avons trouvée c'était chez Hepites<sup>14</sup>.

*decar*, n.m., apparaît chez Gáldi avec les sens suivants: 1) « unité de mesure » et 2) « dix dans un jeu de cartes ». DEX donne les mêmes sens: L'étymon néo-grec δεκάρι a les mêmes sens.

*fidea*, n.f., apparaît chez Gáldi comme « vermicelle »; DEX: « pâte de farine industrielle offrant l'aspect de longs fils minces présentés sous forme de pelote » c'est-à-dire un sens spécialisé pour le produit industriel. Φιδές a le sens de Gáldi.

*felie*, n.f., apparaît chez Gáldi comme « tranche »; DEX lui donne le sens de « morceau (avec une surface plane), coupé dans un tout (d'habitude

<sup>12</sup> L. Gáldi, *Les mots d'origine néo-grecque* ...

<sup>13</sup> Les sens des mots grecs, sont pris d'après le Νέον ὀρθογραφικόν λεξικόν ἔκδοσις Γ' ἔκπονησμένη 1969.

<sup>14</sup> Antoine Hepites, *Dictionnaire grec-français et français-grec*, Athènes, 1909.



un aliment) », la différence par rapport au mot néo-grec φελί est que le terme n'est plus exclusivement réservé aux aliments.

*filă*, n.f., apparaît chez Gáldi avec le sens de « feuille, feuillet de papier » ; DEX comme « chacune des feuilles qui forment un cahier, un livre, etc. faite de deux pages » et par extension « page » ; sens qui, j'ajouterais, se charge d'une « nuance poétique », c'est-à-dire plus spécialisé que le mot plus ancien que le néo-grec φύλλο (ν), dont le sens est celui de Gáldi.

*filodormă*, n.f., apparaît chez Gáldi sous la forme « filodorimă » avec la variante « filodormă » et le sens « gratification » ; DEX avec un sens pejoratif « somme d'argent prétendue abusivement par quelqu'un pour obtenir un privilège, la cession d'un bénéfice ». Le néo-grec φιλοδώρημα a le même sens que chez Gáldi.

*flamură*, n.f. apparaît chez Gáldi comme « drapeau », DEX comme : 1) « drapeau, étendard » et par extension « pavillon triangulaire qui porte les couleurs nationales ou l'emblème de la marine d'un pays, employé sur les navires de guerre » ; 2) « pavillon triangulaire employé dans le code international de signalisation des chiffres » ; seulement le sens 1 correspond à celui du mot néo-grec φλάμπουρον.

*franzelă*, n.f., apparaît chez Gáldi avec les sens : 1) « pain blanc de qualité supérieure » et 2) « petit pain, généralement de forme oblongue » ; DEX : « pain blanc de forme oblongue, pain de luxe », qui correspond au sens de l'étymon néo-grec φρα (ν) τλζόλα.

*frigănea*, n.f., apparaît chez Gáldi avec le sens « rôti beurré » par comparaison avec l'étymon néo-grec φρυγανιά qui signifie « tranche de pain grillée, tartine grillée, rôtie », à laquelle correspond en général le sens du mot roumain, défini par DEX comme « tranche de pain blanc imprégné de lait et d'œufs, ensuite frite dans de la graisse ».

*fundă*, n.f., apparaît chez Gáldi avec un sens qu'il caractérise comme vieilli à ce moment-là : 1) « Frange, houppe » et 2) « nœud de ruban, boufette » ; DEX : « nœud en forme d'ailes de papillon, confectionné d'une bande de soie, de chiffon, etc. et employé comme parure » ; l'étymon φούντα a le même sens.

*fustă*, n.f., mot non-attesté chez Gáldi, défini par DEX comme « vêtement féminin qui couvre la partie inférieure du corps jusqu'à la taille » (jupe) et fig. (dénigr.) « femme ». L'étymon néo-grec φούστα couvre seulement le sens propre du mot roumain.

*gargară*, n.f., apparaît chez Gáldi comme : 1) « action de se gargariser » et 2) « gargarisme » ; DEX „ringage de la bouche et de la gorge avec un liquide désinfectant” et ensuite avec un sens concret « le liquide désinfectant employé dans ce but », par comparaison à l'étymon néo-grec γαργάρα qui correspond au sens 1 du DEX.

*a gargarisi*, v. intr. n'apparaît pas chez Gáldi ; DEX le définit comme « faire de la gargare, se gargariser » employé aussi transitivement et comme réfléchi prend un sens péjoratif, « parler ronflant ou sans suite, sans logique » par comparaison à l'étymon néo-grec γαργαρίζω qui a le même sens que chez Gáldi.

*igrasie*, n.f., apparaît chez Gáldi comme « humidité » ; DEX : « humidité persistante des murs en maçonnerie d'une construction, due à l'eau retenue par les pores des matériaux dont elle est bâtie ». L'étymon néo-grec

ὕγρασία comporte aussi bien le sens mentionné par Gáldi que celui du roumain contemporain.

*ípsos*, n. neutre, apparaît chez Gáldi comme « plâtre » et dans le DEX comme « Poudre blanche obtenue par la deshydratation totale ou partielle du plâtre moulu et chauffé dans des chaudières spéciales, employé en tant que liant ». L'étymon néo-grec ἕψος a aussi ce sens.

*a írosi*, v. tr., apparaît chez Gáldi comme variante de

*a afierosi* qui avait les sens suivants : 1) « consacrer, vouer, offrir », « dédier » (un livre) et 3) « disperser, gaspiller ». À propos de ce dernier sens Gáldi remarque : « Ce sens secondaire, inconnu en grec semble s'être fixé au courant du XIX<sup>e</sup>s. Dans ce sens le mot a pénétré aussi dans les parlers populaires où il garde parfois sa syllabe initiale mais où le plus souvent il aboutit, à travers la phase intermédiaire de *firosi*, à *irosi* qui est la forme la plus répandue dans la langue d'aujourd'hui. 4) « s'écouler » avec le commentaire suivant, dans ce sens on a *afirosi* ou *irosi* ex. « Nu se irosise încă apa de pe pământ » (l'eau ne s'était pas encore écoulée de la terre). Les sens du DEX sont 1) « (se) consommer en gaspillant, dépenser d'une manière frivole, (se) dissiper avec excès sans faire attention, (se) perdre, (se) dissiper » et sa variante réfléchie (à propos de qqn) « déposer des efforts (grands et inutiles) dans un certain but ». L'étymon néo-grec ἀφιερώνω (avec l'aoriste ἀφιέρωσα) a les sens suivants : 1) « consacrer, offrir avec dédicace ». 2) « dédier ». 3) (Refl.) « se dédier à un certain but ». C'est évident que ce dernier a évolué d'une manière péjorative et qu'il justifie les sens du roumain contemporain.

*magazie*, n.f., apparaît chez Gáldi avec les sens : 1) « Magasin, dépôt » et 2) « boutique ». Dans le DEX les sens sont 1) « bâtiment, construction, aménagement, lieu de dépôt de grandes quantités de marchandises ou de matériaux », 2) (vieilli) « magasin », 3) « boîte en métal recevant l'approvisionnement en cartouches ». L'étymon néo-grec μαγαζί avait le sens n° 1 (signalé par Hepites) et surtout le sens n° 2.

*mamos*, n.m., apparaît chez Gáldi avec le sens « accoucheur » et dans le DEX comme « médecin spécialiste en obstétrique et gynécologie, gynécologue, accoucheur ». Selon notre opinion dans le roumain contemporain le mot est vieilli, mais le DEX n'en fait aucune mention. La même est la situation de l'étymon néo-grec μάμος qui a le même sens.

*a molípsi*, v. réfl. et tr., apparaît chez Gáldi avec les sens : 1) « contaminer, contagionner, communiquer une maladie » et 2) « se contaminer ». Dans le DEX les sens sont : 1) « tomber malade par contamination » ; « se contaminer » et 2) (fig. 2) « se laisser influencé par qqn ou influencer qqn (d'une mauvaise manière) ». L'étymon néo-grec μόλεω (aor. μόλεψα) couvre le sens n° 1 du verbe roumain.

*mostră*, n.f., apparaît chez Gáldi avec le sens « exemple » et dans le DEX comme : 1) « objet faisant partie d'une série d'objets identiques ou petite quantité d'une marchandise, d'un matériel etc. selon lequel on peut juger certaines qualités de ceux-ci » et d'ici « modèle » et 2) (fig.) « exemplu ». L'étymon néo-grec μόστρα couvre le sens n° 1 de Gáldi.

*nostim*, adj., apparaît chez Gáldi comme 1) « gentil, agréable ». 2) « net » et 3) « amusant », « drôle » et dans le DEX comme 1) « plein d'esprit, spirituel, amusant » et par extension « comique, ridicule », 2) « attirant, agréable, sympathique, gracieux » par conséquent le sens n° 3 a disparu. L'éty-

mon néo-grec νόστιμος couvre approximativement 'le sens 1 de Gáldi et le sens 2 du DEX.

*nostimadă*, n.f., n'apparaît pas chez Gáldi. Le DEX le définit comme « chose, événement, blague etc. amusante ou ridicule » étant donc une forme substantivée de *nostim* et qui emprunte seulement un des sens de cet adjectif. L'étymon néo-grec νοστιμάδα signifie « goût agréable, ce qui a un goût agréable ».

*patimă*, n.f., n'apparaît pas chez Gáldi. Haralambie Mihăescu<sup>15</sup> montre qu'il est très bien attesté au XVII<sup>e</sup>s. Le DEX le définit comme 1) « sentiment puissant et violent qui accable l'être humain et lui obscurcit la raison » ext. (par) « passion, amour excessif pour une chose, impulsion indomptable, souffrance morale » et lié à ce sens « partialité, inimitié, haine », 2) (vieilli et populaire) « souffrance physique, supplice, tourment ; maladie ». L'étymon néo-grec πάθημα signifie 1) « ce qui arrive à qqn, aventures, phénomènes naturels », maladie (dans la langue plus ancienne) ; « accident, mésaventures », donc il couvre surtout le sens n° 2 du DEX.

*patos*, n. neutre, apparaît chez Gáldi comme « rancune » et dans le DEX comme « entrain passionné ; élan, enthousiasme » et lié à ces sens « affectation, emphase (orale et par écrit) ; enthousiasme faux ». L'étymon néo-grec πάθος couvre les sens du mot roumain, mais le mot roumain est plus abstrait que son étymon.

*plastograf*, n.m. et n.f., apparaît chez Gáldi avec les sens : 1) « faussaire celui qui fait des faux en écriture » et 2) « faux, falsifié ». DEX le définit comme « celui qui falsifie des documents ou des signatures sur les documents en prétendant qu'ils sont authentiques ». L'étymon néo-grec πλαστογράφος couvre le sens de DEX.

*plastografie*, n.f. apparaît chez Gáldi comme « crime du faussaire », « falsification » et dans le DEX comme « falsification d'un document ou de la signature d'un document ; faux dans des actes publiques » et directement lié à ce sens « document falsifié ». L'étymon néo-grec πλαστογραφία couvre le sens n° 1 du DEX.

*plicticos*, adj., apparaît chez Gáldi avec les sens : 1) « ennuyeux, fastidieux, embêtant » et 2) « fâcheux, agaçant » et dans le DEX comme « ennuyeux ». L'étymon néo-grec πλικτικός couvre ce dernier sens.

*a plictisi*, v. tr., apparaît chez Gáldi avec les sens : 1) « ennuyer » et 2) « agacer, taquiner » (suivi du commentaire « inexistant en grec fréquent dans la prose moderne ». DEX explique ce verbe par : 1) (réfl.) « souffrir, être comblé par l'ennui, avoir vague à l'âme ; s'ennuyer, languir » et lié à ce sens « en avoir assez (de qqn ou de quelque chose), ne pas lui faire plaisir » et 2) (tr.) « ennuyer, enerver, irriter, agacer ». L'étymon néo-grec πλιττω πλίσσω έπλασα couvre le premier sens du mot roumain.

*politicos*, adj., apparaît chez Gáldi avec les sens suivants : 1) « doué des qualités d'un homme d'état » et 2) « poli, courtois » et dans le DEX avec l'explication : « celui qui a une attitude aimable, bienveillante, complaisante, qui se comporte d'une manière décente, délicate, avec ceux qui l'entourent : décent, bien-élevé, poli, civilisé, courtois » et dérivé d'ici « qui manifeste de la politesse ». Du point de vue formel cet adjectif provient du néo-grec πολιτικός mais celui-là n'a pas le sens « poli, civilisé »

<sup>15</sup> Haralambie Mihăescu, *Influența grecească asupra limbii române ptnă tn secolul al XV-lea*, București, Editura Academiei, 1966.

etc. mais « civil, politique, mondain, populaire, habile ». Dans le Hépites il y a un adverbe πολιτικῶς qui a le sens « civilement ». Il est fort probable que *politicos* devrait être mentionné parmi les mots avec une étymologie multiple puisqu'il est absolument évident qu'il a emprunté le sens du mot français « poli », tout en gardant sa forme empruntée initialement au grec moderne.

*profir*, adj., n'apparaît pas chez Gáldi, et DEX l'explique par (surtout à propos du vin) « de couleur rouge pâle, rose ; pourpre ». L'adjectif néo-grec πορφυρός signifie « pourpre, foncé, rouge foncé ».

*prosop*, n. neutre, apparaît chez Gáldi avec le sens « serviette », « essuie-main » et semble dériver du néo-grec προσώπι qui en réalité est inexistant<sup>16</sup>. DEX explique le sens du mot par « objet fait d'un morceau de tissu qui s'emploie à l'essuyage après le bain » ; « serviette » et lié à celui-là « tissu en coton d'habitude bouclé, employé pour les peignoirs, les serviettes, le linge pour les enfants » et donne comme explication étymologique une combinaison entre πρόσωπο « figure » et προσωπίς « serviette » ce qui est faux puisque προσωπίς signifie « masque » et « n'importe quelle couverture de la figure ». C'est seulement le mot grec προσόψι qui a le sens de « serviette ».

*riglă*, n.f., apparaît chez Gáldi avec le sens donné par Tiktin<sup>17</sup> « streich holz zum Abstreichen des Getreidemasses » et dans le DEX avec les sens : 1) « pièce plate, longue et droite, en bois, en métal, en matériel plastique, gradée d'habitude, avec laquelle on trace des lignes droites, on vérifie des surfaces planes etc. » ; « ligne, règle gradée ». Les sens 2) et 3) sont spécialisés pour les constructions et respectivement pour la métallurgie. L'étymon néo-grec ρίγλα couvre le premier sens du DEX.

*saltea*, n.f., apparaît chez Gáldi comme « matelas ». Le DEX l'explique comme nommant le même objet. L'étymon néo-grec σιλτές avec sa variante σελτές (de laquelle Gáldi dérive le mot roumain) couvre le même sens.

*solifosi*, v. refl., apparaît chez Gáldi avec les sens : « pleurnicher », « faire semblant de pleurer », « faire des chichis », et dans le DEX comme 1) « pleurer sans raison ou faire semblant de pleurer ; pleurnicher » ; 2) faire des façons, chichis, simagrées ; minauder ». Gáldi dérive ce mot du néo-grec σιλβώνω qui a le sens « polir » ou de σιλβώνω « plier, étendre » qui n'ont la moindre liaison avec le sens du mot roumain. Ciorănescu<sup>18</sup> reprend la même discussion sans y ajouter aucun élément édifiant.

*soul*, n. neutre, apparaît chez Gáldi comme « écheveaux, peloton rouleau (de toile) » et dans le DEX comme « faisceau de fils continuels de laine, coton, soie etc. roulés en forme d'anneau en vue de certaines opérations de finissage ou pour la livraison ». Le néo-grec δκουλλί comme le sens de Gáldi.

*a sílabisi*, v. tr., apparaît chez Gáldi comme « épeler » et dans le DEX comme « prononcer ou lire en séparant les mots en syllabes » ; ext. (par) « prononcer ou lire rarement ; lire avec difficulté ». L'étymon néo-grec συλλαβίζω a les même sens que celui donné par le DEX.

<sup>16</sup> Al. Ciorănescu, *Diccionario etimológico rumano*, Tenerife, 1958—1961.

<sup>17</sup> H. Tiktin, *Rumänisch-deutsches Wörterbuch*, I—III, București, 1903—25.

<sup>18</sup> Al. Ciorănescu, *op. cit.*

*taticos*, adj., apparaît chez Gáldi comme « mesuré, rangé, bien réglé » et dans le DEX comme (concernant des personnes et leurs manifestations) « avec mesure et réfléchi, rangé, équilibré, avec des mouvements lents » L'étymon néo-grec τακτικός couvre le sens de Gáldi.

*tumbă*, n.f., n'apparaît pas chez Gáldi. Le DEX le définit comme (souvent au sens figuré) « mouvement de rotation totale du corps, la tête en avant, culbute au-dessus la tête » et de là « espièglerie, farce ». L'étymon néo-grec τούμα couvre le sens propre du DEX sans couvrir aussi le dérivé. *a schimonosi*, v. tr., n'apparaît pas chez Gáldi et DEX l'explique comme : 1) « déformer, abîmer, tordre, abîmer l'aspect ». 2) (réfl.) (à propos d'une personne) « faire des grimaces ». Ext. (par) « faire des façons ». Il y a aussi une variante régionale *a schimosi*. L'étymon néo-grec ζαχαρώνω (ao. ἀσχημώνησα) duquel provient le verbe roumain par l'aphérèse de *a* couvre le sens n° 1.

*a zaharisi*, v. (refl.) apparaît chez Gáldi avec les sens : 1) « sucrer, confire dans le sucre » et 2) « se cristalliser ». DEX en donne les sens suivants : 1) (refl.) (à propos des confitures, du miel, à la III<sup>e</sup> personne) « obtenir un épaissement spécifique du à la cristallisation des sucres contenus ». 2) (refl. fig.) (fam. sur une personne) « perdre sa vigueur, son énergie, sa vivacité de la raison, ramollir ». (tr. rare) « adoucir le ton ou le timbre de la voix, le rendre mielleux ». Le verbe néo-grec ζαχαρώνω (ao. ζαχάρωσα) (Gáldi en offrait encore deux variantes : ζαχαριάζω et ζαχαρίζω) a le sens n° 1) du DEX.

Voici maintenant la liste des mots qui dénomment 1) *plats ou gâteaux* :

*pricomigdală*, n.f., n'apparaît pas chez Gáldi. DEX le définit comme 1) « amande amère » 2) « sorte de gâteau préparé de blanc d'œuf, sucre et amandes, noisettes ou noix ». L'étymon néo-grec πικραμυγδαλιά signifie « l'amandier avec des fruits amères et son fruit ».

*plachie*, n.f., apparaît chez Gáldi avec les sens suivants : 1) « mets préparé à l'huile avec de l'oignon et du vin (spécialement du poisson) » ; 2) ragoût des paysans moldaves ». DEX le définit comme « plat de poisson préparé avec beaucoup d'oignons et d'huile, qui se met au four » et 2) (avec un sens régional) « une sorte de pilaf préparé avec du riz ou avec du maïs moulu gros, avec de la viande, du poisson, des champignons ou seulement avec de la graisse ». L'étymon néo-grec πλακι signifie « un plat préparé avec de l'huile ».

*saramură*, n.f. avec la variante *salamură*. N'apparaît pas chez Gáldi. Dans le DEX on l'explique comme 1) « eau dans laquelle on a dissu du sel et qu'on emploie dans le ménage (pour conserver certains aliments, dans l'agriculture, dans l'industrie du tannage » et lié à ce sens « eau naturelle qui contient du sel ; source d'eau salée ; saline » et 2) « jus salé, parfois condimenté avec du vinaigre, ail etc, avec lequel on sert certains plats servi de cette manière ». Le néo-grec σαλαμούρα couvre le même sens.

2) *plantes* :

*coconar*, n.m., n'apparaît pas chez Gáldi. DEX le définit comme : 1) un arbre méditerranéen (*Pinus pinea*) et 2) les semences de celui-ci. L'étymon néo-grec κουκουνάρι dénomme le même arbre.

*conopidă*, n.f., apparaît chez Gáldi comme « chou-fleur » et garde le même



sens dans le roumain contemporain, sens qui est d'ailleurs le même avec celui de l'étymon néo-grec *κουνουπίδι*.

*nufăr*, n.m., n'apparaît pas chez Gálđi. DEX le décrit comme dénommant deux plantes herbacées aquatiques, sens qui correspond à celui de l'étymon néo-grec *νούφαρο*.

*salată*, n.f., n'apparaît pas chez Gálđi. DEX en donne deux sens : 1) « légume » ; 2) « préparation culinaire » L'étymon néo-grec *σαλάτα* couvre le sens n° 2.

*spanac*, n. neutre, n'apparaît pas chez Gálđi. DEX le définit comme nom d'une légume herbacée et l'étymon néo-grec *σπανάκι* a le même sens.

### 3) fruits

*portocală*, n.f., apparaît chez Gálđi comme « orange » et avec la mention « époque douteuse d'emprunt ». Le sens donné par DEX est le même et il va de même avec le sens de l'étymon néo-grec *πορτοκάλι*.

*rodie*, n.f., n'apparaît pas chez Gálđi. DEX l'explique comme fruit du grenadier et il va de même avec le sens de l'étymon néo-grec *ρόδι*.

*stafidă*, n.f., apparaît chez Gálđi et dénomme de même que le mot de DEX la graine sèche de certaines espèces de raisins. L'étymon néogrec *σταφίδα* dénomme le raisin en général.

### 4) poissons et animaux aquatiques

*barbu*, n.m., n'apparaît pas chez Gálđi. DEX le définit comme nom donné à un poisson de mer (*Mullus barbatus*). L'étymon néo-grec *μπαρμπούνη* couvre le même sens.

*chefal*, n.m., apparaît chez Gálđi avec le sens « muge, mullet de mer » et dans le DEX comme nom générique donné à maintes espèces de poissons maritimes (*Mugil*). L'étymon néo-grec *κέφαλος* couvre le même sens.

*guvid*, n.m., apparaît chez Gálđi avec la forme « guvidie » et le sens « gougon de mer » et dans le DEX il figure comme nom générique donné aux poissons de la classe *Gobius* et qui correspond aussi au sens de l'étymon néo-grec *γουβίδι*.

*pălămidă*, n.f., apparaît chez Gálđi sous la forme *palamida* et on le définit comme « nom des divers poissons ... ». Dans le DEX on le rencontre comme nom de poisson de mer (*Sarda Sarda*), sens qui est aussi bien celui de l'étymon néo-grec *παλαμίδα*.

*scrumbie*, n.f., apparaît chez Gálđi comme « nom de poisson » et dans le DEX avec deux sens : 1) « le poisson *Alosa Pontica* » et 2) un poisson de mer *Scomber Scomber*. L'étymon néo-grec *σκουμπρί* est un nom de poisson.

*stavrid*, n.m., apparaît chez Gálđi sous la forme *stavridie* et avec le sens « espèce de poisson » et dans le DEX comme nom d'un poisson de mer *Trachurus Ponticus*. L'étymon néo-grec *σταυρίδι* dénomme un poisson.

*stridie*, n.f., apparaît chez Gálđi comme « huître » et dans le DEX comme espèce de mollusque (*Ostrea edulis*). Le sens de l'étymon néo-grec *στρείδι* est le même.

*țır*, n.m., apparaît chez Gálđi comme « sorte de hareng saur » et dans le DEX avec un sens concret « hareng de mer... » et un autre figuré « personne très maigre ». Le mot néo-grec *τσίρος* ou *τζίρος* a les deux sens du DEX.

5) *oiseaux*

*scatiu*, n.m., apparaît chez Gáldi comme « tarin commun » et dans le DEX on l'explique comme dénommant l'oiseau *Carduelis Spinus*. Le mot néo-grec σκαθί dénomme un oiseau.

Nous ajoutons ci-dessous la liste des mots considérés par DEX comme ayant une étymologie multiple (dont un des étymons est néo-grec). La situation de ces mots est des plus intéressantes. Beaucoup de ces mots sont attestés par Gáldi et dans la plupart des cas les étymons qui se sont ajoutés à l'étymon néo-grec ont modifié la sphère sémantique du mot respectif. En raison de l'espace restreint dont nous disposons nous nous contenterons à énumérer seulement les mots proprement-dits :

*aerostih*, n. neutre, signifie « acrostiche ». Etymons : gr. mod. ἀκροστιχίς et fr. *acrostiche*

*melodie*, n.f. « Mélodie ». Etymons gr. mod. μελωδία it. *melodia* et fr. *mélodie*.

*monarh*, n.m. « monarque ». Etymons gr. mod. μονάρχης all. *Monarch*

*monarhie*, n.f. « monarchie ». Etymons gr. mod. μοναρχία lat. *monarchia* all. *Monarchie*, fr. *monarchie*.

*orfan*, adj. (souvent employé comme nom) « orphelin ». Etymons gr. mod. ὄρφανός lat. *orphanus*.

*organ*, n. neutre, « Organe ». Etymons gr. mod. ὄργανον it. *organ*, lat. *organum*, fr. *organe*, all. *Organ*, russe *organ*.

*paragraf*, n. neutre « paragraphe ». Etymons gr. mod. παράγραφος lat. *paragraphus* et fr. *paragraphe*.

*partidă*, n.f. 1) « une certaine quantité de marchandises » 2) « compte » 3) « partie » 4) « parti » (dans un mariage etc.). Etymons gr. mod, παρτίδα it. *partita* et fr. *partie*.

*patriot*, n. m. 1) (vieilli) « compatriote » 2) « patriote ». Etymons gr. mod. πατριώτης fr. *patriote* et all. *Patriot*.

*pedagog*, n.m. et f. « pédagogue, instituteur ». Etymons lat. *paedagogus* gr. mod., παιδαγωγός et all. *Pädagog*

*peltea*, n.f. « gelée » (de fruits). Etymons turec *pelte* et gr. mod. πελτές

*perioadă*, n.f. « période ». Etymons lat. *periodus*, gr. mod. περίοδος et fr. *période*.

*periodic*, adj. « périodique ». Etymons lat. *periodicus*, gr. mod. περιδικός et fr. *périodique*.

*pers*, n.m. « perse ». Etymons gr. mod. πέρσης et fr. *perse*.

*piftie*, n.f. « aspic; gelée de viande ». Etymons bulgare *piftija* et gr. mod. πυχτή

*pilaf*, n. neutre. « pilaf ». Etymons turec *pilaf* et gr. mod. πιλάφι

*piramidă*, n.f. « pyramide ». Etymons gr. mod. πυραμίδα lat. *pyramidis* et fr. *pyramide*.

*plic*, n. neutre, « enveloppe ». Etymons, gr. mod. πλίκος et it. *pliso*.

*politie*, adj. « politique ». Etymons. lat. *politicus*, gr. mod. πολιτικός

*soufie*, n.f., « bonnet de nuit, coiffe ». Etymons gr. mod. δκοφία et it. *scuffia*.

*simpozion*, n. neutre, « colloque ». Etymons gr. mod. σκούφια et all. *Symposion*

*smarald*, n. neutre, « émeraude ». Etymons it. *sméraldo*, gr. mod. σμάραγδος

*smalț*, n. neutre, « email ». Etymons gr. mod. σμάλτο (ν) et all. *Schmalz*

*stambă*, n.f. « indienne ». Etymons gr. mod. στάμπα et it. *stampa*.

*tiran*, adj. et n.m. « tyran ». Etymons gr. mod. et fr. *tyran* τυραννος

*tiranic*, adj. « tyrannique ». Etymons gr. mod. τυραννισός et fr. *tyrannique*.

*piper*, n.m. « poivre noir ». Etymons gr. mod. πιπέρι et slave *piperŭ*.

*platan*, n.m. « platane ». Etymons lat. *platanus*, gr. mod. πλάτανος et fr. *platane*.

*sardea*, n.f. « sardine ». Etymons gr. mod. σαρδέλλα et it. *sardella*.

# LE VOCABULAIRE ROUMAIN ACTUEL D'ORIGINE TURQUE-OSMANLIE\*

EMIL SUCIU

1. L'influence de la langue turque-osmanlie sur le roumain a duré presque cinq siècles, au cours desquels le roumain a emprunté par voie directe, selon nos recherches, environ 2 500 mots communs tures, en majorité des substantifs et des adjectifs. A ce fond lexical se sont ajoutés nombre de formations sur le terrain de la langue roumaine, ayant à leur base les mots d'emprunt susmentionnés. Une bonne partie de ces termes (empruntés ou créés sur terrain roumain) ont disparu du roumain actuel, parce qu'ils désignaient des réalités (socio-politiques, militaires ou économiques) qui ont été éliminées de la civilisation roumaine moderne.

Il est important, dans l'étape actuelle des recherches sur les contacts linguistiques turco-roumains, d'établir le fond d'origine turque du lexique roumain actuel, c'est-à-dire les restes de l'influence séculaire turque-osmanlie sur le roumain, ainsi que l'importance des mots d'origine turque dans la structure lexicale du roumain de nos jours.

Nous avons dressé, dans ce but, la liste des mots d'origine turque-osmanlie (mots d'emprunt et dérivés) présents dans treize œuvres littéraires parues au cours des dernières quinze années, vu que le langage artistique reflète en grande mesure le fond lexical employé à ce moment. Les romans étudiés — constituant la plupart de ces œuvres — appartiennent à différents styles : réaliste, psychologique, d'espionnage, un journal de voyage, une traduction, un roman représentatif pour le langage argotique. Nous avons choisi, enfin, une pièce de théâtre et un volume massif de poésie. Les auteurs de ces œuvres font partie, dans leur majorité, des plus représentatifs écrivains roumains contemporains<sup>1</sup>.

L'investigation statistique des matériaux lexicaux d'origine turque-osmanlie de ces œuvres nous a conduit à certaines conclusions provisoires

\* Les conclusions préliminaires de cette recherche ont constitué le sujet de notre communication présentée au « IV<sup>e</sup> Congrès International de Turcologie », Istanbul, 20—25 septembre 1982.

<sup>1</sup> Les œuvres littéraires étudiées sont les suivantes : Eugen Barbu, *Groapa*. Ed. a VI-a. București, [1974], 408 pp.; Alexandru Ivasiuc, *Interval*. [București], 1968, 254 pp.; Gabriel Garcia Márquez, *Toamna patriarhului*. (traduction : Darie Novăceanu) București, 1979, 269 pp.; Teodor Mazilu, *Mobilă și durere*. [București, 1981], 113 pp.; Adrian Păunescu, *Manifest pentru sănătatea pământului*. București, 1980, 382 p.; Marian Popa, *Călătorie sprințenată*. București, 1980, 168 pp.; Dumitru Popescu, *Pumnul și palma*. Cartea Intli : *O dimineață înșelătoare*. București, 1980, 446 pp.; D. R. Popescu, *Leul albastru*. București, 1981, 411 pp.; D. R. Popescu, *Viața și opera lui Tiron B. I. Iepurele schiop*. București, 1980, 587 pp.; D. R. Popescu, *Viața și opera lui Tiron B. II. Podul de gheață*. Cluj-Napoca, 1982, 607 pp.; Marin Preda, *Delirul*. București, 1975, 415 pp.; Marin Preda, *Cel mai iubit dintre pământeni*. 3 volumes. București, 1980, 1 241 pp.; Constantin Voivozeanu, *Grette nu mai face spionaj*. [București], 1980, 133 pp.

relatives à l'importance de tel ou tel terme d'origine turque dans le lexique roumain de nos jours. Il est probable que les recherches ultérieures compléteront et enrichiront les conclusions actuelles, mais ne modifieront pas les données fondamentales de la situation des mots d'origine turque dans le roumain de nos jours, surtout en ce qui concerne les termes qui occupent les positions supérieures de notre liste statistique.

Nous avons tenu compte, au cours de notre statistique, des indices suivants : la répartition des mots dans les treize œuvres étudiées (c'est-à-dire leur occurrence dans un certain nombre des œuvres recherchées), leur fréquence d'occurrence, leur valeur dérivative, ainsi que leur qualité d'être des dénominations uniques pour les réalités respectives.

2. Dans ces œuvres littéraires se trouvent 407 mots d'emprunt turcs, représentant environ 16 % du total des mots empruntés au turc pendant presque cinq siècles. — et 72 % de tout le vocabulaire d'origine turque présent dans les œuvres qui ont constitué la base de notre statistique. Voici la liste de ces mots, dans l'ordre décroissant de leur indice de répartition :

(13) *chef* < tc. *keyf*, *dușman* < tc. *düşman*, *geam* < tc. *cam*, *murdar* < tc. *murdar* (4 termes) ;

(11) *cafea* < tc. *kahve*, *oarășaf* < tc. *çarșaf*, *ohibrit* < tc. *kibrîr*, *ciorap* < tc. *çorap*, *geamantan* < tc. *camadan*, *habar* < tc. *haber*, *perdea* < tc. *perde*, *tutun* < tc. *tütün* (8 termes) ;

(10) *caraghios* < tc. *karagöz*, *farfurie* < tc. *fağfuri*, *haz* < tc. *haz*, *leafă* < tc. *ölefe*, *musafir* < tc. *misafir*, *raft* < tc. *raf*, *tavan* < tc. *tavan* (7 termes) ;

(9) *oazan* < tc. *kazan*, *chior* < tc. *kör*, *ciorbă* < tc. *çorba*, *outie* < tc. *kutu*, *dulap* < tc. *dolap*, *salcim* < tc. *salkım*, *sirmă* < tc. *sırma*, *turc* < tc. *Türk* (8 termes) ;

(8) *basma* < tc. *basma*, *cafenea* < tc. *kahvehane*, *capac* < tc. *kapak*, *oatifea* < tc. *kadife*, *cioban* < tc. *çoban*, *dovleac* < tc. *devlek* (*dövlek*), *geantă* < tc. *çanta*, *mahala* < tc. *mahalle*, *odaie* < tc. *oda*, *rahat* < tc. *rahat* [*lokum*], *soi* < tc. *soy*, *șiret* < tc. *şerit*, *tavă* < tc. *tava* (13 termes) ;

(7) *oatran* < tc. *katran*, *chel* < tc. *kel*, *cișmea* < tc. *çeşme*, *derbedeu* < tc. *derbeder*, *divan* < tc. *divan*, *dud* < tc. *dut*, *gaz* « pétrole » < tc. *gaz*, *haide* < tc. *haydi*, *hambar* < tc. *ambar*, *liliaș* < tc. *leylâk*, *papuc* < tc. *pabuç*, *puști* < tc. *püşt*, *tarabă* < tc. *tarab*, *tinichea* < tc. *tenekc*, *tîrfă* < tc. *tîrfa* (litt. *turfe*), *zar* < tc. *zar*, *zarzavat* < tc. *zarzavat* (litt. *sebzevat*) (17 termes) ;

(6) *bașșiș* < tc. *bahşiş* *cergă* < tc. *çerge*, *chioso* < tc. *köşk*, *oîntar* < tc. *kantar*, *para* < tc. *para*, *pervaz* < tc. *pervaz*, *rachiu* < tc. *rakt*, *salam* < tc. *salam*, *sobă* < tc. *soba*, *tărîm* < tc. *tarım*, *teanc* < tc. *tenk* (*denk*), *tejghea* < tc. *tezgâh* (12 termes) ;

(5) *abanos* < tc. *abanoz*, *alai* < tc. *alay*, *babaliș* < tc. *babalık*, *belea* < tc. *belâ*, *berechet* < tc. *bereket*, *bidinea* < tc. *badana*, *bre* < tc. *bre*, *brîoag* < tc. *bıçak* (par contamination avec le mot roum. *brici*), *canat* < tc. *kanat*, *capcană* < tc. *kapkan*, *cașcaval* < tc. *kaşkaval*, *ciob* < tc. *çöp*, *doldora* < tc. *doldur*, *dugheană* < tc. *dükkân*, *hac* < tc. *hak*, *hamal* < tc. *hama'*, *hatîr* < tc. *hatır*, *herghelie* < tc. *hergele*, *lichea* < tc.



leke, lighean < tc. leğen, lulea < tc. lüle, măscară < tc. maskara, mezel < tc. meze, oca < tc. okka, taöm < tc. takım, tătar < tc. Tatar, ursuz < tc. uğursuz, zor < tc. zor (28 termes);

(4) ageamiu < tc. acemi, bairam < tc. bayram, balama < tc. bağlama, borangio < tc. bürüncük, bucluc < tc. boktul, bulibaşă < tc. bölükbaşı, buluc < tc. bölük, caldarim < tc. kaldırım, oatır < tc. katır, cherestea < tc. kereste, chiabur < tc. kâbir, chimir < tc. kemer, chiolhan < tc. külhan, ciomag < tc. çomak, oonao < tc. konak, duşumea < tc. döşeme, fudul < tc. fodul, hal < tc. hal, hazna < tc. hazine, ibrio < tc. ibrik, leş < tc. leş, liliachiu < tc. leylâki, liman < tc. liman, mahmur < tc. mahmur, mioşunea < tc. manekşe, moft < tc. müft, moloz < tc. moloz, mucava < tc. mukavva, păllăgea < tc. patlıcan, peltic < tc. peltek, sarma < tc. sarma, sohelă < tc. iskele, siotir < tc. siktir, taola < tc. takla, taraf < tc. taraf, telemea < tc. teleme, tembel < tc. tembel, tertip < tc. tertip, lipsie < tc. tepsî, tiptil < tc. tebdil, toi < tc. toy, tuci < tc. tuç (litt. tunç), lulumbă < tc. lulumba (44 termes);

(3) başca < tc. başka, bostan < tc. bostan, burghiu < tc. burgu, calabalic < tc. kalabalık, calup < tc. kalıp, caraghioslic < tc. karagözlük, cazma < tc. kasma, chefliu < tc. keyfli, chenar < tc. kenar, cherem < tc. kerem, cherhana < tc. kerhane, chihlimbar < tc. kehlibar, ciulama < tc. gulama, comédie < tc. komedyâ, cusur < tc. kusur, duduie < tc. dudu, dulamă < tc. dolama, fildes < tc. fildişi, fotă < tc. futa, furtun < tc. hortum, geambaş < tc. cambaz, hain < tc. hain, halal < tc. halal (litt. helâl), iureş < tc. yürüyüş, lalea < tc. lâle, macara < tc. makara, matrapazlic < tc. matrabaçlık, mosor < tc. mosur, muşteriu < tc. müşteri, ortac < tc. ortak, paiantă < tc. payanda, palavragiu < tc. palavracı, pastramă < tc. pastırma, paşă < tc. paşa, pehlivan < tc. pehlivan, pişicher < tc. pişekâr, puşlama < tc. puşlama, rindea < tc. rende, sadea < tc. sade, sîdef < tc. sedef, sofa < tc. sofa, sultan < tc. sultan, şalvəri < tc. şalvar, şiret < tc. şirret, şiş < tc. şiş, talaş < tc. talaş, taman < tc. tamam (47 termes);

(2) acadea < tc. akıde, anterior < tc. entari, arşic < tc. aşık, baclava < tc. baklava, bağa < tc. bağa, barbut < tc. barbut, bardacă < tc. bardak, boccea < tc. bohça, burlan, cf. tc. boru, buzdugan < tc. bozdoğan, cadină < tc. kadın, caimac < tc. kaymak, calcan < tc. kalkan [balğı], calfă < tc. kalfa, cange < tc. kanca, casap < tc. kasap, cauc < tc. kavuk, ohiftea < tc. köfte, chilipir < tc. keleşir, chindie < tc. ikindi, chiser < tc. keser, ciubuc < tc. çubuk, codoş < tc. kodoş, coinao < tc. kaynak, dandana < tc. tantana, darac < tc. tarak, dever < tc. devr. dimie < tc. dimi, dulgher < tc. dülgör, fâraş < tc. faraş, fes < tc. fes, fistichiu < tc. fıstıklı, fişic < tc. fişek, geampara < tc. çalpara, get-beget < tc. oet becet, ghiozdan < tc. cüzdan, ghiveci < tc. güvec, gigea < tc. cici, gîrbaci < tc. kirbaş, haidamac < tc. haydamak, haimana < tc. haymana, han « chef des Tatars » < tc. han, han „hôtelierie» < tc. han, hazliu < tc. hazlı, hârăbaie < tc. araba, hogea < tc. ocak, iama < tc. yağma, iaurt < tc. yoğurt, ienicer < tc. yemiçeri, iepîngea < tc. yapınca, ioc < tc. yok, magiun < tc. mavaun, maidan < tc. meydan, maramă (~ năframă) < tc. mahrama, menghină < tc. mengene, muşama < tc. müşemma (muşamba), naz < tc. naz, palavră < tc. palavra, papară < tc. papara, parlagiu < tc. paralacı, patalama <

tc. *batalama*, *peruzea*, < tc. *piruze*, *pezevenghi* < tc. *pezevenk*, *pingea* < tc. *pençe*, *pirpiriu* < tc. *pirpiri*, *saftian* < tc. *sahliyan*, *salahor* < tc. *salahor* (*serahur*), *samsar* < tc. *simsar*, *sanchi* < tc. *sanki*, *sarailie* < tc. *saraylı*, *satır* < tc. *satır*, *serai* < tc. *saray*, *sic* < tc. *sık*, *surugiu* < tc. *sürücü*, *susan* < tc. *susam*, *şandrama* < tc. *sondurma*, *şiretlic* < tc. *şirrelik*, *tabiet* < tc. *tabiat*, *telal* < tc. *tellâl*, *temenea* < tc. *temenna*, *terezie* < tc. *terazi*, *tevatură* < tc. *tevatür*, *tinichigiu* < tc. *tenekeci*, *toptan* < tc. *toptan*, *tutungiu* < tc. *tülüncü*, *ulucă* < tc. *oluk*, *viran* < tc. *viran*, *zarzavagiu* < tc. *zarzavatçı*, *zeflemea* < tc. *zevkeme*, *zevzec* < tc. *zevzek*, *zurliu* < tc. *zorlu* (88 termes);

(1) *aba* < tc. *aba*, *abilir* < tc. *beter*, *acaret* < tc. *akarar*, *amanet* < tc. *emanet*, *atlaz* < tc. *atlaz*, *baclavagiu* < tc. *baklavacı*, *baftă* < tc. *baht*, *baltag*, cf. tc. *baltă*, *basamao* < tc. *basamak*, *batal* < tc. *battal*, *bălăban* < tc. *balaban*, *bei* < tc. *bey*, *beizadea* < tc. *beyzade*, *bent* < tc. *bent*, *bidiviu* < tc. *bedevi*, *bimbaşă* < tc. *binbaşı*, *bina* < tc. *bina*, *bociu* < tc. *bokçu*, *boia* < tc. *boya*, *bondoc* < tc. *bunduk*, *oafegiu* < tc. *kahveci*, *caflan* < tc. *kaflan*, *calcan* «mur» < tc. *kalkan*, *cantaragiu* < tc. *kantaracı*, *caval* < tc. *kaval*, *ođlăuză* < tc. *kılavuz*, *cărăbant* < tc. *çek arabanı*, *cărăbuş* < tc. *karabaş*, *cerevea* < tc. *cergeve*, *chepeng* < tc. *kepenk*, *chilă* < tc. *kile*, *chirigiu* < tc. *kiracı*, *chirpici* < tc. *kerpiç*, *cirac* < tc. *çırak*, *cişit* < tc. *çeşit*, *ciuruc* < tc. *gürük*, *cîrcăiac* < tc. *kırkayak*, *cîş* < tc. *kış*, *colluc* < tc. *koltuk*, *copcă* < tc. *kopça*, *covată* < tc. *kovata*, *culă* < tc. *kule*, *dambla* tc. *damla*, *dara* < tc. *dara*, *dădăoă* < tc. *dadi*, *divan* „chambre de conseil” < tc. *divan*, *duium* < tc. *doyum*, *fit* < tc. *fit*, *fîtil* < tc. *fîtil*, *fucie* < tc. *fuçı*, *găitan* < tc. *kaytan*, *geabă* < tc. *caba*, *gealat* < tc. *cellât*, *geamgiu* < tc. *camcı*, *geamie* < tc. *camı*, *geanabel* < tc. *cenabet*, *ghiol* < tc. *gol*, *ghiotură* < tc. *götürü*, *ghiul* < tc. *gül*, *ghiulea* < tc. *gulle*, *ghiveci* «macédoine» < tc. *güveç*, *giol* < tc. *cüll*, *giuvaer* < tc. *cevahir*, *giuvaergiu* < tc. *cevahirci*, *halva* < tc. *helva*, *hangiu* < tc. *hancı*, *harababură*, cf. tc. *ana babulla*, *haracı* < tc. *haraç*, *harcea-parcea* < tc. *parça parça*, *hareem* < tc. *hareem*, *havuz* < tc. *havuz*, *huzur* < tc. *huzur*, *iabraş* < tc. *abraş*, *iahnie* < tc. *yahni*, *ibrişin* < tc. *ibrişim*, *irmilic* < tc. *yirmilik*, *maraz* < tc. *makas*, *mahmudea* < tc. *mahmudiye*, *mahon* < tc. *mahun*, *maia* < tc. *maya*, *mangal* < tc. *mangal*, *meterez* < tc. *meteris*, *mindir* < tc. *minder*, *mofluz* < tc. *müflis*, *mucalit* < tc. *mukallit*, *nai* < tc. *nay* (*ney*), *năut* < tc. *nohut*, *nurliu* < tc. *nurlu*, *ogur* < tc. *oğur*, *pafta* < tc. *pafta*, *paragat* < tc. *paragat*, *parmaclîc* < tc. *parmaklık*, *paşalic* < tc. *paşalık*, *peltea* < tc. *pelte*, *perciune* < tc. *perçem*, *peşcheş* < tc. *peşkeş*, *pilaf* < tc. *pilāv*, *puriaz* < tc. *poyraz*, *raia* < tc. *râya*, *ramazan* < tc. *ramazan*, *renghi* < tc. *renk*, *roabă* < tc. [el] *araba* [sı], *saca* < tc. *saka*, *saosîie* < tc. *saksı*, *saftea* < tc. *sahte*, *saivan* < tc. *sayvan*, *sala malec* < tc. *selâmünaleyküm*, *salamet* < tc. *selâmet*, *satirgiu* < tc. *satırçı*, *simigiu* < tc. *simitçi*, *sufertaş* < tc. *sefertası*, *şah* < tc. *şah*, *şerbet* < tc. *şerbet şişic* < tc. *şişek*, *tabla* < tc. *tabla*, *tafta* < tc. *tafta*, *tain* < tc. *ţayın*, *talaz* < tc. *talaz*, *tenchi* < tc. *tenk* (*denk*), *tichie* < tc. *tökke*, *tingire* < tc. *tencere*, *tistimel* < tc. *testemel*, *tos* < tc. *toz*, *trampă* < tc. *trampa*, *trufanda* < tc. *turfanda*, *vechil* < tc. *rekil*, *vizir* < tc. *vezir*, *zahana* < tc.

*salhana, zaiafet* < tc. *ziyafet, zambilă* < tc. *zümbül (sümbül)*, *zuluf* < tc. *züluf* (131 termes).

3. Dans les treize œuvres littéraires en discussion il y a aussi 155 formations sur terrain roumain ayant à leur base des mots d'emprunt turco-osmanlis, notamment 153 dérivés et deux mots composés. Voici la liste de ces termes — représentant 28% du vocabulaire d'origine turque présent dans les œuvres investiguées — dans l'ordre décroissant de leur indice de répartition :

(13) *hai* < roum. *haide* (un terme);

(12) *degeaba* < roum. *geaba* (un terme);

(10) *murdărie* < roum. *murdar* (un terme)

(9) *cîntări* < roum. *cîntar, murdări* < roum. *murăar* (deux termes);

(7) *călăuzi* < roum. *călăuză, chelie* < roum. *chel, dușmănie* < roum. *dușman, turcesc* < roum. *turo* (quatre termes);

(6) *chefuți* < roum. *chef, dușmăni* < roum. *dușman, sufragerie* < roum. *sufragiu* < tc. *sofram* (trois termes);

(5) *cafeniu* < roum. *cafea, catifelat* < roum. *catifea, ciobănesc* < roum. *cioban, dușmănos* < roum. *dușman, pălăvrăgală* < roum. *pălăvrăgi* < roum. *palavragiu, tutungerie* < roum. *tutungiu* (six termes);

(4) *cafeluță* < roum. *oafea, căni* < roum. *cănea* < tc. *kına, chiorți* < roum. *chior, chiorși* < roum. *chiorți, oirdășie* < roum. *cărdaș* < tc. *kardaș, cutiuță* < roum. *cutie, fistieci* < roum. *fistie* < tc. *fistik, sirmos* < roum. *sirmă, turoește* < roum. *turc* (9 termes).

(3) *băcănie* < roum. *băcan* < tc. *bakkal, căsăpi* < roum. *casap, cătrăni* (voir roum. *cătrăni* < roum. *catran*), *farfurioară* < roum. *farfurie, fudulie* < roum. *fudul, giugiuli* < roum. *gigea, mofturos* < roum. *moft, odăiță* < roum. *odaie, pălăvrăgi* < roum. *palavragiu, sioți* < roum. *sic, sioțitor* < roum. *sieii, tuciuriu* < roum. *tuci, vardist* < roum. *vardie* < tc. *vardiya, zeflemitor* < roum. *zeflemea* (14 termes);

(2) *alvițar* < roum. *alviță, alviță* < roum. *halva, boi* < roum. *boia, bulibăseală* < roum. *bulibăși* < roum. *bulibașă, buluc* < roum. *buluo, chelbos* < roum. *chelbe* < roum. *chelbaș* < tc. *kel baș, chiul* < roum. *chiulangiu* < tc. *külahçı, ciobănaș* < roum. *cioban, ciobănește* < roum. *cioban, ciobănie* < roum. *cioban, ciomăgi* < roum. *ciomag, curvășărie* < roum. *carvasara* (par constamination avec le mot roum. *curvă*) < tc. *ker vansaray, damblagiu* < roum. *dambila, dudă* < roum. *dud, fuduli* < roum. *fudul, găgăuță* < roum. *găgăuz* < tc. *Gagavuz, mahalagiu* < roum. *mahala, puștan* < roum. *puști, puștoaică* < roum. *puști, schingiuți* < roum. *schingi* < tc. *işkence, schinguire* (voir *schingiuți*), *sulemeni* < roum. *suliman* < tc. *sülümen, șiretenie* < roum. *șiret, tarbacă* < roum. *tărbăci* < roum. *tabac* < tc. *tabak, turci* < roum. *turc, turcoaică* < roum. *turc, zurbagiu* < roum. *zurba* (27 termes);

(1) *băftos* < roum. *băftă, bidinărească* < roum. *bidinar* < roum. *bidinea, bostănărie* < roum. *bostan, catifelare* < roum. *catifea, oatiroă* < roum. *cațir cățrăni* < roum. *caftan, călăfătuți* < roum. *calafat* < tc. *kalafat, călăuzitor* < roum. *călăuzi, cătrăni* < roum. *catran, căzanel* < roum. *oazan, ceaprazărie* < ceapraz < tc. *çapraz, chefuleș* < roum. *chef, boheli* < roum. *chel, ohiaburan* < roum. *chiabur, chiaburesc* < roum. *chiabur, ohiaburoi* < roum. *ohiabur, chifteluță* < roum. *chiftea, ciobănel* <

roum. *cioban*, *ciobănit* (voir roum. *ciobăni* < roum. *cioban*), *ciobi* < roum. *ciob*, *ciomăgar* < roum. *ciomag*, *cîntărire* (voir *cîntări*), *dămblagi* < roum. *dămblagiu*, *dădăci* < roum. *dădaă*, *dărăct* < roum. *darac*, *deschiaburi* < roum. *chiabur*, *deschiaburire* (voir *deschiaburi*), *dovlecel* < roum. *dovleac*, *dovlete* < roum. *dovleac*, *dulăpaș* < roum. *dulap*, *dulăpior* < roum. *șulop*, *dușmancă* < roum. *dușman*, *filitist* < roum. *fîtil*, *fisticeală* < roum. *fistic*, *fistic*, *fistic* (voir *fistic*), *găzar* < roum. *gaz*, *geamantănaș* < roum. *geamantan*, *ghidușie* < roum. *ghiduș* < roum. *ghidi* < tc. *gidi*, *ghiocel* < roum. *ghioc* < tc. *gök*, *hazos* < roum. *haz*, *hoinar* < roum. (*h*)*oină* < tc. *oyn*, *oyna!* *hoinări* < roum. *hoinar*, *închiaburi* < roum. *chiabur*, *îndușmăni* < roum. *dușman* *lichelism* < roum. *lichea*, *macaragiu* < roum. *macara*, *mahalagioaică* < roum. *mahalagiu*, *mahalagism* < roum. *mahalagiu*, *măscărici* < roum. *măscări* < roum. *măscara* < tc. *maskara*, *mezelărie* < roum. *mezelar* < roum. *mezel*, *moftangiu* < roum. *moft*, *mosorel* < roum. *mosor*, *murdărire* (voir *murdări*), *năzuros* < roum. *naș(uri)*, *olăcar* < roum. *olac* < tc. *ulak*, *părăluță* < roum. *para*, *perdeluță* < roum. *perdea*, *pingelit* (voir *pingeli* < roum. *pingea*), *puștancă* < roum. *puștan*, *puștesc* < roum. *puști*, *puștime* < roum. *puști*, *sacagiu* < roum. *saca*, *sictiri* < roum. *sictir*, *sidefiu* < roum. *sîdef*, *simăgerie* < roum. *simigiu*, *surghiunit* (voir *surghiuni* < roum. *surghiun* < tc. *sürgün*), *tăbăoar* < roum. *tabac*, *tăbăci* < roum. *tabac*, *tătăresc*, < roum. *tătar*, *tătărime* < roum. *tătar*, *tăviță* < roum. *tavă*, *tembelism* < roum. *tembel*, *tichiuță* < roum. *tichie*, *tighelit* (voir *tigheli* < roum. *tighel* < tc. *teğel*), *turcovei* < roum. *turc*, *tutuniu* < roum. *tutun*, *zarafir* < tc. *zer* + roum. *fir*, *zarzavagioaioă* < roum. *zarzavagiu*, *zeflemisi* < roum. *zeflema*, *zeflemist* < roum. *zeflema*, *zori* < roum. *zor*, *zuli* < roum. *zulă* < tc. *zula*, *zulitor* < roum. *zuli* (87 termes).

4. Le lexique artistique roumain actuel comprend 562 termes d'origine turque-osmanlie (mots d'emprunt et formations sur terrain roumain), auxquels s'ajouteraient, en augmentant le nombre des textes littéraires investigués, encore — nous en supposons — quelques dizaines de mots ayant une importance réduite dans le lexique roumain actuel. Le lexique artistique ne peut comprendre, certainement, l'entier vocabulaire d'une langue, mais, grâce à son trait caractéristique d'inclure sans restriction n'importe quel élément lexical « non littéraire », il comprend une grande partie de ce vocabulaire et nécessairement tous les termes du fond lexical principal. C'est pourquoi on peut affirmer que le vocabulaire roumain actuel d'origine turque consiste en ces 562 termes excerptés des treize œuvres investiguées, auxquels s'ajoutent encore quelques dizaines de mots appartenant au langage artistique, ainsi qu'un nombre pas trop grand, de l'ordre de deux ou trois cents, de termes appartenant à d'autres variétés de la langue roumaine, surtout à la variante populaire; ces derniers mots n'ont pas une importance majeure dans le lexique actuel (puisque'ils ne font pas partie du vocabulaire essentiel de la langue actuelle).

4.1. Dans le vocabulaire de base des textes étudiés — qui coïncide, à notre avis, avec le fond lexical principal du roumain actuel — se trouvent dix mots d'origine turque-osmanlie, c'est-à-dire les termes apparaissant dans au moins onze des treize œuvres investiguées, à condition que les

termes ayant l'indice de répartition 11 aient une grande fréquence d'occurrence. Les mots qui font partie du fond lexical principal du roumain actuel sont les suivants : *cafea* (< tc. *kahve*), *cearșaf* (< tc. *çarşaf*), *chef* (< tc. *keyf*), *chibrit* (< tc. *kibrit*), *ciorap* (< tc. (*çrap*) *degeaba* mot composé : roum. *de* + *geaba* < tc. *caba*), *dușman* (< tc. *düşman*), *geam* (< tc. *cam*), *hai* (formé par la fragmentation du mot roum. *hvide*) < tc. *haydi*), *murdar* (< tc. *murdar*). Ces termes ne possèdent aucune connotation stylistique ou dialectale, parce qu'ils appartiennent à toutes les variantes principales de la langue roumaine actuelle et sont connus sur tout le territoire de la Roumanie.

Notre liste diffère, dans une certaine mesure, de celle dressée il y a 28 ans par le grand linguiste roumain Al. Graur<sup>2</sup>; la liste de celui-ci comprenait 13 mots d'origine turque, dont seulement quatre coïncident avec ceux établis par nous-mêmes, notamment *cafea*, *chef*, *dușman* et *murdar*<sup>3</sup>. Cela veut dire nécessairement que la structure lexicale du roumain a souffert d'importantes mutations au cours des dernières décennies.

4.2. La masse du vocabulaire roumain actuel comprend environ 700—800 mots d'origine turque-osmanlie; nous avons dépisté dans les œuvres recherchées environ 500 de ces termes. Leur majorité appartient au lexique populaire, y compris quelques termes dialectaux (*bardacă*, *bent*, *fucie*, *mahmudea*, *șisic*, *tarbacă*, *tistimel*, etc.) ou argotiques (*coïnac*, *sictir*, *zull*, *zulitor*, etc.). Nous avons inclus dans la masse du vocabulaire tous les mots d'origine turque, à l'exception des mots du fond lexical principal, ainsi que des archaïsmes, ceux-ci appartenant à la périphérie du vocabulaire.

4.2.1. Un nombre de 71 termes, employés dans la langue littéraire et dans la conversation courante, se détachent du vocabulaire actuel d'origine turque-osmanlie; ils apparaissent dans au moins six œuvres des treize discutées, à condition que les termes ayant l'indice de répartition 6 soient d'une grande fréquence d'occurrence. Ces mots font partie du vocabulaire essentiel de la langue roumaine, tel qu'il a été conçu en 1978 par Constant Maneca et Adriana Senatore Perillo<sup>4</sup>. Les mots d'origine turque représentent 1,3% de ce vocabulaire essentiel, incluant les termes du vocabulaire fondamental (voir ci-dessous), ainsi que les mots suivants : *bre*, *bacșiș*, *cafenea*, *catran*, *călăuzi*, *cergă*, *chel*, *chelite*, *cișmea*, *cîntar*, *derbedeu*, *divan*, *dud*, *dușmănie*, *gaz*, *haide*, *hambar*, *leafă*, *liliac*, *mahala*, *murdări*, *musafir*, *papuc*, *puști*, *raft*, *sobă*, *tarabă*, *tîrjă*, *tinichea*, *turcesc*, *zar*, *zarzavat*.

4.2.2. Du vocabulaire roumain essentiel actuel se détachent, comme importance, 39 mots d'origine turque-osmanlie. Ils apparaissent dans au moins huit des treize œuvres étudiées, à condition que les termes aux indi-

<sup>2</sup> *Încercare asupra fondului principal lexical al limbii române*, [București], 1954, pp. 48—55.

<sup>3</sup> Les mots qui ont été éliminés au cours des dernières 28 années du fond lexical principal du roumain sont les suivants : *chior* (< tc. *kör*), *ciomag* (< tc. *çomak*), *cîntar* (< tc. *kantar*), *moft* (< tc. *müft*), *para* (< tc. *para*), *soi* (< tc. *soy*), *tâbăcl* (< roum. *tabac* < tc. *tabak*), *zor* (< tc. *zor*) et *zorî* (< roum. *zor*). Il est significatif que *ciomag*, *tâbăcl*, *zor* et *zorî* ne font plus partie même du vocabulaire fondamental actuel (voir ci-dessous).

<sup>4</sup> *Preliminarii la vocabularul esențial al limbii române*, dans «Limba română», XXVII (1978), 6, pp. 575—583.



ces de répartition 8, 9 et 10 aient une grande fréquence d'occurrence ou bien qu'ils soient à la base de plusieurs dérivés, mots composés ou expressions, — et qu'ils constituent les noms uniques des réalités dénommées. Nous croyons que ces mots font partie du vocabulaire fondamental de la langue roumaine actuelle, tel qu'il a été conçu en 1977 par Maria Iliescu<sup>5</sup>. Voici la liste de ces mots — y compris, bien entendu, les termes du fond lexical principal —, représentant 1,2% du vocabulaire fondamental du roumain actuel : *basma, ăfaea, capac, caraghios, catifea, cazan, cearceaf, chef, chibrit, chior, cioban, ciorap, ciorbă, cîntărl, cutie, degeaba, doveac, dulap, dușman, farfurie, geam, geamantan, geantă, habar, hai, haz, murdar, murdărie, odaie, perdea, rahat, salcîm, sîrmă, soi, șiret („lacet”), tavan, tavă, turo, tutun.*

4.3. A la périphérie du vocabulaire roumain actuel se trouvent environ 60 termes archaïques d'origine turque-osmanlie rencontrés dans les textes étudiés, auxquels s'ajouteraient un nombre pas trop grand d'autres mots périmés, employés dans d'autres œuvres littéraires et historiographiques. Parmi les termes archaïques excerptés, nous citons les exemples suivants : *atlaz, bei, beizadea, bimbașă, buzdugan, caftan, cat, chirigiu, culă, gealat, haraci, harem, ienicer, meterez, pașalie, peșchez, raia, saftian, serai, sultan, șalvari, telal, vechil, vizir, etc.*

5. A la lumière des résultats de notre recherche statistique, nous pouvons affirmer ce qui suit :

5.1. Dans les treize œuvres littéraires étudiées il y a 562 mots d'origine turque-osmanlie. L'entier lexique roumain actuel comprend, à ce qu'il paraît, pas plus de 900 termes d'origine turque (mots d'emprunt et formations sur terrain roumain). On peut supposer qu'une partie de ces termes tendent vers la périphérie du vocabulaire, tandis que 6—10% des termes en discussion sont déjà archaïques. Les autres termes actuels d'origine turque (probablement près de 600—650 mots) occupent des positions solides dans le lexique roumain actuel, surtout les plus de soixante-dix mots appartenant au vocabulaire essentiel du roumain actuel. Parmi ceux-ci se détachent comme importance 39 termes appartenant au vocabulaire fondamental, ayant un noyau de dix mots qui font partie du fond lexical principal de la langue roumaine actuelle.

5.2. A mesure qu'on augmente l'inventaire lexical, la proportion des mots d'origine turque s'accroît elle aussi : dans le fond lexical principal — 0,8% ; dans le vocabulaire fondamental — 1,2% ; dans le vocabulaire essentiel — 1,3% ; dans le lexique global du roumain moderne (conformément à une étude de 1961<sup>6</sup> basée sur l'inventaire lexical du *Dictionnaire de la langue roumaine moderne*<sup>7</sup> — 3,6%.

5.3. Le vocabulaire d'origine turque des textes investigués est constitué en proportion de 72% des mots d'emprunt, et de 28% — des formations sur le terrain de la langue roumaine.

<sup>5</sup> *Vocabularul fundamental al limbii române contemporane*, dans « *Limba română* », XXVI (1977), 3, pp. 239—263.

<sup>6</sup> D. Macrea, *Probleme de lingvistică română*, București, 1961, pp. 31—39.

<sup>7</sup> *Dicționarul limbii române moderne*, București, 1958, 961 pp.

**5.4.** La répartition en classes grammaticales des mots d'origine turque (mots d'emprunt et formations sur terrain roumain) des textes investigués est la suivante : substantifs — 80 %; adjectifs — 11 %; verbes — 6,3 %; adverbes — 1,7 %; interjections — 0,8 %; prépositions — 0,2 %.

**5.5.** L'occurrence des mots d'origine turque dans les textes investigués est insignifiante par rapport aux termes d'autres origines : un mot d'origine turque apparaît à environ 200 — 300 mots-texte (0,3 — 0,5 %). Ce rapport est probablement valable pour l'entier langage artistique roumain actuel, reflétant la fréquence réduite des mots d'origine turque-osmanlie dans la langue roumaine actuelle.

# BEITRÄGE ZUR GESCHICHTE DER KENNTNIS DES RUMÄNISCHEN IN WESTEUROPA

ZAMFIRA MIHAIL

In einer seiner grossmütigsten Initiativen setzt sich Prof. Eugenio Coseriu zum Ziel die Entwicklung der Ideen auf dem Gebiet der Sprachwissenschaften zu rekonstruieren. Seine Studien hinsichtlich der Anfänge der synchronisch Sprachwissenschaft<sup>1</sup>, der Vorgänger der typologischen Forschung<sup>2</sup> oder die strukturelle Syntax<sup>3</sup> bewirkten eine notwendige Neuordnung der Zugehörigkeiten der Ideen, sowie die Anerkennung der bis jetzt ignorierten Verdienste<sup>4</sup> zahlreicher Forschungen die zum Fortschritt der Sprachwissenschaften beigetragen haben.

In dieser Idee, der Wiederherstellung, wird auch die Betrachtungsweise Europas in den letzten vier Jahrhunderten betreffs des lateinischen Ursprungs der rumänischen Sprache analysiert<sup>5</sup>. E. Coseriu hebt hervor, dass „keinem anderen Gelehrten hat nun in den letzten zwanzig Jahren die Geschichte der Kenntnis des Rumänischen in Westeuropa so viel zu verdanken wie Giuliano Bonfante“<sup>6</sup>. Seine Analyse zieht die meisten europäischen Quellen aus der Periode zwischen dem 7. und 19. Jahrhundert in Betracht und ist ausführlich und korrekt. G. Bonfante hat aber die Zahl derer die sich auf eine oder andere Art mit der rumänischen Sprache beschäftigt haben nicht restlos ausgebeutet. In den letzten Jahrzehnten liessen sich auch rumänische Forscher unter die vorhin erwähnten einreihen<sup>7</sup>, nennenswert ist besonders A. Armbruster, der sämtliche deutsche Quellen bezugs der Romanität der Rumänen<sup>8</sup> untersuchte und auch jene erwähnt die sich mit der rumänischen Sprache befasst haben.

<sup>1</sup> Eugenio Coseriu, *Georg von der Gabelenz et la linguistique synchronique*, „Word“, 23(1967) 1–3, S. 74–100; François Thurot, „Zeitschrift für französische Sprache und Literatur“, Wiesbaden, LXXVII, Jan. 1967, Heft 1–2, S. 30–34; *Sprache und Funktionalität bei Fernao de Oliveira (1536)*, „Press Publication in the History of Linguistics“, I, Lisse, The Peter de Ridder Press, 1975, 23 S.

<sup>2</sup> Adam Smith und die Anfänge der Sprachtypologie, „Wortbild, Syntax und Morphologie. Festschrift zum 60. Geburtstag von Hans Marchand“, Haga, Mouton, 1968, S. 46–54.

<sup>3</sup> *Un précurseur méconnu de la syntaxe structurale: H. Tiktin*, „Recherches de linguistique. Hommage à Maurice Leroy“, Bruxelles, Ed. de l'Université de Bruxelles, 1980, S. 48–62.

<sup>4</sup> *Zu den Etymologien von Miron Costin*, „Kurier der Bochumer Gesellschaft für Rumänische Sprache und Literatur“, Bochum, Studienverlag Dr. N. Brockmeyer, 12, 1981, S. 8–15.

<sup>5</sup> *Von Genebrardus bis Hervás. Beiträge zur Geschichte der Kenntnis des Rumänischen in Westeuropa*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1981, 162 S.

<sup>6</sup> Giuliano Bonfante, *Studi romeni*, Roma, 1973.

<sup>7</sup> G. Mihăilă, *Noi mărturii privind latinitatea limbii române: primele glose și glosare româno-latine și române-italiene (1451–1718)*, in *Cultură și literatură română veche în context european*, București, 1979.

<sup>8</sup> A. Armbruster, *Romanitatea românilor. Istoria unei idei*, București, 1973, und die französische Übersetzung: *La romanité des Roumains. Histoire d'une idée*, București, 1977.

Prof. E. Coseriu untersucht seit über 10 Jahren ausführlich eine Serie solcher Quellen die noch nie erwähnt wurden und andere die er ins richtige Licht rückt. Wertvoll sind diese Quellen nicht nur für die Sprachforscher der rumänischen Sprache und der romanischen Linguistik sondern auch für die Ideen der Sprachgeschichte.

Die Herausgabe dieser Studien im Jahre 1981 in einem Sammelband war eine gute Idee; sie vereint Arbeiten die seit 1975 in verschiedenen Zeitschriften und Gedenkausgaben erschienen<sup>9</sup>. Die Analyse umfasst mehrere Kategorien von Schriften: a) genealogische Referenzen die Fortsetzer der Muttersprachen aufzählen; b) Wörterbücher (Listen von Begriffen und Redewendungen); c) Sammlungen von *Vaterunser* Gebeten die einen feststehenden Inhalt aufweisen. Zur ersten Kategorie zählt eine von den Schriften des gelehrten Benediktionermönches Gilbert Genebrard (Genebrardus, Genibrardus) der am Pariser Collège Royal Hebräisch unterrichtete. Über ihn und seine Schrift *Chronographiae libri quator*, Paris, 1580, wird gesagt: „In diesem Werk bezieht sich nun Genebrard, wenn auch nur sehr kurz, auch auf das Rumänische und zwar im Zusammenhang mit seiner Darstellung der Verschiedenheit der Sprachen“ (S. 12). Es werden die Nachkommen der lateinischen Sprache aufgezählt: „Latina Italicae, Valachicae, Gallicae & Hispanicae“ wobei die rumänische Sprache natürlicherweise zu den romanischen Sprachen gezählt wird. Einige Jahre später erwähnt ein Professor aus Bilbao, Andres de Poza, in seinem 1587 in Bilbao erschienenen, anerkannten Werk, *De la antiqua lengua, poblaciones, y comarcas de las Espanas en que de paso se tocan algunas cosas de la Cantabria*, die rumänische Sprache als Deszendent des Lateinischen; „De la lengua latina han resultado las generales que agora se usan en Italia, España, Francia y Vvalachia“. Bemerkenswert ist die Bezeichnung „generales“ für diese Sprachen, in 1587 geprägt und von E. Coseriu mit „Nationalsprache“ übersetzt.

E. Coseriu verfolgt mit besonderer Akribie die Verbreitung der Informationen und die chronologische Folge der Autoren die sich mit derselben Problematik beschäftigt haben. Auf diese Weise verfasst er eine Liste von westeuropäischen Autoren die in der Periode zwischen 1580 u. 1817 die rumänische Sprache in einem Zuge mit den romanischen Sprachen zitieren, zusammen mit dem Italienischen, Spanischen, Französischen, zu welchen manche auch das Rätische, Portugiesische und Sardische zählen. Die Liste weist folgende Namen auf: Genebrard (1580), Poza (1587), Zamosius (1593), Duret (1613), Isthvanfius (1622), Opitz (1623), Boxhorn (1652), Graclehnus (1665), Troester (1666), Skinner (1671), Stiernhielm (1671), Hartknoch (1684), Kirchmajer (1686), Kreckwitz (1688), Thunmann (1774), Griselini (1780), Hervás (1784), Fernow (1808),

<sup>9</sup> Cf. Inhaltsverzeichnis des Beitrags *Von Genebrardus bis Hervás*: 1. Zur Kenntnis der rumänischen Sprache in Westeuropa im 16. Jahrhundert (Genebrard und Andrés de Poza); 2. Die rumänische Sprache bei Hieronymus Megiser (1603); Nachtrag: Megiser und Botero; 3. Stiernhielm, die rumänische Sprache und das merkwürdige Schicksal eines Vaterunser; 4. Andreas Müller und die Latinität des Rumänischen; 5. Griselini, das Rumänische und das Vulgärlatein; 6. Das Rumänische im „Vocabulario“ von Lorenzo Hervás; 7. Rumänisch und Romanisch bei Hervás y Panduro; Anhang I; Die Wortlisten von Lucius, Troester, Del Chiaro und Griselini; Anhang II: Texte von Hervás zum Rumänischen und zu den Rumänen (Auszüge aus „Idea dell'universo“ und aus „Catálogo de los lenguas“); Anhang III: Die Vaterunser von Hervás.

Vater (1817) (S. 30). Natürlich haben noch zahlreiche andere Autoren rumänische Wörter zitiert, mit diesen hat sich besonders A. Armbruster in anderen Arbeiten befasst und E. Coseriu zieht sie auch in Betracht (S. 40–42).

Eine ausführliche Beschreibung der rumänischen Sprache findet sich in den Sprachkatalogen (*Catalogo delle Lingue*, 1784) und in anderen Schriften von Hervás y Panduro, was folgendermassen hervorgehoben wird: „Hervás ist in Wirklichkeit der erste ‘Romanist’ in vollem Sinne des Wortes, d.h. der erste Linguist, der die romanische Sprachfamilie (einschliesslich des Rumänischen) als ein Ganzes betrachtet“ (S. 101). Selbstverständlich gibt es auch Inkohärenzen im Werk dieses Mannes, der neue Gesichtskreise eröffnet, die aber E. Coseriu erfasst und abschliessend folgert: „Trotz dieser und anderer Schwächen’ Beitrag zur rumänischen Philologie im Ganzen doch nur höchst positiv bewertet werden“ (S. 125); „Schliesslich — aber keineswegs an letzter Stelle — ist seine Aufstellung der Diskussion zum Namen und zur Herkunft der Rumänen von höchster Bedeutung. Man kann wohl sagen, dass die Geschichte der Kenntnis des Rumänischen in Westeuropa und der Idee der Latinität des Rumänischen heute zumindest, z.T. anders aussehen würde, wenn man alle die von Hervás benutzten und zitierten Autoren berücksichtigt hätte“ (S. 126).

Eine andere Kategorie von Schriften die Beispiele aus dem Wortschatz aufzählen bringen eben durch das erwähnte Sprachmaterial Argumente im Interesse der Latinität der rumänischen Sprache. Wichtig sind in dieser Hinsicht die Wortlisten, zwei- oder vielsprachig, die aus dem 17. Jahrhundert stammen. Obwohl schon früher handgeschriebene Wortlisten zu vermerken sind, wie jene von Silvestro Amelio, oder Francantonio Minotto, ist die erste gedruckte Wortliste die auch die rumänische Sprache (es ist die rumänisch-lateinische) einbegreift Joannes Lucius zu verdanken, das *De regno Dalmatiae et Croatiae libri VI*, erschienen in Amsterdam, 1666, wo eine rumänische Wortliste im VI. Buch, Kapitel V, *De Vlahis*, erscheint (S. 71)<sup>10</sup>.

Eine ganze Studie wird *Griselini, das Rumänische und das Vulgärlatein* (S. 68–81) gewidmet, besonders hinsichtlich der Beiträge Griselini’s zur Romanistik und zur Theorie des Vulgärlateins, so wie ihrer wissenschaftsgeschichtlichen Bedeutung<sup>11</sup>.

Sammlungen von *Vaterunser* waren ein verbreitetes Thema der Schriften aus dem 17. Jahrhundert und sind sehr geschätzt. In der 1603 erschienen Ausgabe seiner Sammlung, *Specimen Quinquaginta diversarum atque inter se differentium linguarum, & Dialectorum; Videlicet, Oratio Dominica, et quaedam alia ex Sacris literis, totidem lingui expressa*, veröffentlicht Hieronymus Megiser auch den rumänischen Text des o.e. Gebetes.

<sup>10</sup> Cf. C. Dima-Drăgan u. Mitarbeiter, *Primul dicționar tipărit al limbii române*, „Ateneu“, Bacău, Heft 7 (84), Juli 1971, S. 14–15; C. Dima-Drăgan, *Un destin istoric: permanența latinității în cultura românească veche*, „Studii și cercetări de bibliologie“, XIII, 1974, S. 29–37.

<sup>11</sup> Cf. Francesco Griselini, *Incercare de istorie politică și naturală a Banatului Timișoarei*, Übersetzung in Rumänisch u. Hrg. Costin Feneșan, Timișoara, 1984.



E. Coseriu berichtigt einige in Fachkreisen verbreitete Informationen über diese Quelle und zwar sagt er, dass der rumänische Text erst in der Ausgabe aus dem Jahr 1603 zu finden sei und nicht in jener aus 1593, wie L. Şăineanu (u. nachträglich auch C. Tagliavini) behauptete. Es ist nicht bekannt woher H. Megiser diesen Text hatte, man weiss nur, dass das erste mit lateinischen Buchstaben geschriebene *Vaterunser* aus dem Jahr 1593 von Luca Stroiici stammt. Im Jahre 1667 bekam Stiernhielm von Nicolae Milescu Spătarul, einem in der schwedischen Hauptstadt lebenden rumänischen Schriftgelehrten, einen rumänischen Text, der nur wenige Unterschiede zu jenem aufwies, und von Stiernhielm veröffentlicht wurde. E. Coseriu beweist, dass N. Milescu der Auskunftgeber war und zwar auf Grund der Gegenüberstellung mit dem handgeschriebenen Exemplar welches dieser dem englischen Kapellan aus Konstantinopel, Thomas Smith, überreichte. Die Existenz mehrerer Varianten (der Gebrauch des Begriffs „Părinte“ statt „Tată“ u.a. Synonyme) trägt zur Geschichte des Umlaufes des Textes vom *Vaterunser* in rumänischer Sprache bei.

Die hier besprochenen Studien E. Coseriu's sind zahlenmässig nur ein kleiner Teil seines hervorragenden Gesamtwerkes. Sie beweisen das gleichbleibende Interesse des Autors für die Geschichte seiner Muttersprache, und seine bis ins kleinste gehende Forschungsarbeit zur Entdeckung von wissenschaftlichen Zeugnissen zur Unterstützung und Behauptung der Latinität der rumänischen Sprache im Laufe der Jahrhunderte. Hierbei, zur Feier seines 65. Lebensjahres danken wir Prof. E. Coseriu für all seine Schriften die die rumänischen Wissenschaft bereichern.

## CHRONIQUE DES ACTIVITÉS SCIENTIFIQUES DE L'INSTITUT JUIN 1985 — JUIN 1986

### I. ÉTUDES ET RECHERCHES ACHÉVÉES EN 1985

En 1985 ont été achevés une série de travaux élaborés pendant les dernières années.

Travaux collectifs sur des thèmes d'une importance majeure : *La place des Roumains dans l'histoire universelle*, auteurs : Eugen Stănescu, Cornelia Papacostea-Danielopolu, Ioan Matei, Auca Tanașoca, N. S. Tanașoca, Zamfira Mihail, Cristina Feneșan, coordonnateur Andrei Pippidi. *Les relations des Pays Roumains avec les peuples sud-danubiens au moyen-âge*, auteurs : Cristina Feneșan, Auca Tanașoca, Cornelia Papacostea-Danielopolu coordonnateur. *Tradition et modernité dans la terminologie sociale et politique du Sud-Est européen aux XVIII<sup>e</sup>—XX<sup>e</sup> siècles*, auteurs : Cătălina Vătășescu, Emanuela Mihuț, Zamfira Mihail, Lidia Simion, Lia Brad-Chisacof, coordonnateur : Alexandru Dușu.

De nombreux travaux individuels portent sur différents aspects de l'histoire de la zone : Cornelia Belcin-Pleşca, *Les cités de la région carpatobalkanique et pontique aux IV<sup>e</sup>—X<sup>e</sup> siècles*; Cristina Feneșan, *Prémises d'histoire sud-est européenne de la grande guerre d'indépendance dirigée par Michel le Brave*; Ioan Matei, *Le démembrement de l'Empire Ottoman et l'indépendance d'État de la Roumanie*; Mustafa Mehmed, *La question orientale et l'affirmation des peuples sud-est européens (jusqu'à 1878)*; Robert Păiușan, *La pénétration du capital étranger dans le Sud-Est européen pendant les dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle (1864—1900) et ses conséquences économiques et politiques*; Constantin Paraschiv, *La diplomatie roumaine dans les Balkans pendant la crise bosniaque*; Constantin Iordan, *La Roumanie dans le système des relations internationales des États sud-est européens (1914—1934)*; Constantin Iordan, *La révolution russe de février et les mouvements de libération nationale des Balkans (février-novembre 1917)*; Ștefan Vilcu, *Les problèmes nationaux des États du Sud-Est européen (1914—1916) et la Russie tsariste*.

Des travaux portant sur l'histoire culturelle, l'histoire littéraire et la linguistique ont été élaborés par : Elena-Natalia Ionescu, *Parallèles thématiques dans le roman social roumain et turc*; Eugenia Ioan, *Relations littéraires roumano-yougoslaves contemporaines et le concept de bon voisinage*; Liviu Marcu, *Problèmes d'anthropologie sociale comparée sud-est européenne*; Anca Ghiță, *Recherches de géographie historique. La contribution de l'école roumaine*; Nicolae-Șerban Tanașoca, *Le langage de l'historien*; Andrei Sanda, *La lutte du peuple roumain pour le parachèvement de l'État national unitaire reflétée dans l'historiographie allemande*; Cătălina Vătășescu, *Étude comparée entre l'histoire de la langue roumaine et l'histoire de la langue albanaise*; Elena Scărlătoiu, *Contributions à la recherche du mégléno-roumain parlé dans la Dobroudja*.

Documents et éditions critiques concernant l'histoire des Roumains et de l'espace sud-est européen : Maria Alexandrescu, *Témoignages archéologiques sur la vie culturelle de la rive gauche du Pont Euxin aux VI<sup>e</sup>—I<sup>er</sup> siècles a.n.è.*; Mustafa Mehmed, *Documents turcs concernant l'histoire de la Roumanie*, vol. VII; Elena Siupiur, en collaboration avec D. Ivănescu (Archives de l'État — Iași), *L'appui accordé par l'État roumain à la fondation et au développement sur son territoire de l'enseignement bulgare moderne au XIX<sup>e</sup> siècle*; Olga Cicanci, *Daniel Diniție Philippide, Œuvres*, édition critique; Tudor Teoteoi, *Études concernant l'œuvre historique de Dionisie Fotino*; Lidia Demény, *La place des Pays Roumains dans l'impression du livre sud-slave dans l'Europe Centrale et du Sud-Est (XVIII<sup>e</sup> siècle — début du XIX<sup>e</sup>). Étude et catalogue*.

Par les soins de l'Institut ou sous la signature de certains de ses membres ont paru les volumes suivants; Mihai Berza, *Pentru o istorie a vechii culturi românești* (Pour une histoire de l'ancienne culture roumaine), Bucarest, Ed. Eminescu, 1985, recueil d'études avec étude introductive et notes par Andrei Pippidi. Mustafa Mehmed, *Documente turcești privind istoria României* (Documents turcs concernant l'histoire de la Roumanie), vol. III (1791—1812), Bucarest, Ed.

Academiei, 1986 ; *Cercetări de istorie și civilizație sud-est europeană* (Recherches d'histoire et de civilisation sud-est européenne) Bucarest, Centre d'Information et de Documentation de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques, volume de synthèses des travaux élaborés dans l'Institut, résumés des débats scientifiques etc. paru par les soins de : Elena Scărlătou, Emanuela Mihuț, Cornelia Danielopolu et Zamfira Mihail. L'avant-propos est signé par le Pr. Gh. I. Ioniță, directeur de l'Institut.

Le Pr. Gh. I. Ioniță a publié (en collaboration avec Aron Petric) *Istoria contemporană a României* (Histoire contemporaine de la Roumanie), Bucarest, Ed. Didactică și Pedagogică, 1985 ; de même, il a collaboré aux suivants volumes : *Civilizația medievală și modernă românească. Studii istorice* (Civilisation médiévale et moderne roumaine, Etudes historiques), Cluj-Napoca, Ed. Dacia, 1985 ; *Transilvania în istoria și conștiința românilor* (La Transylvanie dans l'histoire et la conscience des Roumains), Iași, Junimea, 1985 ; *Pagini de istorie românească și universală* (Pages d'histoire roumaine et universelle), Bucarest, sous l'égide de l'Académie « Ștefan Gheorghiu », 1985 ; *Etudes d'historiographie*, Bucarest, 1985 ; *Revoluție și proces revoluționar în edificarea societății socialiste* (Révolution et processus révolutionnaire dans l'édification de la société socialiste), Bucarest, Ed. Politică, 1986.

Dans cette période une série d'études signées par le Pr. Gh. I. Ioniță ont été publiées dans les revues suivantes : « Muzeul Național » XI (1985) ; « Forum » 7—8, 1985 ; « Revista de pedagogie » 8, 1985 ; « Revista de istorie » 10, 12, 1985 ; 4, 1986 ; « Arhivle Olteniці », nouvelle série, IV (1985) ; « Studii și articole de istorie » LI—LII (1985), « Magazin istoric » 4, 1986 ; « Era socialistă » 8, 1986 ; « Revue des études sud-est européennes » 2, 1986 ; « Revista arhivelor » 1, 1986 ; « Analele Universității din București—Istorie » XXXV (1986).

Dans la même période Al. Dușu a publié : le volume *Călătorii, imagini, constante* (Voyages, images, constantes), Bucarest, Ed. Eminescu, 1985 ; la préface et les notes à la traduction de la *Divine Comédie* faite par Gh. Coșbuc ; une préface à la traduction de l'œuvre de Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Bucarest, Ed. Meridiane, 1986 ; l'étude *Du centre du monde à la pluralité des mondes : le voyage de Démètre Cantemir* dans le volume collectif *Le comparatisme roumain*, tome II, Bucarest, Ed. Univers, 1985. Il a coordonné le fascicule *Ecriture et réflexion critique* de la revue « Cahiers roumains d'études littéraires » 2/1985.

Elena Siupiu a publié l'étude *Viața intelectuală la români în secolul al XIX-lea* (La vie intellectuelle des Roumains au XIX<sup>e</sup> siècle) dans le volume *Cartea interferențelor* (Le livre des interférences), Bucarest, Ed. științifică și enciclopedică, 1985.

En prenant les risques des éventuelles omissions, nous désirons mentionner quelques contributions de nos collègues parues à l'étranger : Cornelia Papacostea-Danielopolu, « *L'Éthique de Benjamin de Lesbos et les Pays Roumains* », in « Actes du colloque Benjamin de Lesbos », Athènes, 1985 ; Lidia Demény, *Marchandises orientales en Transylvanie et limitation des prix* in « Actes du 11<sup>e</sup> colloque international d'histoire, Économies méditerranéennes : équilibres et intercommunications XII<sup>e</sup>—XIX<sup>e</sup> siècles », t. II, Athènes, 1985 ; Al. Dușu, *Enseigner la littérature française par comparaison : les cours de Pompiliu Eliade et de Charles Drouhet*, in *In honorem Jacques Voisîne*, « Neohelicon », Budapest, XII (1986), 1 ; *Structures et rayonnement des modèles culturels dans l'Europe du Sud-Est*, in *Histoire sociale, sensibilités collectives et mentalités. Mélanges Robert Mandrou*, Paris, PUF, 1986 ; *La Roumanie in L'Absolutisme éclairé*, Budapest, Akadémiai Kiadó et Editions du CNRS, 1986 ; *Explanations of Change in Literary History. Summary Report*, in « Proceedings of the X<sup>th</sup> Congress of the ICLA », New York, Garland Publishing, 1<sup>er</sup> vol. ; « *Culture commune et culture populaire. L'exemple du Sud-Est européen* », in *Rapports*, XVI<sup>e</sup> Congrès International des Sciences Historiques, Stuttgart, 11<sup>e</sup> volume, 1985 ; Crîstina Feșșan, *Die Bemühungen Siebenbürgens als Friedensvermittler zwischen Habsburg und die Pforte (1605—1627)*, in *Aktes des Colloquiums CIEPO*, 1983 : *Habsburgisch-Osmanische Beziehungen XVI—XVII Jahrhundert*, Wien 1985 ; de même elle a rédigé la Bibliographie annuelle des travaux roumains de turcologie pour *Turkologischer Anzeiger*, édité par Orientalisches Institut de l'Université de Vienne ; Mustafa Mehmed, *Chroniques roumaines concernant la campagne de Prout de 1711* (en langue turque), in « Türk Kültürü », 1985 ; Elena Scărlătou, *L'extension de la domination bulgare au nord du Danube (VIII<sup>e</sup>—X<sup>e</sup> siècles). Considérations linguistiques*, in « Etudes balkaniques », Sofia, 1985, 2 ; Elena Siupiu, *The Bulgarian Writers in Emigration in 19<sup>th</sup> Century. Romanian center*, in « Literaturna Istoriја », Sofia 1985, n<sup>o</sup> 13 ; Eugen Stănescu, *L'établissement du statut politique des Pays Roumains envers la Porte ottomane*, in « Actes du V<sup>e</sup> Congrès de Turcologie », Istanbul, 1986.

## II. SÉANCES DE COMMUNICATIONS

### A. Débats thématiques

Deux débats ont été organisés en marge des thèmes qui font l'objet des deux volumes en préparation dans l'Institut : *Probleme fundamentale ale istoriei Sud-Estului european* (Problèmes fondamentaux de l'histoire sud-est européenne). Le premier débat, janvier 1986, a été dirigé par le Pr. Gh. I. Ioniță et organisé par le coordonnateur du volume, le Pr. Eugen Stănescu. Y ont participé : Olga Cicanci, Cristina Feneșan, Elena-Natalia Ionescu, Liviu Marcu, Mustafa Mehmed, Tudor Teotcoi, Ioan Matei, Cornelia Belcin-Pleşca, C. Iordan, Cornelia Danicopolu, Elena Scărlătoiu, Maria Alexandrescu, Eugenia Ioan, Gh. Zbuchea, Stelian Brezeanu, Mihai Maxim (les deux derniers de la Faculté d'histoire et de philosophie) ; le second, juin 1986, organisé par le coordonnateur du second volume, C. Iordan, avec la collaboration des suivants collaborateurs : Cornelia Danicopolu-Papacostea, Lidia Demény, Mehmed Mustafa, Liviu Marcu, Cătălina Vătășescu, Elena Siupiur, Robert Păiușan, Zamfira Mihail et Nicolae Ciachir de la Faculté d'histoire et Philosophie.

### B. Séances ordinaires de communications

Le symposium consacré à l'anniversaire de deux décennies depuis le IX<sup>e</sup> Congrès du Parti Communiste Roumain, 3-4 juillet 1985. L'allocution d'ouverture a été prononcée par le Pr. dr. Gh. I. Ioniță, doyen de la Faculté d'histoire et de Philosophie de Bucarest, directeur de l'Institut : *Les problèmes de l'histoire, de la civilisation et des relations internationales du Sud-Est européen reflétés dans l'œuvre du Président Nicolae Ceaușescu depuis le IX<sup>e</sup> Congrès du P.C.R. jusqu'à nos jours — points de repères fondamentaux pour l'activité de recherche scientifique de l'Institut d'Etudes Sud-Est Européennes*. Ont présenté des communications sur des thèmes d'histoire, de sociologie, de linguistique et de littérature ; Alexandru Dușu, Ioan Matei, Zamfira Mihail, Lia Brad-Chisacof, Andrei Pippidi, Tudor Teotcoi, Elena Scărlătoiu, Cornelia Belcin-Pleşca, Liviu Marcu, Maria Alexandrescu-Vianu, Cătălina Vătășescu, Nicolae-Serban Tanașoca, Anca Ghiață, Lidia Demény, Anca Tanașoca, Mustafa Mehmed, Cristina Feneșan, Cornelia Papacostea-Danielopolu, Elena Siupiur, Robert Păiușan, Constantin Iordan, Stefan Vileu, Eugenia Ioan, Elena-Natalia Ionescu.

La séance annuelle de communications de l'Institut, février 1986. Ont présenté des communications : Liviu Marcu, *Sur les conceptions dualistes dans le Sud-Est européen* ; Ioan Matei, *Ancienne terminologie roumaine désignant les rapports roumano-ottomanes (XVI<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles)* ; Mustafa Mehmed, *La question orientale. L'affirmation des peuples sud-est européens* ; Robert Păiușan, *Le capital étranger dans le Sud-Est européen 1860—1900* ; Andrei Pippidi, *Quelques précisions concernant l'époque de Mireea le Grand* ; Cătălina Vătășescu, *Terminologie sociale traditionnelle en albanais*.

En collaboration avec la Faculté d'histoire et de philosophie et l'Institut d'histoire «N. Iorga», le 21 avril 1986 a été organisée la session dédiée au 65<sup>e</sup> anniversaire de la fondation du Parti Communiste Roumain. L'allocution d'ouverture a été prononcée par le Pr. dr. Gh. I. Ioniță 65 ans depuis la fondation du P.C.R. — *histoire et contemporanéité. La conception révolutionnaire du président Nicolae Ceaușescu sur le rôle et la place du Parti Communiste Roumain dans l'histoire une et unitaire du peuple roumain* ; Constantin Iordan, *Considérations sur les circonstances de la création des partis communistes dans le Sud-Est européen*. Ont présentés des communications dans les différentes sections : Lia Brad-Chisacof, Liviu Marcu, Nicolae-Serban Tanașoca, Anca Ghiață, Eugenia Ioan.

Le symposium dédié au 600<sup>e</sup> anniversaire de l'avènement au trône de la Valachie du prince Mircea le Grand, 20 juin 1986. L'allocution d'ouverture a été prononcée par Pr. dr. Gh. I. Ioniță, directeur de l'Institut. Ont présenté des communications : Tudor Teotcoi *Mireea le Grand — personnalité prestigieuse de l'histoire européenne* ; Zamfira Mihail, *Civilisation rurale roumaine et sud-est européenne aux XIV<sup>e</sup>—XV<sup>e</sup> siècles, à la lumière des recherches ethnolinguistiques* ; Cristina Feneșan, *Mireea le Grand dans les chroniques de l'époque* ; Anca Ghiață, *Mireea le Grand — défenseur de l'indépendance d'Etat et de l'intégrité territoriale roumaine dans l'espace carpato-danubiano-pontique* ; Mustafa Mehmed, *La politique de Mireea le Grand dans le Sud-Est de l'Europe* ; Mihai Maxim, *Les traités de paix roumano-ottomans à l'époque de Mireea le Grand* ; Adina Berciu, *Aspects de la circulation monétaire au temps de Mireea le Grand* ; (les deux derniers de la Faculté d'histoire et de philosophie) ; Constanța Stirbu et Paraschiva Stancu (Musée d'histoire nationale), *Nouvelles données concernant les émissions monétaires par Mireea le Grand* ; Eugenia Ioan, *L'image du prince Mircea le Grand dans la littérature yougoslave*.

### C. Séances ordinaires de communications

Ces séances ont permis à nos collègues, ainsi qu'à ceux provenant d'autres instituts, de présenter les résultats de leurs recherches les plus récentes :

Novembre 1985 : Prof. Gh. I. Ioniță, 45 ans depuis l'ignoble assassinat du savant Nicolae Iorga ; Elena Siupuri, *L'évolution des formes dans la littérature roumaine moderne. Esquis socio-logique* ; Andrei Pippidi, *Une mention du nom « România » au XIV<sup>e</sup> siècle* ; *Contribution à la géographie historique du Sud-Est européen*. Le 12 mars 1986 ; Pr. dr. Gh. I. Ioniță, *Le P.C.R. et le mouvement communiste du Sud-Est européen pendant l'entre-deux-guerres*. Le 20 mars, Constantin Iordan, *La Roumanie et le coup d'Etat de Bulgarie (9 juin 1923) reflétés dans les documents* ; Elena-Natalia Ionescu, *Le roman social roumain et turec : évolution parallèle*. Avril 1986 : Eugen Bantea, *Les relations de la Grande-Bretagne avec la Yougoslavie durant l'été 1944 à la lumière des documents du Commandement allemand dans les Balkans* ; Radu Ștefan Ciobanu, *Points de vue et hypothèses au sujet de l'humanisme roumain*. Juin 1986 : C. Paraschiv, *La diplomatie roumaine dans les Balkans pendant la crise bosniaque 1908—1909* ; Emanuela Popescu-Mihuț, *Elements d'idéologie dans les actes princiers de l'époque phanariote*.

Le groupe d'études sud-est européennes a continué ses séances dans l'organisation d'Andrei Pippidi : octobre 1985 — Al. Dușu et Eugen Stănescu ont présenté un aperçu sur les travaux du XVI<sup>e</sup> Congrès international des sciences historiques, Stuttgart, août 1985 ; novembre 1985 — Mustafa Mehmed, Eugen Stănescu ont présenté le V<sup>e</sup> Congrès de Turcologie, Istanbul, septembre 1985 ; février 1986 — discussions en marge de la méthode de Fernand Braudel en partant des deux traductions en langue roumaine des œuvres de Fernand Braudel : *Civilisation matérielle, économie et capitalisme*, 1985 et *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, 1986. Ont participé aux discussions : Al. Dușu, Andrei Pippidi, N. S. Tanașoca, Mihai Maxim, Lucian Boia, ainsi que les deux traducteurs Adrian Riza et Mircea Gheorghic.

Le groupe de linguistique sud-est européenne, organisé sous l'égide de l'Institut et animé par le Pr. Grigore Brâncuș de la Faculté de langue et littérature roumaine de l'Université a tenu sa première séance en mai 1986. N. Saramandu a présenté une communication. Ont pris la parole Grigore Brâncuș, Elena Scărlătoriu, Lia Brad-Chisacof, Zamfira Mihail et N. Ș. Tanașoca.

### III. PARTICIPATION À DES RÉUNIONS SCIENTIFIQUES ORGANISÉES EN ROUMANIE

Le Pr. dr. Gh. I. Ioniță, directeur de l'Institut a présenté dans cette période 25 communications dans le cadre des manifestations scientifiques organisées par de différentes institutions de culture et d'enseignement. Parmi celles-ci mentionnons : Brașov, le 12 juillet 1985 ; au Ministère de l'Éducation et de l'Enseignement, le 13 juillet 1985 ; Râmnicu Vilcea, le 4 décembre 1985 ; Arad, le 20 janvier 1986 ; Bistrița, le 19 mars 1986 ; Direction Générale des Archives d'État, le 4 avril 1986 ; Comité Central de l'Union de la Jeunesse Communiste, le 5 mai 1986 ; Constanța, le 28 mai 1986.

Dans le cadre de l'Université culturelle scientifique de Bucarest, Al. Dușu a ouvert le cycle de conférences : *Mentalité collective et communication intellectuelle* (15 novembre 1985) ; Zamfira Mihail est la responsable du cycle *L'évolution de la langue roumaine* et a organisé une table ronde sur le thème : *Les notes de voyage dans le Sud-Est européen — moyen de rapprochement entre les peuples*. Ont participé : Cornelia Papacostea-Danielopolu, Elena-Natalia Ionescu et Cătălina Vătășescu.

Le Comité roumain d'histoire et de philosophie des sciences de l'Académie de la R. S. de Roumanie a organisé le symposium « Traditions avancées dans la science et la technique roumaine et universelle » (17—18 octobre 1985), à laquelle ont présenté des communications : Pr. dr. Gh. I. Ioniță, *L'histoire au sommet de l'honneur à l'époque Nicolae Ceaușescu* ; Anca Ghiață, *Les débuts des recherches de géographie historique roumaine*.

Aux « Journées académiques de Jassy » (15—19 novembre 1985), à l'occasion du Symposium « Contributions roumaines au progrès de la science et de la philosophie du XX<sup>e</sup> siècle », ont présenté des communications : Anca Ghiață, *La Dobroudja dans l'œuvre de George Vălsan* ; Eugenia Ioan, *La réception de l'œuvre de Lucian Blaga en Yougoslavie*.

Au VIII<sup>e</sup> symposium national de thracologie sur le thème « L'Héritage thraco-géotrace et romain dans le contexte de l'Unité et de la continuité du peuple roumain en Dacie pontique » (25—27 novembre 1985, Constanța), Anca Ghiață a présenté la communication : *La Dobroudja — matrice de la continuité historico-démo-géographique roumaine aux X—XIX<sup>e</sup> siècles*.

La séance scientifique dédiée au 600<sup>e</sup> anniversaire de l'avènement au trône de Mircea I<sup>o</sup> Grand (Tulcea, 30 mai — 1 juin 1986) sur le thème « Mircea le Grand et son époque » : Anca



Ghiață, *La Dobroudja à l'époque de Mircea le Grand*; Eugenia Ioan, *La réception des événements historiques de l'époque de Mircea le Grand dans la littérature yougoslave*.

Au laboratoire de démographie de la Faculté d'histoire et de philosophie ont présenté des communications : Olga Cicauci, *Aspects démographiques dans l'œuvre de Daniel Philippide* (décembre 1985); Cornelia Papacostea—Danielopolu, *Roumains et Grecs dans les ports danubiens (XIX<sup>e</sup> s.)* (mars 1986); Elena Siupur, *Démographie bucaréstoise à la lumière du mouvement intellectuel au XIX<sup>e</sup> siècle* (avril 1986).

Le laboratoire d'études ottomanes : Mustafa Mehmed, Anca Ghiață, Cristina Feneșan, Ion Matei et Elena-Natalia Ionescu ont collaboré aux activités déroulées dans ce cadre, à côté des membres du corps enseignant et des étudiants de la Faculté d'histoire et de philosophie. Les travaux de laboratoire sont dirigés par le Pr. dr. Gh. I. Ioniță, doyen de la Faculté.

La Société d'études byzantines et postbyzantines déploie son activité dans le cadre de l'Institut. Eugen Stănescu a présenté la communication : *L'image des Vlaques dans l'historiographie byzantine*.

Aux activités de l'Association des orientalistes a participé Elena Natalia Ionescu : *La littérature roumaine en Turquie* (mai 1986).

Aux sessions de communications organisées par le Musée régional de Ialomița (Slobozia) Liviu Marcu a présenté : *L'agriculture chez les Vlaques balkaniques* (décembre 1985); *Techniques pastorales chez les Vlaques balkaniques* (mai 1986).

A la VIII<sup>e</sup> Conférence sur le thème « Valeurs bibliophiles dans le patrimoine culturel national », (23-24 mai 1986), Tulcea, Lidia Demény a présenté : *Particularités des miniatures du livre romain aux XVI<sup>e</sup> — XVII<sup>e</sup> siècles. Considérations générales*.

A la session annuelle de communications portant sur l'étymologie (Institut de Linguistique, Bucarest, novembre 1985), Lia Brad Chisacof : *Problèmes des emprunts lexicaux du néo-grec*.

A l'Institut d'histoire « N. Iorga » N. S. Tanașoca a présenté : *Les Roumains et le deuxième tsarat bulgare* (novembre 1985).

Au symposium roumano-allemand (octobre 1985), organisé par l'Institut d'histoire et de théorie littéraire « George Călinescu », N. S. Tanașoca : *Romanta, Balcania et les Roumains*,

#### IV. ACTIVITÉS À L'ÉTRANGER

##### A. Réunions scientifiques internationales

Au XVI<sup>e</sup> Congrès international des Sciences Historiques de Stuttgart, août 1985, Alexandru Dușu a participé à la Section chronologique *Culture des élites et cultures des masses depuis le XVII<sup>e</sup> siècle*, où il a donné une communication publiée dans le II<sup>e</sup> tome des Rapports. A la table ronde sur l'Anthropologie historique, organisée par le Pr. August Nitschke, il a évoqué quelques résultats de l'histoire des mentalités. Eugen Stănescu a participé dans le cadre de la Section méthodologique au débat : « Théorie et méthode historique chez Max Weber », avec la communication « États », et « classes », chez K. Marx et M. Weber; à la session de l'Association internationale d'études byzantines il a présenté la communication *L'image byzantine de la romanité balkanique*; à la session de l'Association internationale d'études sud-est européennes : *Byzance — trail d'union entre l'Europe centrale et la Méditerranée*. De même, il a présenté une intervention : *Quelques problèmes concernant la place des Pays Roumains en l'Europe Centrale et du Sud-Est aux XVI<sup>e</sup>—XVII<sup>e</sup> siècles*.

Le V<sup>e</sup> Congrès International de turcologie (Istanbul, 23—28 septembre 1985): Mustafa Mehmed, *Les chroniques roumaines à propos des grands vizirs Küprülü*; Eugen Stănescu, *Le statut juridico-politique des Pays Roumains vis-à-vis la Porte ottomane (datation, circonstances, codification)*; Anca Ghiață, *Les « salnamé », et les « tapu », sources de l'histoire de l'Empire ottoman au XIX<sup>e</sup> siècle*. Ont envoyé des communications : Ioan Matei, *Ouvrages concernant l'histoire de l'Empire ottoman écrits par les Roumains ou dans les Pays Roumains*; Elena-Natalia Ionescu, *Relations culturelles roumano-turques*.

Le symposium d'études épirotes, Ianina, septembre 1985 : Olga Cicauci et Cornelia Papacostea-Danielopolu ont envoyé les communications : *Médecins épirotes dans les Pays Roumains et Relations roumano-épirotes dans l'interprétation des historiens roumains*.

La session scientifique internationale consacrée au « Centenaire de l'union de la Roumélie orientale avec la Bulgarie » (Sofia, septembre 1985), C. Iordan a présenté : *La Roumanie et l'Union de la Roumélie orientale avec la Bulgarie (1885) : neutralité ou appui?*

Le colloque « L'histoire des colonies grecques dans le bassin pontique » (Tbilisi, septembre 1985), Maria Alexandrescu-Vianu, *Argument pour une recherche sud-est européenne de l'art antique des villes pontiques*.

La session annuelle du Groupe d'études pour l'histoire de la Transylvanie (Marburg, septembre 1985): Andrei Sanda a envoyé une communication.

Le V<sup>e</sup> Congrès international d'études panioniques (Cephalonie, mai 1986). Ont présenté des communications: Eugen Stănescu, *La chronique des Tocco de Céphalonie et la crise orientale après la bataille d'Ankara (1402)*; Tudor Teotcoi, *Les Iles ioniennes dans les sources byzantines*. Cornelia Papacostea-Danicopolu a envoyé la communication *Similitudes et affinités de vie spirituelle dans les Iles Ioniennes et les Principautés Roumaines (siècles XVIII<sup>e</sup> - XIX<sup>e</sup> ss.)*.

Le colloque de la Société nationale d'ethnologie française (Aix-en-Provence, mai 1986). Liviu Marcu a présenté: *Formes aléatoires traditionnelles de la redistribution des terres dans les communautés villageoises roumaines*.

La conférence nationale sur les recherches actuelles concernant la vie intellectuelle (Sofia, juin 1986). Elena Stupniur a envoyé la communication *The training of the Intellectuals in South-Eastern Europe in the 19th century. Romanian model*.

### B. Voyages d'études et de documentation

Au mois de janvier 1986 Alexandru Duțu a bénéficié d'une bourse IREX qui lui a permis de visiter plusieurs universités américaines (John Hopkins University, University of Illinois, University of Indiana, Stanford University, University of Wisconsin-Milwaukee et autres) et d'y donner des conférences.

Cătălina Vătășescu

## TABLE DES MATIÈRES

TOME XXIV (1986)

### Études

	N <sup>o</sup>	Page
BARBU DANIEL, Faits historiques et fiction historiographique. La δεσποτεία de Mircea le Grand et le « Despotat de Silistra » . . . . .	4	313
BARNEA, ION, Sceaux inédits de Dobroudja . . . . .	2	107
BRAD-CHISACOF, LIA, Eléments néo-grecs dans le lexique usuel du roumain contemporain . . . . .	4	361
BELGIN-PLEȘCA, CORNELIA, Sur l'habitation chez les Gêto Daces (V <sup>e</sup> s.av.n.è. III <sup>e</sup> s.n.è.) . . . . .	2	165
BREZEANU, STELIAN, « Romains » et « barbares » dans les Balkans au VII <sup>e</sup> siècle à la lumière des « Miracles de Saint Démétrius ». Comment on peut devenir l'« autre » . . . . .	2	127
CERNOVODEANU, PAUL, Mobility and Traditionalism: the Evolution of the Boyar Class in the Romanian Principalities in the 18 <sup>th</sup> Century . .	3	249
CIACHIR, NICOLAE, Le rôle de la Roumanie dans le Sud-Est de l'Europe (1900-1912) . . . . .	1	71
CICANCI, OLGA, Le rôle de Vienne dans les rapports économiques et culturels du Sud-Est européen avec le centre de l'Europe . . . . .	1	3
DEMÉNY LIDIA, Появление кирилловскій печати . . . . .	3	277
FENEȘAN, CRISTINA, Die Pforte und das Eingreifen Siebenbürgens in den Dreissigjährigen Krieg . . . . .	1	61
GHIATĂ, ANCA, Formations politiques au Bas Danube et à la Mer Noire (fin du XII <sup>e</sup> s.—XV <sup>e</sup> s.) . . . . .	1	35
IONIȚĂ, GH. I., Le Parti Communiste Roumain et la vie politique du Sud-Est européen . . . . .	3	221
IONIȚĂ, GH. I., Sur la pensée des socialistes, des militants du parti révolutionnaire de la classe ouvrière au sujet du parachèvement de la formation de l'État national unitaire roumain . . . . .	2	145
MIHAIL, ZAMFIRA, Beiträge zur Geschichte des Kenntnis des Rumänischen in Westeuropa . . . . .	4	383
MIHAIL, ZAMFIRA, South-East European Ethnolinguistics Convergences (in the Field of Agricultural Implements) . . . . .	2	179
PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, CORNELIA, Le commerce balkanique des ports danubiens et les progrès de la marine marchande française (1848—1859) . . . . .	1	17
PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, CORNELIA, Etat actuel des recherches sur l'époque phanariote . . . . .	3	227
PAVIOT, JACQUES (Paris), Un itinéraire inédit à travers le Sud-Est européen : le voyage de J. G. Monnier en 1786 . . . . .	3	235

PĂIUȘAN, ROBERT, Strat versus Xenopol. The crystallization of the theory „Romania a predominantly agrarian country” and its first refutation	1	27
PIPPIDI, ANDREI, Sur une inscription grecque de Silistra . . . . .	4	323
POPESCU-MIHUȚ, EMANUELA, Une traduction inconnue du manuel de lois rédigé par Michel Photinos en 1766 . . . . .	3	259
SCĂRLĂTOIU, ELENA, Linguistique sud-est européenne. Concept. Problèmes	4	343
SUCIU, EMIL, Le vocabulaire roumain actuel d'origine turque-osmanlie . . . . .	4	373
STĂNESCU, EUGEN, Quelques propos sur l'image byzantine de la romanité balkanique . . . . .	2	133
TEOTEOI, TUDOR, Deux épisodes de la lutte pour la suprématie au Mont Athos (XIII <sup>e</sup> —XIV <sup>e</sup> siècles) . . . . .	1	51
VANKU, MILAN (Belgrade), Nicolae Titulescu et la défense du statu-quo européen (1934—1936) . . . . .	2	155
VATĂȘESCU, CĂTĂLINA, Les emprunts lexicaux roumains en albanais . . . . .	4	351
VILCU, ȘTEFAN, La Roumanie et le problème du Danube à la fin de la première guerre mondiale . . . . .	1	79
VULPE, ALEXANDRU, Les plus anciens témoignages sur les Thraces nord-danubiens (point de vue historique et archéologique) . . . . .	4	333

## NOTES BRÈVES

VELICHI, CONSTANTIN, New Books on Bulgaria's Union with Eastern Rumania (1885) . . . . .	2	191
--	---	-----

## Discussions

PIPPIDI, ANDREI, « Romecha » . . . . .	3	287
--	---	-----

## Chronique

Chronique des activités scientifiques de l'Institut (Juin 1985 — Juin 1986) . . . . .	4	387
---	---	-----

## Comptes rendus

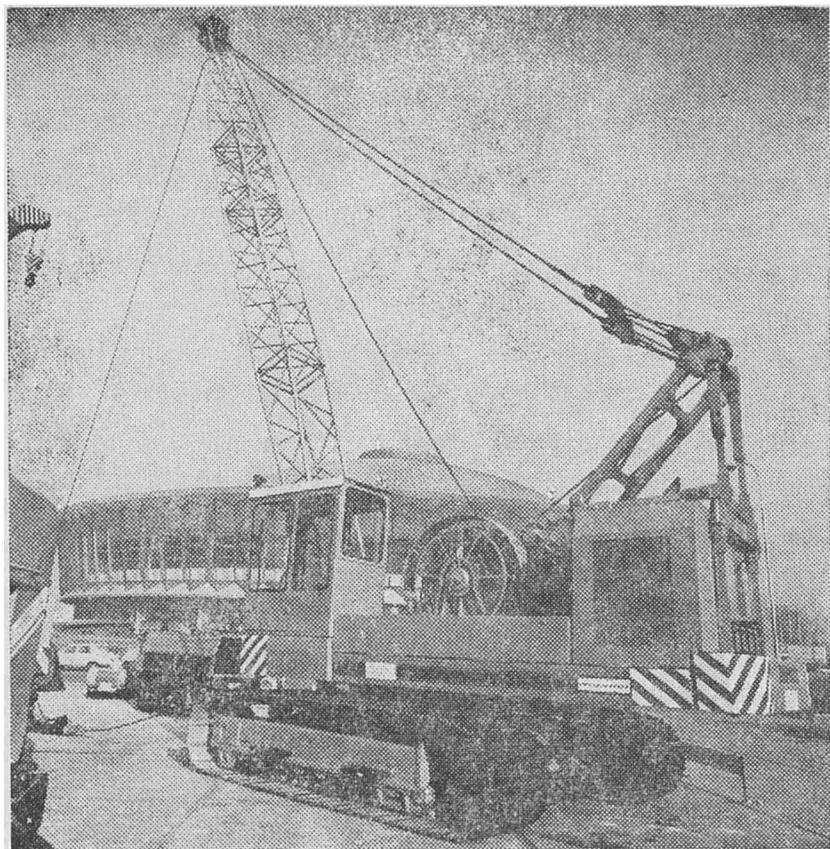
Cupido Legum (hrsg. Ludwig Burgmann, There e Fogen, Andreas Schminck) (Daniel Barbu) . . . . .	3	290
Histoire sociale, sensibilités collectives et mentalités. Mélanges Robert Mandrou (Daniel Barbu) . . . . .	3	295
HITCHINS, KEITH, The Idea of Nation. The Romanians of Transylvania, 1691—1848 (Robert Forest, Univ. Colorado) . . . . .	2	199
Învățăturile preste toate zilele (Enseignements pour chaque jour) (1642), édition et étude linguistique: W. van Eeden, Amsterdam, 1985 (Zamfira Mihail) . . . . .	1	85
IOSIPESCU, SERGIU, Balica, Dobrotița, Ivanco (Andrei Pippidi) . . . . .	3	293
KUNT, METIN I., The Sultan's Servants. The Transformation of Ottoman Provincial Government, 1550—1650 (Bogdan Murgescu) . . . . .	1	88
KUZMANOVA, ANTONINA. Балканската политика на Румъния (1933—1939) (C. Jordan) . . . . .	2	202
Națiunea română. Geneză. Afirmare. Orizont contemporan (Gh. I. Ioniță) . . . . .	3	289
PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, CORNELIA, Literatura în limba greacă în Principatele Române (1774—1830) (Elena Simpiur) . . . . .	2	195
Reprezentanța diplomatică la Constantinopol (30 aug. 1741 — decembrie 1742). Rapoarte inedite ale agenților lui Constantin Mavrocordat (traducere, studiu introductiv, note și comentarii, glosar de Ariadna Camariano-Gioran) (Bogdan Murgescu) . . . . .	2	197
ROSETTI, ALEXANDRU, La linguistique balkanique, suivie par: Le nouveau en linguistique (Zamfira Mihail) . . . . .	2	193
TREADGOLD, WARREN T., The Byzantine State Finances in the Eighth and Ninth Centuries (Sergiu Iosipescu) . . . . .	1	86
Venezia, Italia, Ungheria fra Arcadia e Illuminismo (Raporti italo-ungheresi dalla presa di Buda a la Rivoluzione Francese) (Andrei Pippidi) . . . . .	1	92

## Notes de lecture

Αριστοτελείο Πανεπιστήμιο. Θεσσαλονίκη 'Επιστημονική 'Επετηρίδα τῆς Πολυτεχνικής Σχολῆς (Université de Salonique, L'Annuaire de l'École de Technologie), vol. IX, 1981—1982, Salonique, 1983 (Mihai Ispir) . . . . .	2	214
ΑΡΣΗ, Γ. Π. <i>Новогреческое Просвещение и Россия</i> , in: <i>Балканские исследования</i> , 9, (Johannes Irmischer) . . . . .	3	298
Balkan Studies 2/1983 (Cornelia Papacostea-Danielopolu) . . . . .		214
Bibliographia Historica Romaniae, VI, 1979—1984 (sous la rédaction de l'acad. Ștefan Pascu) (Alexandru Duțu) . . . . .	1	97
British Documents on Ottoman Armenians, vol. I (Mustafa Melumet) . . . . .	1	105
Calila e Dinna, edición, introducción y notas de Juan Manuel Cacho Blecua y Maria Jesús-Lacarra (Francisca Iova) . . . . .	1	111
Chrysochou, Iphigenia, <i>Πυρπολημένη γῆ</i> (Verbrannte Erde), (Johannes Irmischer) . . . . .	1	108
Coteanu, I., <i>Stilistica funcțională a limbii române. II. Limbajul poeziei culte</i> (Mariana Net) . . . . .	1	107
D'HAENENSE, Albert, <i>Die Welt der Hause</i> (Alexandru Duțu) . . . . .	1	98
DYSERINCK, HUGO, MANFRED FISCHER, <i>Internationale Bibliographie zu Geschichte und Theorie der Komparatistik</i> (Alexandru Duțu) . . . . .	1	99
Faventia, 1983, no 5/2 (Lia Brad-Chisacof) . . . . .	2	216
FRĂȚILĂ, VASILE, VIORICA GOICU, HODICA SUFLEȚEL, <i>Dicționarul toponimic al Banatului (A—B)</i> (Elena Scărlatoiu) . . . . .	3	308
Genova, Pisa e il Mediterraneo tra Duc e Trecento (Serban Papacostea) . . . . .	3	300
GHIDIOȘAN, NICOLAE, <i>Contribuții la istoria tracilor din nord-vestul României. Așezarea Wiedenberg de la Derșida</i> (Cornelia Belcin-Plesca) . . . . .	1	101
GRYPARIS, THEODOROS J. O., <i>Ἡ βοσκοπούλα τοῦ Αἰγαίου Πελάγους. Θεατρικὸ ποιητικὸ ἐπύλλιο τοῦ 1838</i> (Die Hirtin vom Agäischen Meer. Eine Theateridylle in Versen aus dem Jahre 1838) (Johannes Irmischer) . . . . .	1	109
Handbuch politisch-sozialer Grundbegriffe in Frankreich 1680—1820 (Hrsg. Rolf Reichard und Eberhard Schmitt in Verbindung mit Gerd von den Heuvel und Anette Höfer) (Cătălina Vătășescu) . . . . .	3	309
Hellenika Jahrbuch für die Freunde Griechenlands, 1985 (Lia Brad-Chisacof) . . . . .	3	307
HERING GUNNAR, Otto Magnus von Stackelberg, <i>Ἰόδοπος καὶ εἰκόνα στὴν Ἑλλάδα, τόμ. Ζ: — 19<sup>ος</sup> αἰ., Ἀθήνα, 1985</i> (Lia Brad-Chisacof) . . . . .	3	307
HROCH, MIROSLAV, <i>Social Preconditions of National Revival in Europe</i> (Alexandru Duțu) . . . . .	3	297
HUNGER, HERBERT, Prochoros Kydonos. <i>Übersetzung von acht Briefen des Hl. Augustinus</i> (Haralambie Mihăescu) . . . . .	1	103
IRMSCHER, J. <i>Der byzantinische Roman, Das Altertum 30, 1984</i> . . . . .	3	
Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik (Hrsg. Herbert Hunger) (Haralambie Mihăescu) . . . . .	1	112
KALVOS, ANDREAS, <i>Οἱ ψαλμοὶ τοῦ Δαβὶδ. Εἰσαγωγὴ-σχόλια Γιάννη Δαλλᾶ</i> (Die Psalmen Davids. Einführung und Anmerkungen von Jannis Dallas (Johannes Irmischer) . . . . .	1	108
KITROMILIDES, PASCHALIS M., MARIOS L. EVRIVIADES, <i>Cyprus</i> (Lia Brad-Chisacof) . . . . .	1	109
Le comparatisme roumain, Tome II, 1985 (Alexandru Duțu) . . . . .	1	98
Lexikon des Mittelalters. Dritter Band/Erste Lieferung (Octavian Iliescu) . . . . .	1	102
Lexikon des Mittelalters. Dritter Band/Vierte Lieferung (Octavian Iliescu) . . . . .	2	209
MATEJIC, MATEJA, <i>The Holy Mount and Hilandar Monastery</i> (Paul Mihail) . . . . .	3	299
National Bewegung auf den Balkan (Alexandru Duțu) . . . . .	3	299
Oriental Studies in the Sixty Years of Independent Poland (Elena-Natalia Ionescu) . . . . .	2	212
PAROVIĆ-PESIKAN, MAJA, <i>Planinsko zaleđe Rizinijuma. Arheološke heleske iz Grahova, Krivošija i Cuca</i> (Cornelia Belcin-Plesca) . . . . .	1	100
Πηγαι καὶ μελέται τῆς κυπριακῆς ἱστορίας (Quellen und Studien zur zypriischen Geschichte) VIII: <i>Προξενικὰ ἔγγραφα τοῦ 19<sup>ου</sup> αἰῶνος</i> (Konsulatsurkunden des 19. Jahrhunderts), hgg. von Theodoros Papadopoulos (Johannes Irmischer) . . . . .	1	108



PIOMBINOS, PIIIVOS I., "Ελληνες άγιογράφοι μέχρι τό 1821, (Daniel Barbu)	3	305
PLĂMĂDEALĂ, ANTONIE, Lazăr Leon Asachi în cultura română (Elena Siupinr)	3	301
PUTO, ARBEN, L'indépendance albanaise et la diplomatie des grandes puissances, 1912 1914 (Gelku Maksutovici)	1	106
Rapports, XVI <sup>e</sup> Congrès International des Sciences Historiques (Alexandru Duțu)	1	97
Revista de história das ideias, III, 1981 (Francisca Iova)	1	111
RUSU, VALERIU, Dialectologia generale, in „Biblioteca Linguistica” diretta da Maulio Cortelazzo (Zanfira Mihail)	2	207
SKODRA, ZIJA, Qyteti shqiptar gjatë rilindjes kombëtare (La ville albanaise pendant la renaissance nationale) (Liviu Marcu)	2	211
STOJANOVIĆ, MIODRAG, Hajduci i Klefti u narodnom pesništvu (Eugenia Ioan)	2	213
Studien zu Literatur und Kultur in Osteuropa. Bonner Beiträge zum 9. Internationalen Slawistenkongress in Kiew. Hrsg. vom Hans Bernd Harder und Hans Rothe (Haralambie Mihăescu)	1	103
The History of Albania from the Origins to the Present Day (Gelku Maksutovici)	2	210
TODORAN, ROMULUS, Contribuții de dialectologie română (Liviu Onu)	2	208
Tratat de dialectologie românească (Elena Scărlătoiu, Cătălina Vătășescu, Zanfira Mihail)	2	205
Ungarn und Österreich unter Maria Theresia und Joseph II. (Hrsg. von Anna H. Drabek, Richard G. Plaschka u. Adam Wandruszka) (Alexandru Duțu)	1	100
Vermischte Beiträge zur Ostromania (Cătălina Velculescu)	3	304
Voltaire. Secolul lui Ludovic al XIV-lea (Traduction, préface, notes par Al. George) (Iacob Mărza)	1	110
WERNER, JURGEN, Poesie aus Griechenland: Elytis Geschichte (Johannes Irnscher)	1	109
ZAALOVNA HUSKIVADZI, LEILA, Medieval Cloisonné Enamels at Georgian State Museum of Fine Arts (Daniel Barbu)	1	104
Zeitschrift für Balkanologie (hrsg. Norbert Reiter) (Haralambie Mihăescu)	1	112



Romanian-made "PROMEX"  
hydraulic excavators are

*offered by*

**MECANOEXPORTIMPORT**

- hydraulic excavators on tyres and crawlers with buckets of 0.4 up to 7 c.m.
- crawler electric excavators with buckets of 10 c.m.
- draglines with buckets of 1.5 c.m.



**EXPORTER**  
**MECANOEXPORTIMPORT**  
**BUCHAREST, ROMANIA**  
10 Mihai Eminescu Street  
Telephone 11 98 55  
Telex 10 269  
POB 22 107

Promex excavators are designed for industrial and civil constructions, hydro-technical works, agriculture, mining and quarry works etc.

On special demand, they are equipped with loading and digging shovels, as well as with various auxiliary equipments such as : rock crushing hammers, trench cleaning buckets, well digging devices, profile buckets etc.

For these products we grant reliable service during the guarantee period and thereafter, as well as the necessary spare parts.



## TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- Studii istorice sud-est europene, vol. II. Intelectuali din Baleani in România (sec. XVII—XIX).** (Etudes historiques sud-est européennes, t. II. Intellectuels des Balkans en Roumanie aux XVII<sup>e</sup>—XIX<sup>e</sup> siècles), Coordonnateur Al. Dușu, 1984, 203 p.
- PIPPIDI, D. M., **Parerga, Ecrits de Philologie, d'Épigraphie et d'Histoire Ancienne**, Coédition avec « LES BELLES LETTRES » — Paris, 1984, 29 p.
- GEORGE MURNU, **Studii istorice privitoare la trecutul românilor de peste Dunăre** (Etudes historiques sur le passé des Roumains d'outre-Danube), 1984, 203 p.
- ANDREI PIPPIDI, **Tradiția politică bizantină în Țările Române în secolele XVI—XVIII** (Tradition politique byzantine des pays roumains aux XVI<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles), 1983, 274 p.
- NICOLAE STOICESCU, **Unitatea românilor în evul mediu** (L'unité des Roumains au Moyen Age), 1983, 182 p.
- GHEORGHE NICOLAE CAZAN, ȘERBAN RĂDULESCU-ZONER, **Rumänien und der Dreibund, 1878—1914**, Collection Bibliotheca Historica Romaniae, 1983, 333 p.
- ILIE CORFUS, **Documente privind istoria României culese din arhive poloneze, secolul al XVII-lea** (Documents sur l'histoire de la Roumanie, recueillis des archives polonaises, le XVII<sup>e</sup> siècle), 1983, 366 p.
- MUSTAFA A. MEHMET, **Documente turcești privind istoria României** (Documents turcs concernant l'histoire de la Roumanie). Vol. III : 1791—1812, 1986, 396 p.
- \* \* \* **Mihai Viteazul în conștiința europeană** (Michel le Brave dans la conscience européenne)  
1. **Documente externe** (Documents de l'étranger), 1980, 238 p., 2. **Texte alese — secolele XVI—XVIII** (Textes choisis — les XVI<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup>), 1983, 350 p.
- MUSTAFA A. MEHMET, **Documente turcești privind istoria României** (Documents turcs concernant l'histoire de la Roumanie), II, 1774—1791, 1983, 350 p.

RM — ISSN 0035 — 2063

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XXIV, 4, p. 311—396, BUCAREST, 1986



I.P. Informația c. 2599

43 456

Lei 50